TOME XI N° 2 1939

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

Comité de Rédaction

Madame Marie BONAPARTE
Mademoiselle Anne BERMAN
M. le Professeur A. HESNARD
M. le Docteur A. BOREL
» R. LAFORGUE
» J. LEUBA
» R. LŒWENSTEIN
» Ch. ODIER
» R. de SAUSSURE
» M. SCHLUMBERGER

Secrétaire
M. le Docteur J. LEUBA

Les manuscrits, la correspondance et, en général, toutes les communications concernant la Revue doivent être adressées au Docteur J. LEUBA, 6, rue René Bazin, Paris XVIe. Les manuscrits seront de préférence dactylographiés et l'auteur est prié d'en garder toujours une copie. Les ouvrages dont on désire voir figurer l'analyse dans la Revue doivent être adressés à M. le Docteur de SAUSSURE, 12, rue Chanoinesse, Paris IVe.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque Sigmund Freud

Avis à nos abonnés

Ce fascicule était en voie d'impression lorsque la guerre a éclaté. La mobilisation des éditeurs et de l'imprimeur a fait que tout est resté en suspens. Nous nous en excusons auprès de nos lecteurs, en leur donnant l'assurance que tous les efforts seront faits pour que notre revue continue de paraître aussi régulièrement que les circonstances actuelles le permettront.

J. LEUBA

Du moi et de son rôle dans la thérapeutique psychanalitique[1]

Rapport presenté à la première réunion franco-britannique de psychanalyse, tenue les 29 et 30 Avril 1939

par

S. NACHT

INTRODUCTION

I

'finition des processus psycho-névrotique et de guérison en fonction du moi.

II

Généralités sur le développement et les fonctions du moi.

III

Le moi au cours du traitement psychanalytique.

---

(1) Ce travail n'est pas une étude complète. J'ai été néanmoins amené, squ'il s'agit d'un rapport, à envisager la question dans son ensemble. st pourquoi certains aspects du problème du moi n'ont pu être suffiment approfondis, par exemple, celui du rôle de la peur et des mécanes d'introjection ; d'autres, telle la projection, ont été négligés.

Introduction

Si l'on parcourt la bibliographie psychanalytique, on s'aperçoit qu'elle est marquée par deux périodes apparemment distinctes : dans la première, l'intérêt des auteurs semble accaparé par l'étude du *refoulé* (l'inconscient, disait-on alors, le ça, dit-on aujourd'hui) ; dans la seconde période, c'est au *refoulant* que va plutôt toute l'attention. Ce refoulant représente une partie de l'entité psychique opposée au ça et que nous appelons *le moi*.

L'intérêt de plus en plus marqué pour cette seconde entité de l'appareil psychique est fort légitime.

En effet, tout d'abord, sans l'intermédiaire du moi, nous serions bien en peine de savoir grand'chose sur le ça. Ce sont précisément les réactions du moi, face aux pulsions émanant du ça, qui nous offrent le moyen d'aborder ce dernier, impénétrable autrement par définition. Mais ce n'est pas là le seul intérêt qu'il présente. Si l'on admet, et l'expérience nous oblige à le faire, que des deux entités psychiques le moi seul est destiné à changer, à se modifier, à évoluer, le ça restant immuable, tout au moins chez un individu donné, nous devons en tirer des conclusions thérapeutiques de grande importance. Notamment celle-ci : seul le moi offre quelques possibilités d'être influencé par le traitement psychanalytique. Cette influence susceptible de s'exercer sur le moi constitue le thème principal de ce travail.

Je ne l'aborderai cependant pas d'emblée, quelques détours me paraissant nécessaires. Ils ne nous apprendront, certes, rien de bien nouveau, m'étant astreint à rappeler tout d'abord quelques-unes des notions le plus communément admises aujourd'hui. Mais, ce faisant, je jetterai les bases et aussi les limites de cet exposé. Je crois utile par exemple de parler succinctement du moi en général avant d'étudier ses modifications sous l'influence du traitement. Et de même comment saurai-je échapper à la nécessité de rappeler en quelques mots l'esprit dans lequel se poursuit le traitement psychanalytique en général ? C'est par ce dernier point d'ailleurs que je vais commencer.

I

DÉFINITION DES PROCESSUS PSYCHO-NÉVROTIQUE ET DE GUÉRISON EN FONCTION DU MOI.

La guérison psychanalytique est essentiellement un processus dynamique, ou, si l'on préfère, une suite de modifications du cours des divers courants énergétiques qui composent la vie psychique. Un névrosé est principalement un être incapable d'aimer et d'agir — ou s'il se met à aimer c'est bien bizarrement qu'il le fait, et lorsqu'il agit c'est plutôt de manière inadéquate, à tort et à travers. La cause en est que chez lui la capacité d'aimer — donc la force nécessaire à une telle dépense — est épuisée par des investissements n'ayant de sens que pour l'inconscient et dont l'objet infantile, souvent introjecté, n'a aucun lien avec la réalité d'adulte. A son tour, la capacité d'agir d'un tel être est amoindrie, réduite à des degrés variables par les symptômes névrotiques. Ce sont eux qui accaparent stérilement — et privent d'autant — le moi des forces qui lui sont nécessaires pour s'acquitter des tâches imposées par la vie. Que ce soit dans un cas ou dans l'autre, le fait est qu'il s'agit d'un moi privé d'une part plus ou moins grande de la force nécessaire à l'accomplissement de l'action. C'est un moi faible.

Or, cette faiblesse n'est que la conséquence d'une autre faiblesse qui a marqué, et dès l'origine, le développement du psychisme. Les fixations ou les régressions, bref, les symptômes névrotiques sont, comme chacun le sait ici, le résultat d'une attitude faible du moi en face des pulsions du ça. Le moi faible, au lieu de se laisser pénétrer par le courant pulsionnel pour s'en saisir afin de le transformer, en l'assimilant en vue d'une adaptation harmonieuse au monde de la réalité, ce moi faible réagit, saisi de peur, par des mouvements de défense excessifs contre les pulsions du ça comme contre autant de dangers. Ce moi craintif, en refoulant anormalement certaines pulsions, fait comme la fameuse autruche du désert. L'effet de ce refoulement aveugle lui reviendra sous forme de sous-produits encombrants, de dérivés pulsionnels inutilisables sur le plan de la vie réelle. Les manifestations dérivées des tendances pulsionnelles constituent précisément les symptômes névrotiques qui affaiblissent d'autant le

moi par l'énergie qu'il est obligé de déployer en maintenant l'état de refoulement initial, mais aussi par celle qu'exige le travail de transformation qui mène du refoulé au symptôme.

De ce fait, un moi faible est destiné à devenir de plus en plus faible en luttant contre le ça, en même temps qu'il se mettra dans l'impossibilité de recevoir aucun renforcement pulsionnel de lui.

L'action la plus bienfaisante de la thérapeutique psychanalytique tend à redresser cette situation apparemment sans issue.

Le moi semble trouver dans la situation telle qu'elle est créée par le transfert thérapeutique une sécurité lui permettant, avec l'aide de l'analyste, de détruire les résistances recouvrant et maintenant le refoulement pathogène. Le *défoulement* opéré dans la sécurité qu'offre l'atmosphère du traitement va permettre au moi ainsi rassuré de s'emparer des tendances du ça et d'en faire un usage plus sain, en se les incorporant. « Le ça deviendra le moi » (Freud).

Rappelons-nous un instant le schéma du traitement tel que la théorie le conçoit « idéalement ».

Le psychanalyste demande au malade de se soumettre à la règle fondamentale du traitement, savoir, de s'astreindre à tout dire de ce qui lui viendrait à l'esprit pendant la séance. En demandant cela le psychanalyste a la certitude - ou tout au moins l'espoir qu'il ne sera pas suivi par le malade. En effet, il est bien attrapé, ce psychanalyste, lorsqu'un malade malicieux s'applique à lui fournir d'un bout à l'autre de la séance de ces pures associations libres dont il ne peut rien tirer.

Il ne peut rien en tirer parce que si de telles associations reflètent jusqu'à un certain point le cours des « tendances » inconscientes, elles n'offrent par contre aucun élément d'intervention thérapeutique. Cela, parce que les facteurs inconscients à eux seuls ne font pas la névrose, ils n'offrent pas non plus de point d'amorce au travail de la guérison. C'est la rencontre des facteurs inconscients avec certains autres que le psychanalyste guette, en surveillant le libre enchaînement des associations qui est à la base du processus névrotique. En effet, tôt ou tard, le malade va se trouver gêné de poursuivre ses associations. Il réagira de diverses manières devant cette difficulté : il pourra s'arrêter net sans plus pouvoir trouver quoi que ce soit à dire. C'est le refoulement saisi sur le vif. Il pourra sciemment ou inconsciemment changer brusquement de sujet. Dans ce second cas, il a

opéré un déplacement grossier : tel autre malade pourra même être pris d'une angoisse indicible, etc., etc.

Toutes ces manifestations, quelle que soit leur forme, sont précieuses, car elles traduisent précisément la confrontation de ce qui émane de l'inconscient avec le moi.

C'est bien l'intervention du moi qui arrête d'abord le déroulement du matériel inconscient, trahissant alors ainsi par telle ou telle réaction la résistance à l'accepter. Ce sont ces diverses manifestations du moi qui nous intéressent par dessus tout, car ce sont elles qui nous permettent d'abord de reconstruire le processus névrotique et de le dissocier ensuite par les interprétations que nous fournissons au malade.

Mais ces interprétations, c'est encore au moi du malade que nous les adressons, c'est cette partie de lui-même que nous visons et c'est elle seule que nous pouvons espérer modifier, ce faisant.

Donc le moi se révèle à l'analyse comme l'élément responsable des résistances, partant des symptômes, et c'est encore lui qui rend possible le travail de guérison.

Afin de mieux comprendre ce travail, il nous faut auparavant exposer quelques notions sur le moi.

II

Généralités sur le développement et les fonctions du moi.

Par moi on désigne l'entité psychique qui nous permet de prendre conscience à la fois de nous-même et du monde extérieur. Cette définition communément admise est imparfaite, car elle ne donne qu'une idée partielle du moi : celle d'un système *perception-conscience* à caractère purement réceptif, donc *statique*. Or le moi, outre cette prise de conscience, a pour fonction, entre autres tâches, la transformation de celle-ci en la *conscience de l'être* et sa participation à l'*activité générale*.

Cette activité du moi est double : tantôt elle est orientée vers le monde extérieur, tantôt vers le monde représentant notre vie intérieure, consciente ou inconsciente.

A cette double activité s'ajoute une troisième : le moi va s'allier tantôt avec la représentation qu'il se fait de la réalité pour agir sur les tendances inconscientes, tantôt il se fera au contraire

le porte-parole de ces dernières pour agir sur la réalité extérieure.

Ces fonctions fondamentales faciles à énoncer sous cette forme à dessin schématique sont complexes et tellement liées aux origines du moi, j'entends à ses éléments formateurs, qu'il n'est guère possible d'étudier les unes sans les autres.

Ces origines posent quantité de problèmes, dont certains apparaissent comme insolubles. *Il va de soi qu'ici ne seront évoqués que ceux pouvant être envisagés sous l'aspect psychanalytique, à savoir celui des forces dynamiques et de leur évolution.*

De ce point de vue, le moi est originellement en fonction de la perception. Cependant la perception seule, tant qu'elle reste à l'état isolé de perception pure, n'aboutit pas à une prise de conscience.

Il en est ainsi des perceptions internes (cœnesthésiques) ou externes (sensorielles) de l'enfant pendant les premiers mois, perceptions qui ne semblent pas aller plus loin, jusqu'à la prise de conscience. Or, ce n'est qu'une suite de prises de conscience associées qui finissent par constituer la conscience, fonction dominante du moi. Comme dit P. Janet, la conscience résulte « de la prise de conscience d'une prise de conscience ».

Cette prise de conscience superposée ne semble apparaître qu'à partir du moment où les perceptions déclenchent des mouvements à sens différents, s'opposant plus ou moins entre eux. C'est de la rencontre et de l'opposition des perceptions internes et externes notamment que semble naître la prise de conscience. C'est donc une opposition, un « conflit » de tendances qui est à l'origine des premiers états de conscience, donc des formes rudimentaires du moi. En d'autres termes, on pourrait dire que le moi apparaît comme le résultat d'un processus répété de transformation des tendances inconscientes (source des premières perceptions internes) au contact de la réalité (source des perceptions externes). C'est l'opposition des deux tendances énergétiques groupées d'un côté dans le courant pulsionnel, de l'autre dans la pression exercée directement et indirectement par la réalité extérieure, qui fournit la source des premiers éléments du moi. L'aphorisme « La fonction crée l'organe » trouve une excellente application ici.

C'est la nécessité où se trouve le petit être faible et sans défense, tel qu'il est au début de la vie, d'éviter un choc trop

violent entre ses tendances et les forces contraires, c'est le besoin de se protéger contre ce danger qui aboutit à la création du moi.

A l'origine il est donc un moyen de protection, de défense. Si bientôt d'autres fonctions lui incombent, celle-là restera néanmoins primordiale.

Lorsque Freud dit (1) que c'est dans une transformation, sous l'influence de la réalité extérieure et par l'intermédiaire de la perception consciente, de la partie la plus externe, périphérique du ça que se forme le moi, il emploie une image qui nous fait bien comprendre, en le simplifiant beaucoup, ce processus. En effet, on peut parfaitement comparer le moi à une enveloppe protectrice, telle la membrane cellulaire ou les téguments qui revêtent le corps.

Cette analogie peut être poussée plus loin. On sait l'importance des fonctions non seulement protectrices, mais encore celle des échanges et régulatrices remplies par la membrane cellulaire. Il en est de même du moi qui, outre les fonctions de défense, doit s'acquitter d'autres charges importantes que nous envisagerons plus loin.

Pour l'instant nous pouvons souligner deux points :

1° *topiquement*, le moi se développe à la surface du ça, à la limite du monde intérieur et à la rencontre de celui-ci avec le milieu externe.

2° *énergétiquement*, le moi ne semble pas posséder d'énergie propre, il l'emprunte au ça.

Cette deuxième remarque me paraît de beaucoup la plus importante. Le fait qu'elle implique est capital pour la compréhension non seulement de la formation et de l'évolution du moi, mais aussi pour ce qui est du problème de sa force, problème qui domine tout le fonctionnement de l'appareil psychique. La santé et la maladie psychiques, et partant tout le problème de la guérison psychanalytique, dépendent, en effet, en grande partie de la force du moi.

Donc l'énergie brute du moi jaillit des profondeurs de la vie pulsionnelle représentée par le ça. Quel est dès lors le rôle des forces « antagonistes » venant du monde extérieur ?

Leur énergie ne semble pas se déverser directement dans le

(1) FREUD : *Le moi et le soi.* Essais de psychanalyse. Payot

moi, elle apparaît plutôt comme une force de résistance permettant la transformation du ça en quelque chose d'autre qui sera précisément le moi.

*

* *

Si nous admettons cette hypothèse, nous pouvons dire maintenant que nous avons une petite notion sur les origines et les forces du moi. Revenons donc à son activité. Tout au début de la vie du petit enfant elle est évidemment très élémentaire, comme le sont les pulsions caractérisant telle ou telle phase de son développement.

Mais d'ores et déjà l'orientation générale de ces fonctions apparaît : réduire, amortir le heurt entre les pulsions et les interdictions extérieures, éviter les sensations pénibles, bref *rechercher le meilleur compromis viable entre le principe de plaisir et celui de réalité.*

Le moi ainsi conçu évoluera parallèlement aux différentes étapes parcourues par le ça ; puisque les pulsions sont différentes et plus nombreuses à chaque étape du développement, les résistances qui leur sont opposées le seront aussi. On a donc essayé de décrire l'évolution du moi en la calquant sur celle des stades de la libido. Toute systématisation en cette matière risque d'aboutir à des erreurs. Je crois que même en ce qui concerne les différents stades de la libido, ce serait méconnaître le fait d'observation que de leur fixer un cadre systématiquement limité. L'erreur serait encore plus grossière en envisageant de la même manière l'évolution du moi, qui est infiniment plus complexe encore.

Cette réserve faite, il n'en est pas moins vrai que, dans la mesure où telle ou telle tendance pulsionnelle domine la situation libidinale, le moi correspondant au même stade évolutif en portera l'empreinte.

Si nous voulions suivre l'ordre relativement chronologique que la psychanalyse assigne aux diverses étapes évolutives, nous aurions à envisager tout d'abord le stade oral. Mais à ce stade le petit enfant n'a pas encore de véritable conscience de lui-même, il ne semble pas encore avoir franchi, en matière de connaissance, le stade de la perception pure. Ses besoins instinctifs par ailleurs sont si réduits, mais en même temps tellement vitaux, qu'ils ne rencontrent aucun obstacle direct à leur satisfaction.

Aucune véritable résistance n'étant apportée à leurs manifestations, le petit être se trouve comme *prolongé* dans le monde ambiant, il se confond avec lui. Les êtres qui l'entourent, notamment sa mère (ou ses substituts), veillent sur lui, l'entourent et non seulement permettent, mais comblent tout besoin aussi vite et aussi complètement que possible. D'ailleurs, s'il n'en était pas ainsi, le petit enfant ne saurait vivre.

Il n'y a donc pas encore de résistance devant les forces pulsionnelles, il n'y a pas encore d'opposition entre le ça régi par le principe de plaisir et la réalité extérieure. Le tout petit enfant, en ces temps protégé par et contre la réalité extérieure qu'il est porté à confondre avec sa mère, s'épanouit librement. La différenciation d'un appareil protecteur ne se fait pas encore sentir. De ce fait il est bien difficile de concevoir l'existence du moi à ce stade évolutif. *Cette entité psychique ne prendra forme qu'à partir de l'instant où le petit être se sent distinct de ce qui l'entoure ; lui en opposition avec les autres.*

Cette distinction ne se produit forcément que lors de la perception des premières résistances que la réalité dresse devant les manifestations pulsionnelles. Nous pouvons concevoir que c'est seulement alors que le petit enfant prendra conscience corporellement et psychiquement de lui-même en tant qu'individu

Ce sera surtout au début du stade anal que ces conditions apparaîtront et que des rudiments du moi se produiront. Trois faits sont d'une importance capitale à ce point de vue, durant cette phase : l'apparition de la motilité *volontaire*, celle des *tendances agressives* et surtout de l'intervention des premiers *principes pédagogiques*, notamment en ce qui concerne l'éducation des sphincters.

Le facteur primordial me paraît être l'apparition des mouvements volontaires.

L'enfant qui commence à marcher quand il veut et où il veut, qui se saisit volontairement de tel ou tel objet, commence à prendre conscience du monde à travers lui-même.

En même temps cette prise de conscience *dessine* la *limite de lui-même*, donc de son moi naissant : il peut ou ne peut pas ce qu'il veut, on lui permet ou on lui interdit ce qu'il désire.

Il veut l'opposition, ou tout au moins la distinction, entre lui et ce qui n'est pas lui.

De plus, cette limite est marquée par l'apparition pour la

première fois dans son existence de la *peur* : peur d'un danger ou simplement d'un déplaisir. La nécessité vitale d'adapter la force pulsionnelle aux obstacles, résistances ou interdictions extérieures apparaissant, le moi devra s'en charger.

Mais en même temps, de la confusion des tendances auto-érotiques émergeront des manifestations plus précises, notamment uréthrales et anales. D'où l'érotisation par excellence des fonctions excrétoires : miction et défécation. Ce sont précisément ces fonctions que la mère (ou ses substituts) vont commencer à discipliner. De ce fait, pour la première fois le plaisir subira une contrainte, la tendance pulsionnelle rencontrera une force opposée, une résistance. Une adaptation deviendra nécessaire, c'est alors que le moi va agir.

Mais comment ?

C'est apparemment devant la punition que telle ou telle pulsion va céder et se plier à la règle imposée.

Mais ce n'est pas *directement* que la punition — ou, ce qui est le cas plus fréquent, la menace de punition — peut agir sur l'enfant pour qu'il renonce à tel ou tel plaisir, ou pour qu'il se soumette à telle ou telle habitude de propreté, par exemple.

Ce qui va agir, c'est quelque chose de lui-même en quoi se prolonge la menace ou l'interdiction, qui sont dès lors comme prises en charge par une partie de l'être. Cette couche du psychisme, en laquelle plonge la réalité extérieure, figurée notamment par les éducateurs, est destinée à la longue à devenir le moi.

Mais par quel mécanisme ?

Principalement par ce mécanisme subtil des identifications avec les personnes présidant à l'éducation de l'enfant, avant tout avec sa mère, mais aussi avec tous les êtres qui le soignent, le protègent et l'aiment. L'enfant, dont la personnalité n'est faite encore que des tendances qui émanent de ce que plus tard nous appellerons le ça, pris entre la nécessité de satisfaire ces tendances et la résistance opposée à leur satisfaction sous forme d'interdictions par l'éducateur, cède et se conforme plus ou moins à l'exigence de ce dernier. C'est mû par le besoin de garder l'amour protecteur et bienfaisant des éducateurs et par crainte de le perdre qu'une partie du ça se laisse infiltrer, puis transformer au contact de la réalité (représentée surtout par la mère et ses substituts). Cette partie du ça lui emprunte ses caractères, obéit à ses principes, qui est schématiquement parlant le principe de réalité, et

il devient ainsi le moi. Peut-être serait-il plus exact d'employer ici le terme d'introjection plutôt que celui d'identification.

Ce dernier terme devrait être réservé plutôt aux tendances attribuées aux parents, puis acceptées par l'enfant comme siennes, mais restant comme une enclave inconsciente dans le moi sous forme de surmoi.

Tandis que l'introjection, qui procède par une assimilation de l'objet parental par une des couches du ça (1), transforme cette couche précisément en une nouvelle entité psychique : le moi.

Ce moi à peine formé sera un moi faible. Il est peut-être utile de préciser dès maintenant le sens de ces mots : moi faible et moi fort. Il apparaît qu'un moi fort est un moi qui n'a pas peur des pulsions émanant du ça, qui se laisse pénétrer par elles pour laisser les unes s'épanouir et se réaliser lorsqu'elles sont compatibles avec le principe de réalité ; les autres — celles en contradiction avec lui — il les transformera, en vue de leur adaptation relative à la réalité. En outre, la force du moi se mesure aussi par la résistance dont il est capable de faire preuve en cas d'insatisfaction pulsionnelle ou de déplaisir. Cette réceptivité *physiologique* devant le ça lui permet de renforcer constamment sa structure par l'appoint renouvelé de l'énergie vitale représentée par le courant des pulsions. Un moi fort semble donc destiné à devenir de plus en plus fort. Le moi faible, par contre, craintif devant les pulsions, cherche de plus en plus à se protéger contre elles, comme si elles devaient le mettre en danger. Cette protection, il peut la chercher dans une soumission excessive au principe de réalité. Plus il se dérobera devant les forces pulsionnelles, davantage il sera voué à rester dépourvu de l'énergie qu'elles seules cependant peuvent lui apporter. On devine les innombrables nuances dans les degrés de force ou de faiblesse du moi qui peuvent découler du fait de divers dosages, des conditions particulières à chaque être : constitutionnelles, forces intrinsèques des pulsions, atmosphère du milieu ambiant, caractères des parents ou autres éducateurs, traumatismes dus à des conditions exceptionnelles qui peuvent surgir à un moment donné, etc...

Il y a cependant un élément sur lequel il importe d'insister

(1) Je crois qu'il serait préférable — ainsi que le fait remarquer H. Hartmann — de ne parler du ça qu'à partir du moment où le moi est différencié, les deux entités dérivant d'une entité instinctuelle *non différenciée.*

plus spécialement, car il marque vigoureusement cette étape évolutive de l'être humain : c'est l'*agressivité*.

Elle se manifeste en même temps que l'apparition des dents et de l'activité musculaire volontaire, donc elle coïncide avec la phase fournissant les conditions élémentaires du développement du moi, d'après moi, tout au moins.

Je crois que l'agressivité peut décider de l'avenir de la personnalité, donc du moi, car elle peut lui donner le meilleur de sa force ou le pire de sa faiblesse.

L'agressivité se montre à cette étape de l'évolution dans sa forme élémentaire primaire. Mais elle représente une force énergétique qui, bien intégrée dans le moi, aboutira à travers les transformations heureuses du développement aux qualités les plus précieuses de la personnalité : activité, énergie, force du caractère, esprit d'initiative, sans oublier son intrication harmonieuse avec la pulsion génitale chez l'homme. Elle est cependant, à cette phase, plus que jamais une arme à deux tranchants, car dans le cas défavorable elle peut affaiblir dangereusement le moi en lui enlevant toute force et en l'écrasant sous le poids du masochisme. Ce risque est à chaque pas, puisque toutes les fois qu'une pulsion subit une interdiction, le sentiment de frustration déclenche des réactions agressives contre la personne qui remplit le rôle d'interdicteur. Et du fait que cette personne est aimée (il s'agit de la mère ou de quelqu'un qui la remplace) et que l'enfant désire conserver à tout prix cet amour, l'agressivité risque constamment de s'infléchir sur le moi du sujet. Mais à cette phase, ce renversement de l'agressivité ne se fait pas par l'intermédiaire du surmoi, pour la bonne raison qu'il n'existe pas encore. Ici, le renversement de l'agressivité se fait directement sur le moi, qui se trouve dès lors comme imprégné d'elle. L'agressivité ainsi retournée contre le sujet fait dorénavant partie intégrante de son moi sous forme de tendances auto-destructives et plus tard masochiques (1).

Nous n'allons pas poursuivre l'évolution du moi au travers des autres stades du développement. C'est là une tâche débordant notre sujet.

Si nous nous y sommes aventurés jusqu'ici, c'est pour mon-

(1) Voir à ce sujet les rapports sur le masochisme de S. NACHT et de R. LOEWENSTEIN à la Xe conférence des psychanalystes de langue française. Paris, 1938. E. Denoël et *Revue de Psychanalyse*, 1938, T. 10.

trer combien les fonctions du moi sont étroitement liées à ses éléments formateurs et comment, par-dessus tout, sa force est tributaire du ça de par l'apport constant de l'énergétique pulsionnelle qu'il y puise.

Et maintenant, supposons l'évolution du moi accomplie ; quels sont les caractères d'un moi ayant atteint sa maturité ?

Définir avec précision tous les caractères d'un tel moi me paraît difficile, étant donné les facteurs variés qui peuvent entrer en jeu et dont il faut tenir compte : milieu, conditions sociales et matérielles, conditions exceptionnelles qui peuvent surgir, époque de civilisation, etc...

Nous ne pouvons énoncer que le caractère essentiel d'un tel moi : *s'interposer d'abord avec souplesse entre les besoins du ça et les résistances ou les exigences de la réalité extérieure s'y opposant*, et *réussir ensuite un compromis satisfaisant entre les deux principes, celui de plaisir et celui de réalité*. Seul un moi capable d'accomplir cette tâche mettra la personnalité à l'abri de la maladie.

Un moi se laissant déborder par les pulsions, obéissant au principe de plaisir, ouvrira la porte aux processus psychotiques, aux réactions anti-sociales et aux perversions, tandis qu'un moi trop soumis au principe de réalité, et ce aux dépens excessifs des nécessités pulsionnelles, ne trouvera d'issue que dans la névrose.

Mais une telle conception du moi est encore incomplète. Cette représentation d'un moi faisant face au danger émanant de la réalité ambiante d'une part, et d'autre part à celui découlant de l'irruption des désirs issus du ça, ne correspond que jusqu'à une certaine époque de l'évolution de la personnalité.

Avec la formation du surmoi, une troisième instance — un troisième « ennemi » — s'impose au moi.

A partir de cette phase du développement, une partie du conflit résultant de l'opposition du ça et de la réalité se trouve intériorisée, c'est-à-dire qu'une partie des interdictions sera hautement formulée par le surmoi, et dès lors c'est à une fraction de lui-même que le moi aura à se mesurer.

Un moi fort, celui qu'on devrait trouver chez l'adulte en bonne santé psychique, s'efforce de résister aux pressions de ces trois instances : surmoi, ça et réalité extérieure.

Cette tâche est d'autant plus difficile que, la plupart du temps, ces tendances émanant des trois instances s'opposent plus ou

moins les unes aux autres. De plus le moi devra réussir à grouper et harmoniser ses forces dans une synthèse qui représente à vrai dire notre personnalité. Ce travail de synthèse se poursuit sans cesse dans les couches profondes, *inconscientes*, du moi. Dans cette couche arrivent constamment les sollicitations pulsionnelles du ça. Leur passage dans le moi implique tout de suite leur transformation. Tout ce qui auparavant se trouvait pêle-mêle dans le ça, qui s'accommode très bien des tendances opposées les unes aux autres, des affects qui se déplacent sans cesse, ou qui se condensent en dépit de toute logique, toutes ces tendances pulsionnelles contenues dans le ça et dont la seule constante est l'obéissance aveugle au principe de plaisir, une fois parvenues dans le moi, vont être coordonnées par lui ; il leur imposera un certain ordre, le sens logique, la retenue devant les principes éthiques, moraux, la résistance des forces du monde extérieur, l'attente ou même la renonciation à la satisfaction, bref l'obéissance au principe de réalité.

Pendant tout ce travail de synthèse, le moi devra se défendre et surmonter à tout instant trois craintes : la peur de la réalité, la peur du ça, la peur du surmoi. Un moi fort est celui qui a vaincu la peur sur ces trois fronts. Ce n'est qu'alors qu'il sera libre de se mouvoir entre les forces qu'il doit maîtriser pour se manifester.

Dans la mesure où un tel moi atteint cet idéal, il a atteint la maturité. Durant cette laborieuse évolution, le moi peut réagir par certains autres mécanismes afin de triompher de cette triple peur qu'il éprouve devant le ça, le surmoi et la réalité : par des réactions de défense.

Les plus courants sont le refoulement et la sublimation. Ensuite viennent le déplacement, la régression, la formation réactionnelle, la projection, l'introjection, l'infléchissement sur le moi, la neutralisation.

Toutes ces réactions dérivent d'ailleurs plus ou moins du refoulement, qui est le mécanisme de défense initial. Les autres le suivent comme des réactions secondaires.

Leurs effets répétés forment à leur tour le moi, le marque de ses traits caractériels.

Mais si dans cette lutte la défense manque son but ou le dépasse, ces mécanismes mèneront à la formation de symptômes tels qu'il nous est donné d'en observer et d'en traiter.

III

Le moi au cours du traitement psychanalitique.

Nous devons donc nous représenter chez l'homme idéalement normal un moi réussissant ce tour de force qui consiste à satisfaire pour le mieux le ça tout en respectant le principe de réalité et en tenant tête au surmoi. C'est évidemment un tour de force, aussi est-il rarement réalisé dans toute sa perfection. Chez l'homme qui s'écarte plus ou moins de cet idéal de normalité, le moi faiblit et cède devant l'une ou l'autre de ces instances.

Ainsi, si nous évoquons pour commencer le cas le plus grave, celui où le moi est le plus atteint, puisqu'il apparaît comme entièrement envahi et submergé par les pulsions du ça auquel il ne saurait plus opposer aucune résistance appuyée sur le principe de réalité. Un tel moi est le fait d'un processus psychotique évoluant en dehors de toute fonction d'adaptation à la réa. Il en est de même jusqu'à un certain point dans le cas du criminel pur, par exemple, type rare, celui qui tue pour tuer. A un degré moindre, le moi du pervers sexuel est également acquis à certaines pulsions du ça telles quelles.

Tout autre apparaît le moi au cours du processus névrotique.

Chez le névrosé, le moi plus évolué trouve dans sa structure des forces lui permettant de lutter non pas tant contre les pulsions du ça que contre les exigences du surmoi. Cette lutte dont le moi est plus ou moins le vaincu, selon la nature et le degré de la névrose, il la mènera grâce à toute la série des réactions de défense aboutissant plus tard à la formation des symptômes.

Le caractère névrotique occupe une situation intermédiaire entre les phénomènes névrotique et psychotique. Le moi, dans ce cas, est également touché dans l'ensemble, mais il lutte et résiste en développant des attitudes réactionnelles. Ici, tout comme dans la psychose, toute la personnalité est atteinte, cependant à un degré moindre, puisque le contact avec la réalité est maintenu ; mais un tel moi fait siennes et s'intègre néanmoins les réactions caractérielles un peu comme le psychotique le ferait. Aussi les difficultés thérapeutiques de ces cas se rapprochent-elles parfois de celles que présentent les psychoses. Nous voici donc revenu au problème thérapeutique.

Freud a indiqué dans une formule lapidaire comment il se pose : « *Ce qui était le ça doit devenir le moi* ».

En développant cette idée n'écrivait-il aussi : » *Leur intention* (celle des efforts thérapeutiques de la psychanalyse) *n'est-elle pas de renforcer le moi, de le rendre plus indépendant vis-à-vis du surmoi, d'élargir son champ de perception, de transformer son organisation afin qu'il puisse s'approprier de nouveaux fragments du ça ?* » (1).

La névrose étant avant tout le fait du moi, la guérison ne saurait résulter que d'une action exercée sur le moi. *Renforcer le moi, voilà le but essentiel de cette action.* Toute l'activité thérapeutique converge vers ce but : l'assouplissement du surmoi, l'indépendance du moi face au surmoi, la possibilité pour lui de recevoir et de transformer le plus possible de forces émanant du ça ne sont à la fois que moyens et fins en vue de ce renforcement du moi. Nous avons appris en effet que la faiblesse du moi résultant d'un développement insatisfaisant lui viendrait surtout de son incapacité à s'approprier les éléments pulsionnels pour les transformer en les adaptant aux conditions de la réalité.

Quant à la tyrannie exercée par le surmoi, elle est plus le résultat d'une faiblesse du moi (peur des investissements incestueux, peur de l'agressivité, etc...) que de l'acuité des interdictions qu'il incarne.

Quels sont donc les moyens dont nous disposons et comment les employons-nous pour fortifier le moi ?

Les moyens ? Mais toute la technique psychanalytique nous en fournit.

Les discussions qui ont eu lieu au congrès de 1936, à Marienbad, autour de la question d'une théorie des résultats thérapeutiques l'ont bien montré. Rassurez-vous, je ne vais pas passer en revue toute la technique psychanalytique à cet effet. Je me bornerai à souligner les points saillants relatifs au problème du moi.

Auparavant, je ne saurais suffisamment insister sur le fait que tout se tient solidement dans ce que nous faisons au cours d'un traitement psychanalytique. Ainsi, séparer l'analyse du moi de celle du ça, comme on a essayé de le faire en théorie tout au moins, me paraît un non-sens. Comment concevoir, en effet, l'analyse de telle ou telle réaction de défense du moi contre telle ou telle pulsion du ça en négligeant cette dernière ? Imagine-t-on un stratège organisant la conquête d'une place forte sans se préoccuper des forces de l'ennemi ?

(1) S. Freud : *Nouvelles conférences.* N.R.F. Trad. A. Berman.

On a de même essayé de séparer l'analyse des resistances de celle du contenu des symptômes, en donnant la priorité à la première. Vous ne manquerez pas de vous apercevoir avec moi qu'en réalité il s'agit du même problème envisagé sous un autre aspect. Il en est de même des essais faits dans le but de mettre en avant l'intérêt de l'analyse du caractère.

Je cite ces différents essais théoriques parce qu'ils visent essentiellement la manière de traiter le moi. Mais je ne crois pas exagérer si je dis que ces essais, de même que tous ceux entrepris dans le but fort louable en soi de perfectionner la technique en la modifiant, ne nous ont rien apporté de bien intéressant. En matière de technique, comme en certains autres domaines, nous ne trouverons nulle part, jusqu'à nouvel ordre tout au moins, meilleur guide qu'en nous référant aux principes formulés par Freud. Le premier de ces principes, fondement même de toute notre activité thérapeutique, s'énonce, comme vous le savez, de façon bien simple : *détruire des résistances inconscientes s'opposant au défoulement.*

Qu'est-ce à dire, détruire les résistances, sinon modifier, en les analysant, les réactions de défense du moi ? Et le défoulement, qu'est-ce en fin de compte sinon la possibilité pour le moi de s'approprier et d'utiliser au mieux les tendances du ça ? Les deux processus renforcent le moi : le premier en le libérant d'une dépense énergétique stérilement employée à maintenir le refoulement ; le deuxième en l'enrichissant de toutes les forces pulsionnelles utilisables, après leur adaptation à la réalité extérieure. Mais, dans les deux cas, ce qui arrête le moi dans cette évolution, c'est la peur. La peur du moi devant la pression des forces pulsionnelles exigeant satisfaction, voilà la source essentielle de sa faiblesse. Nous savons que la condition primordiale d'un développement normal du moi, c'est qu'il triomphe de cette peur, peur tantôt du ça, tantôt du surmoi. Au cours du traitement, les mêmes problèmes se poseront dès que nous essayerons de toucher aux réactions de défense derrière lesquelles le moi se croit à l'abri. Le rôle le plus efficace que l'analyste puisse remplir est celui d'aider le moi à vaincre cette peur. N'oublions pas trop ce fait pourtant élémentaire : tout homme malade obéit à l'enfant craintif qu'il garde au fond de lui-même. Si nous réussissons à le débarrasser de la peur en l'aidant à regarder en face courageusement et avec des yeux d'adulte ce qu'il a craint et en l'amenant à lutter contre,

directement, nous en ferons un être accompli, agissant, et sentant sainement les choses de la vie.

Suffit-il pour cela d'interpréter au malade le sens des résistances, ainsi que de démontrer devant lui les réactions de défense que le moi a échafaudées ? Certes non, car ce travail purement explicatif risquerait de n'apporter au malade que des notions par trop rationnelles, tant qu'il n'atteindra que la partie *consciente* du moi. Si certains résultats heureux peuvent s'obtenir par ce seul moyen, c'est qu'il s'agit alors de troubles superficiels comme ceux qui s'installent parfois en présence de conflits passagers. Ce sont les névroses dites *actuelles*, caractérisées par un moi qui, précisément, étant assez solide, reprendra facilement le dessus. Il me semble que ce sont ces cas dont s'enorgueillit, de manière si spécieuse, la psychothérapie de Stekel. La psychanalyse s'adressant aux troubles profonds et souvent chroniques, qui ont ébranlé toute la personnalité, se voit obligée d'aller plus loin. Ce plus loin veut dire : *s'efforcer d'atteindre, afin de la modifier, la couche inconsciente du moi, celle qui est en contact direct d'une part avec le ça et d'autre part avec le surmoi, celle où s'élaborent précisément les réactions de défense et partant les symptômes.* Ce travail n'est possible que par l'utilisation thérapeutique du transfert.

Seul le transfert, en réalisant l'atmosphère si riche en affects que caractérise la situation dans laquelle se trouve le malade en analyse, permet au moi de celui-ci de trouver en la personne de l'analyste l'appui qui lui est si nécessaire pour triompher de la peur éprouvée en face du ça et du surmoi. Appui d'autant plus précieux que cette peur vécue jadis par le moi sera ravivée dans un premier temps du traitement, lors de la destruction des mécanismes de défense.

Prenons l'exemple schématique d'un transfert positif : le malade apporte inconsciemment, à l'instar du petit enfant, le besoin inné de s'appuyer sur l'analyste et de se faire aimer par lui qu'il identifie à son père ou à sa mère et même aux deux parents. Ce besoin sera satisfait fatalement, — bien qu'illusoirement, — étant donné l'attitude de l'analyste, invariablement empreinte de son objectivité bienveillante. Ainsi épaulé par l'analyste, le moi du malade se sentira plus fort et laissera plus de liberté, de ce fait, aux mouvements venant du ça. Ces mouvements deviennent vite préconscients ou même conscients. L'analyste ne les désapprouvant pas, le moi du malade interprètera

cette attitude très volontiers comme une acceptation qu'à son tour il va imiter, donc adopter. Alors, un grand pas est franchi et les premières communications plus aisées entre le moi et le ça s'accompliront.

Or, quelles sont les aspirations ou tendances du ça qui apparaissent généralement dans cette situation ? Ce sont principalement, tantôt des tendances sexuelles, tantôt des tendances agressives (1) ou, comme elles sont souvent plus ou moins liées, les deux en même temps. Comme leur objet, l'analyste, ne réagit ni par menaces, ni par punition, le moi rassuré les acceptera petit à petit en adoptant à son tour encore une fois la même attitude envers le ça. *Il* (l'analyste-objet) *accepte* devient : *je* (le moi) *accepte*. Toute l'attitude du moi envers le ça se trouve ainsi renversée, mais dans un sens heureux.

Ce revirement du moi témoigne d'une identification de transfert avec le psychanalyste. De même qu'au cours du développement la formation du moi s'appuie sur une suite d'identifications parentales, de même au cours de l'analyse nous assisterons expérimentalement à une réadaptation du moi à d'autres formes d'identifications, celles fournies par l'analyste, et cela pour le plus grand bien de la nouvelle orientation du psychisme. Grâce à cette nouvelle suite d'identifications, le moi se retrempera et se modèlera sur un mode adapté, adulte, apte à jouer un rôle plus sain face aux autres instances psychiques, notamment face au surmoi. Cette modification de structure de l'appareil psychique, déterminée par les changements opérés dans le moi, s'accomplit d'autant mieux et aura encore plus de chances de jouer que le surmoi à son tour sera influencé. L'identification du moi avec l'analyste n'exclut pas par ailleurs l'identification du surmoi à son tour avec l'analyste. Cette identification du surmoi à un modèle plus souple, moins rigide, moins infantilement cruel, donnera encore plus d'aise à l'ensemble des fonctions psychiques.

A la formule : *il accepte* = *j'accepte* s'ajoutera celle de : *il permet* = *je me permets*. Il en résultera une diminution de la tension anormalement entretenue par un surmoi infantile, sévère, étouffant le moi sous le poids des réactions de culpabilité.

On devine ici toute l'importance d'un facteur que d'habitude nous laissons trop dans l'ombre : celui de la *personnalité du*

(1) Parce que le plus fortement refoulées.

psychanalyste. Elle peut faciliter ou rendre impossible, selon chaque cas, ces processus de réorganisation du moi.

Il ne s'agit pas tant de la personnalité apparente, consciente, que de celle qui se dégage des couches profondes, inconscientes.

D'où l'importance plus grande des interférences plus ou moins conscientes allant du malade à l'analyste. C'est là un aspect du problème thérapeutique que nous ne pouvons pas approfondir ici. J'ai seulement tenu à le signaler.

Cela fait, comment pouvons-nous expliquer l'action bienfaisante de l'analyste ? Que fait-il pour réussir ces modifications difficiles entre toutes ? Eh bien, apparemment peu de chose, tout au moins *directement !* La plupart du temps il lui suffira de se maintenir dans l'attitude classiquement prescrite, qui est celle d'une neutralité bienveillante, et de laisser ainsi venir vers lui, afin de les interpréter, les manifestations du transfert, car c'est uniquement de lui qu'il détient son efficience. Dois-je rappeler ce qu'indiquent ces réactions de transfert ? Elles montrent, je schématise bien entendu, que ce que le malade attend inconsciemment de l'analyste, c'est de retrouver principalement en lui l'appui qui lui a fait défaut jadis au cours de son développement, manque ressenti spécialement par le moi lorsqu'il s'agissait pour lui de réagir envers les autres instances psychiques. Grâce au transfert, qui lorsqu'il est positif pare l'analyste aux yeux de l'analysé de toutes les qualités, de tous les pouvoirs, il retrouvera dans la situation analytique cette aide précieuse.

Si le moi trouve dans cet appui tant de force, c'est qu'il y met inconsciemment bien plus : *une preuve d'amour*. L'intérêt, la bienveillance, les encouragements tacites, le calme et la constance que montre l'analyste pendant de longs mois, parfois des années, finissent par apporter au malade une certitude dont son inconscient est avide : celle d'être aimé. C'est dans cette illusion, mais qui pour l'inconscient — on ne sait trop comment - est une certitude, c'est dans cette satisfaction certes illusoire du besoin d'être enfin aimé ou aimé à nouveau par le père ou la mère que le moi trouve le meilleur réconfort. On ne saurait jamais assez insister sur le fait que tout le développement du moi est en fonction des liens qui l'unissent aux divers objets, notamment parentaux, ayant marqué leurs investissements successifs et dans leur mode et dans leur qualité.

Ces investissements ont-ils été assez heureux pour que la sexualité évolue sans crainte, et assez satisfaisants pour éviter les réactions si dangereuses de frustration, dont la plus nocive est le détournement des forces agressives des voies de sublimation ? C'est qu'alors le moi a pu se sentir aimé, donc protégé et par conséquent assez fort. Dans le cas contraire, lorsque l'enfant, à tort ou à raison (ceci est une autre question), a manqué de cette certitude bienfaisante d'avoir l'amour protecteur de ses parents, le moi se sent desarmé, faible devant la réalité autant que devant ses propres besoins instinctifs. C'est dans son moi qu'il portera le plus la marque de cette faiblesse.

C'est avant tout un remède à cette blessure que l'analyste peut apporter. En ce faisant, le moi se consolidera et pourra prendre un nouvel essor.

Je n'ai fait ici qu'évoquer le sens de ce processus dans ce qu'il a de schématique ; nous savons tous combien, en réalité, il se révèle infiniment plus complexe et difficile à résoudre, notamment lorsque le moi se trouve placé en face de forces pulsionnelles particulièrement violentes.

Il y a aussi le cas du transfert négatif qu'il faut coûte que coûte résoudre ; il y a, à l'opposé, le cas de ceux qui ne peuvent se contenter de ce que le transfert représente, c'est-à-dire une transposition de situations préfigurées destinées à être liquidées. Certains de ces malades veulent à tout prix, sciemment ou inconsciemment, obtenir de l'analyste satisfaction réelle à leur besoin d'amour. Il y a bien d'autres cas autrement difficiles ; nous ne pouvons pas nous appesantir sur eux, sous peine de glisser dans le domaine purement technique de la thérapeutique psychanalytique.

Revenons donc à notre sujet et admettons que nous nous trouvions maintenant en présence d'un moi libéré de ses réactions de défense névrotiques, suffisamment fortifié par l'analyse pour qu'il puisse affronter crânement les besoins pulsionnels. Le moi amené à ce point adoptera une nouvelle attitude à l'égard du ça : il ne refoulera plus inconsidérément et brutalement toutes pulsions ; il s'ouvrira par contre à leur accès et tâchera de se les approprier afin de les transformer en vue de leur adaptation à la réalité extérieure : c'est-à-dire satisfaire certaines d'entre elles, en sublimer d'autres. Comment cette nouvelle élaboration des pulsions s'opèrera-t-elle par le moi ?

Le moi, plus évolué, certes, — sous l'influence du traitement,

porte-t-il dorénavant en lui-même ses possibilités ? Est-il apte à accomplir ce travail de lui-même ?

La plupart des psychanalystes ont tendance à le croire. Aussi, une fois l'analyse du moi amenée à ce point, laissent-ils faire. Freud lui-même, sans qu'il se soit exprimé sur ce point de façon explicite (à ma connaissance tout au moins), semble accorder au moi la faculté intrinsèque de ce travail de regroupement, d'assimilation, de réorganisation. En ces dernières années, Nunberg a étudié fort bien la fonction de synthèse du moi, comme il l'appelle. Il serait plus exact de dire *synthèse en vue de l'adaptation au réel*, car il est évident qu'il s'opère toujours un certain regroupement pulsionnel, même si ce travail est fait par un moi faible et devait aboutir à un processus névrotique ou psychotique. Nunberg, si j'ai bien compris sa pensée, souhaiterait une intervention de l'analyste dans le but de favoriser ce travail de synthèse adaptée. Certes, ce serait bien intéressant. Mais pouvons-nous le faire ? Ce n'est évidemment pas par pure discrétion ou respect du sacro-saint principe de la liberté individuelle que les analystes en leur majorité s'abstiennent de le faire. C'est bien plus par la force des choses qu'ils adoptent cette attitude effacée. En vérité nous n'avons pas de moyens directs pour agir dans ce sens. Notre travail thérapeutique ne peut aller plus loin que d'amener le moi à ce qu'il puisse s'en charger lui-même ; mais dans la plupart des cas, nous nous voyons obligés d'attendre qu'il veuille bien, en quelque sorte, le faire. Tout cela s'applique surtout à ce qui a trait à une action *directe* exercée par l'analyste dans ce sens, car indirectement nous nous livrons à ce travail constamment. Je veux dire par là que nos interventions renferment implicitement une certaine directive que le moi de l'analysé peut saisir. Souvent, d'ailleurs, il ne demande pas mieux que de le faire. D'autre part, lorsque nous soumettons sans cesse au moi, par notre travail thérapeutique, la confrontation de son inspiration névrotique avec la réalité, celle du passé auquel il s'accroche et du présent qu'il néglige, de ce fait, de vivre ; lorsque tant de fois nous lui soulignons l'écart qui sépare ce qu'il désire consciemment de ce qu'il réalise inconsciemment, durant tout ce travail, nous sollicitons évidemment le moi dans un certain sens, nous l'incitons à se tourner vers ce qui est possible, conforme à une adaptation saine à la vie. Encore faut-il que tous ces appels trouvent une oreille attentive, autrement dit que nous ayons devant nous un moi qui veuille bien s'en servir.

Il y a une autre action indirecte que l'analyse exerce sur le moi : celle que subissent les associations affectives si particulières qui conditionnent les complexes. Ces associations peuvent être rapprochées des réflexes conditionnés décrits par Pavloff.

Au cours du traitement, et là encore grâce aux réactions de transfert, ces associations finissent par se rompre ; l'arc de ces réflexes conditionnés se brise et de ce fait les différents complexes aussi.

Le moi y trouvera une nouvelle source de libération, de force et aussi la possibilité de réformer d'autres liens associatifs — mais ceux-là adaptés. Ainsi se réduit notamment le *besoin de répétition* si caractéristique du processus névrotique.

Pouvons-nous plus dans cette voie ? Je ne le crois pas, tout au moins dans l'état actuel de nos connaissances. C'est dans cette lacune regrettable qu'il faudrait chercher la raison de certains types d'échecs thérapeutiques. Souhaitons donc que notre savoir s'enrichisse un jour afin de mieux comprendre, donc de mieux faire. Peut-être saurons-nous mieux comprendre alors, par exemple, deux types de cas également mystérieux qui s'observent parfois : le premier, celui de certains malades correctement analysés, et même réanalysés souvent pendant des années et des années par plusieurs analystes successivement et dont la névrose, en dépit de tout, reste à peu de chose près sans changement. Il m'a semblé que, dans certains de ces cas, la cause de l'échec se trouvait précisément dans le fait que le moi se dérobe à cette réorganisation qui lui incombait. Nous avons tous pu observer un deuxième type de malades qui, au contraire, évoluent avec une rapidité déconcertante vers la guérison, déconcertante parce que l'analyste, non seulement n'a pas à intervenir, mais souvent n'a même pas compris lui-même encore de quoi il s'agissait, que ces malades sont déjà guéris. C'est à propos des cas de cette espèce que l'on pourrait dire, en paraphrasant Ambroise Paré : « Je l'écoutai, Dieu le guarist ». Nul doute que ce soit encore dans la structure du moi que nous trouverons l'explication de tels faits ; il y a dans cette structure toujours des parties plus ou moins solides, des zones exemptes de conflits, comme dit H. Hartmann : c'est sur ces parcelles solides que nous devons toujours nous appuyer lorsque nous entreprenons la tâche du renforcement du moi, tâche qui commande la guérison et que j'ai essayé de faire ressortir principalement au cours de cet exposé.

BIBLIOGRAPHIE

Abréviations. *I.Z.f.Ps. : Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse.*

I.P.V. : Internationaler psychoanalytischer Verlag.

F. ALEXANDER. Das Problem der psychoanalytischen Technik. *I.Z.f. Ps.*, 1937, XXIII.

E. BERGLER. Zur Theorie der therapeutischen Resultate der Psychoanalyse. *I.Z.f.Ps.*, 1937, XXIII.

F. BIBRING. Versuch einer allgemeinen Theorie der Heilung. *I.Z.f.Ps.*, 1937, XXIII.

O. FENICHEL. — Zur Theorie der psychoanalytischen Technik. *I.Z.f.Ps.*, 1935, XXI.

Die Wirksamkeit der psychoanalytischen Therapie. *I.Z.f.Ps.*, 1937, XXIII.

S. FREUD. — Introduction à la psychanalyse. Chez Payot.

Einige Charaktertypen in der psychoanalytischen Arbeit. *Ges. Schr.*, 10.

Le moi et le ça. Essais de psychanalyse. Chez Payot.

Nouvelles conférences sur la psychanalyse (Trad. d'Anne Berman). *N.R.F.*

ANNA FREUD. — Das Ich und die Abwehrmechanismen. *I.P.V.*, 1936.

E. GLOVER. — Die Grundlagen der psychoanalytischen Resultate. *I.Z.f.Ps.*, 1937, XXIII.

H. HARTMANN. — Ich und Anpassungsprobleme (inédit).

KAISER. — Probleme der Technik. *I.Z.f.Ps.*, 1934.

M. KLEIN. — Kinderanalyse. *I.P.V.*, 1934, XX.

P. JANET. — L'évolution psychologique de la personnalité.

W. REICH. — Uber Charakteranalyse. *I.Z.f.Ps.*, 1928, XIV.

STERBA. — Das Schicksal des Ich. *I.Z.f.Ps.*, 1939, XX.

DISCUSSION

par J. LEUBA

M. ODIER. — Ce problème du moi a une fâcheuse réputation chez les psychanalystes. Nous paraissons le redouter. Le mieux serait d'aborder cette étude en toute simplicité, en apportant chacun sa petite idée.

M. JONES expose l'attitude de l'école anglaise devant le problème de la genèse du moi. Il fait ressortir l'importance que l'on accorde, à Londres, au mécanisme de la projection et il exprime le regret de ce que M. Nacht n'ait pas fait à ce mécanisme la place qu'il mérite.

M. DE SAUSSURE désire tout d'abord remercier nos amis d'Angleterre d'être venus en nombre, puis Nacht de son brillant exposé.

A propos de la formation du moi, Nacht a eu l'air de penser qu'elle date de la phase anale. De nombre d'enfants, pourtant, on voit qu'ils ne sont pas comblés, dans la phase orale, autant que Nacht le dit ; témoin le drame du sevrage. Et cela montre que le moi existe antérieurement à la phase anale.

Dans notre action thérapeutique il y a lieu de souligner notre rôle éducatif. Car nous complétons, chez beaucoup de nos malades, leur éducation sur certains faits relatifs à la sexualité, à ses modalités, et nous les soulageons beaucoup en les enseignant. Il faut tenir compte de ce côté de notre éducation. Ici, il ne s'agit pas d'analyse, il s'agit d'enseigner des choses que le malade ne connaît pas.

Nous pouvons aussi nous permettre des enseignements de ce genre dans le domaine de la formation du moi. Certains malades n'acceptent pas une certaine relativité. Nous pouvons introduire, sur le développement du moi, des explications éducatives qui jouent un rôle important. Théoriquement nous voudrions réduire l'analyse à l'analyse du transfert et des résistances, alors que, pratiquement, nous faisons plus, en en étant plus ou moins conscients. Mais il serait précisément bon que nous en fussions bien conscients.

M. LŒWENSTEIN. — Je me permettrai d'exprimer à Nacht certaines critiques portant — c'est peut-être paradoxal — sur

l'extrême clarté de son exposé. M. Jones a souligné l'un des côtés négligés par M. Nacht. M. Nacht n'a vu qu'un aspect du moi, celui de la connaissance du monde, et il l'a fait en partant de la comparaison de Freud avec la membrane perméable.

Nous essayons, après une analyse, de nous faire une idée de ce que nous avons vu. La fonction défensive ne nous apparaît alors que comme une toute petite partie du moi. Ce que je reproche à Nacht, c'est de n'avoir pas montré en quoi consiste le fait, pour le moi, de parvenir à regarder avec des yeux d'adulte. A entendre Nacht, les choses paraissent claires, trop claires. Tout le côté du moi exempt de conflits qu'a décrit M. Hartmann dans un travail original a été laissé de côté par Nacht, bien qu'il y ait fait allusion.

M. Hartmann. — Le moi, selon M. Nacht, naîtrait du conflit, par défense. Cette idée n'est pas entièrement juste. S'il est des mécanismes de défense qui sont formés sur le mode des processus instinctuels, il en est aussi d'autres. Il faut en particulier tenir compte de l'influence de la perception et de la motilité sur la formation des mécanismes de défense.

Avant la séparation du ça et du moi, il est préférable de parler d'un stade indifférencié.

Le principe de réalité serait prévalent sur la synthèse, selon M. Nacht. Si l'on veut établir un ordre hiérarchique de ces fonctions, on est bien obligé d'admettre une prévalence de la synthèse sur l'adaptation au monde extérieur.

M. Laforgue. — Nacht s'est fort bien acquitté de sa tâche, extrêmement difficile. Je trouve que la clarté de l'exposé de Nacht est une de ses principales qualités, parce que ce problème du moi est un des plus difficiles à exposer.

Je suis d'accord avec le Dr Jones, qui a reproché à Nacht de n'avoir pas fait à l'introjection la part qu'elle mérite. En dehors de cela, je ne vois pas ce que l'on pourrait ajouter à cet exposé si complet, si ce n'est la notion de l'angoisse, qui a été escamotée et qu'il y aurait lieu d'introduire pour compléter l'exposé.

Mme Marie Bonaparte. — En écoutant la discussion, je me disais qu'il y a dans la notion du moi quelque chose de primordial. J'en parlais récemment à Freud à propos de son chien, et j'en étais venue à dire qu'on sent son moi personnel. C'est ainsi que Topsy, quand elle se réveille, retrouve immédiatement son moi. Et c'est là un moi primordial qui échappe à toute définition.

M. Lagache. — Le travail de M. Nacht, qui envisage dans son

ensemble l'analyse de l'« ego », soulève plus de problèmes que l'état des connaissances ne permet d'en résoudre, et ces problèmes, en dépit des encouragements de notre président, sont des plus compliqués. En voici quelques-uns :

1° — Le langage est une première source de difficultés. L'usage des pronoms personnels, surtout des pronoms de la première personne, pèse sur les problèmes de la personnalité. On discute pour savoir s'il faut dire le « moi » ou le « je », si le « moi » et le « je » désignent des instances différentes. On ne s'avise pas assez que le langage est pour le psychologue tantôt un guide, lorsque les réalités psychiques étudiées sont d'ordre culturel, et tantôt un obstacle, lorsqu'elles sont présociales, comme c'est le cas de la conscience en tant que telle.

2° — Une autre difficulté tient à ce que l'on met sur le même plan le ça, le moi et le surmoi et qu'on les considère comme les trois « institutions » de la personnalité. Or, en première analyse, ces trois notions ne sont pas homogènes : le moi existe pour la psychologie traditionnelle et pour la conscience psychologique préscientifique ; il n'est pas l'objet d'un concept scientifique que nous puissions définir à notre gré ; le ça et le surmoi ne sont pas de pures « découvertes », ce sont des entités construites par Freud pour rendre compte de ses découvertes. C'est une question, de savoir quelle valeur « existentielle » il faut leur accorder.

3° — Dans le problème de la formation du moi, les psychanalystes ont le plus grand avantage à ne pas négliger les travaux des généticiens. Certaines conceptions de la formation de la personnalité consciente sont parallèles à la conception psychanalytique : pour Ch. Blondel, pour Wallon, l'individu élabore sa personnalité consciente en se détournant de la cinesthésie (Blondel) aux dépens de l'intéroceptivité (Wallon) ; en termes psychanalytiques, par un processus de défense qui oppose l'*ego* et l'image extérieure du corps à l'inconscient et à l'intérieur du corps. Ce que les généticiens étudient surtout, c'est le travail de clivage au terme duquel l'*ego* et l'*alter ego* sont distingués. Les étapes intermédiaires — confusion de l'*ego* et de l'*alter ego*, intégration par l'*ego* des deux pôles de la situation (jalousie-sympathie), personnalités composites ou interchangeables — sont particulièrement utiles dans l'analyse des identifications.

4° — On parle beaucoup du rôle de l'introjection dans la formation de l'*ego*. Les mécanismes de projection jouent un rôle

fort important aussi dans la représentation que la personne se fait d'elle-même en prenant appui sur l'image extéroceptive du corps propre, sur le « double ».

5° – Cela amène à poser la question des rapports de la conscience et de l'*ego*. La psychanalyse laisse dans l'ombre cette question, qui est pourtant fort importante au double point de vue théorique et pratique. Une étude descriptive du travail analytique ne tournerait-elle pas autour de la « prise de conscience » ? On confond généralement la conscience et le moi, bien qu'à l'origine la conscience n'ait certainement pas la structure du moi, si l'on entend par là la forme de la première personne. Au cours du développement, la personne arrive à se représenter elle-même en tant qu'être vivant dans le monde et distinct des autres êtres. L'*ego* apparaît ainsi comme un objet créé par la conscience. Le fait que cette conscience nous apparaît toujours avec la forme de la première personne est en partie un fait de langage, je exprimant l'unité et le sens retardé de la conscience, en partie un fait psychologique, je imposant à la conscience un reflet de l'unité de la personne ; et c'est là un envoûtement auquel il est difficile d'échapper.

Mme Morgenstern. – J'aurais aimé dire un mot relatif à la notion du moi menacé dans son intégrité. C'est alors qu'il se retrouve le mieux, et c'est dans ces états de menace que l'on peut aussi le mieux l'étudier. On le voit bien dans ces états de dépersonnalisation, quand le malade est pris entre son ça, son surmoi et son moi. Il se retrouve après cette désagrégation.

M. Glover se montre sceptique quant à l'utilité de ces discussions sur un sujet si vaste qu'il est impossible de l'embrasser tout entier.

M. Odier rectifie en deux mots une petite erreur d'interprétation de M. Lagache : il n'a pas dit que le problème fût facile, mais que, devant ce difficile problème, il ne fallait pas craindre d'apporter chacun sa petite idée, si modeste qu'on la jugeât. C'est cela qui lui semble si utile dans ces discussions générales, et c'est pourquoi il ne partage pas la conclusion de M. Glover.

M. Odier clôt la discussion en adressant à Mme Marie Bonaparte les remerciements de tous pour son large accueil et pour le bon esprit qu'elle fait rayonner dans les rapports des groupes parisien et londonien.

— La réponse de M. Nacht aux argumentateurs sera donnée dans le compte rendu de la deuxième journée.

Le Chahut à l'Ecole [1]

par

René ALLENDY

Je dois peut-être m'excuser si le sujet que j'ai choisi présente, au premier abord, une apparence frivole. En vérité, c'est une manifestation intéressante pour les psychologues et les psychanalystes, en raison du fort contenu affectif qu'elle renferme (et je m'en suis aperçu à l'enthousiasme avec lequel tous les adultes que j'ai interrogés à ce sujet ont retrouvé leurs souvenirs scolaires). En outre, il s'agit d'un phénomène collectif qui tient une place importante dans la vie de l'école. Pour les professeurs et surveillants, le chahut est un problème psychologique difficile, et devant lequel beaucoup se trouvent entièrement désarmés. Certains membres de l'enseignement en ont terriblement souffert. Il en est qui ont dû renoncer à leur carrière pour ce motif. Il en est d'autres qui, même sans avoir jamais été chahutés, conservent pendant tout le temps de leur carrière une telle appréhension (on pourrait dire une telle phobie) du chahut qu'ils en sont véritablement incommodés. J'ai eu l'occasion, en particulier, de soigner un professeur qui, hanté par l'idée d'un chahut possible, en faisait la nuit d'affreux cauchemars et éprouvait, le jour, de véritables malaises à aborder certaines classes.

Si l'on tient compte que le chahut commence, pour les enfants, dès l'âge de dix ou onze ans, et peut se produire jusqu'à la fin des études supérieures, on remarque que, pendant un tiers ou même une moitié de vie, chacun de nous a été tenté ou sollicité par cette manifestation explosive, dont le caractère apparemment absurde, en tout cas irrationnel dans beaucoup de circonstances, demande à être approfondi psychologiquement.

(1) Communication à la Société psychanalytique de Paris, le 21 Mars 1939.

Les relations entre professeurs et élèves sont empreintes de la plus parfaite ambivalence. D'une part, les professeurs ont pour mission d'aider les élèves dans leur développement intellectuel, de leur transmettre le bénéfice de leurs connaissances. Ils sont censés aimer leur métier et aimer la jeunesse à laquelle ils s'adressent. D'autre part, ils ont souvent été contraints au choix de leur profession par un désir d'autorité tyrannique, un besoin de domination réalisé à peu de frais et sans trop de risque puisqu'il s'agit de dominer des enfants, des faibles. D'après l'expérience que j'en ai, je crois que le personnel enseignant est composé, pour le plus grand nombre, de sadistes plus ou moins conscients de leur perversité. Il faut reconnaître que pour un sadiste assoiffé d'autorité arbitraire, avide d'infliger des tortures morales, quand ce ne sont pas des punitions corporelles, et de lire l'angoisse qu'ils peuvent susciter sur des visages asservis, il n'est pas de carrière plus propice que l'enseignement, surtout dans les cours primaires et les premières classes secondaires. La preuve du sadisme habituel des éducateurs peut être trouvée dans la barbarie des usages scolaires : je parlais des punitions corporelles ; il est des classes primaires qui ressemblent à des salles de tortures. Je connais des cas d'enfants qui ont été attachés des heures entières dans des positions mal commodes, sous les regards de leurs camarades. Je ne parle pas des coups de règles sur les ongles, des agenouillements sur les cailloux ou sur le manche à balai, ce qui représente un sens assez éveillé de la torture. On ne saurait trop répéter que ces faits se reproduisent aujourd'hui à grande échelle dans les écoles primaires. Quant aux supplices moraux : humiliations, découragements répétés, injustices systématiques, moqueries constantes sur une infirmité ou un malheur dont l'enfant souffre, elle est monnaie courante. Il suffit de penser que l'usage du fouet est encore constant dans les classes, en Angleterre, pour apprécier le sadisme des pédagogues qui maintiennent de tels usages. Enfin, mon expérience clinique, portant sur une dizaine d'instituteurs, surveillants ou professeurs, m'a confirmé sans une seule exception qu'il existait chez eux de fortes impulsions sadiques. Encore ne s'agissait-il pas de sadisme théorique, virtuel, comme on pourrait en trouver chez tant de personnes, mais, dans la moitié des cas au moins, d'un sadisme caractérisé avec pratiques érotiques perverses, phantasmes obsédants, etc...

Il existe ainsi une première ambivalence, dans le psychisme des professeurs, entre leur intention professionnelle consciente, dirigée dans un sens bienfaisant, et leur orientation instinctive, malfaisante. En outre, les impulsions sadiques se renversent toujours partiellement en impulsions masochiques : un grand nombre de ces fonctionnaires enseignants ont une docilité particulière à se laisser malmener par l'Administration ou par leur supérieur hiérarchique. D'ailleurs, leur métier est si dur, si ingrat dans certains cas et si mal rémunéré, qu'on peut se demander comment ils le conserveraient sans le double attrait du sadisme à exercer sur les enfants et du masochisme à satisfaire en des obligations excessives. Le même masochisme peut aussi jouer à l'egard des élèves, comme nous le verrons.

Il y a encore ambivalence lorsque le plaisir de dominer sadiquement les enfants double une attirance homosexuelle à vivre auprès d'eux et à en jouir érotiquement ; après le sadisme, l'homosexualité est le trait dominant des pédagogues. Il est bien évident que l'enseignement offre des possibilités incomparables aux pédérastes.

Enfin, un certain nombre de pédagogues ont leur vocation déterminée par un désir inconscient de ne pas renoncer au cadre de l'enfance. Grâce à leur profession, ils peuvent demeurer toute leur vie dans l'école, avec l'enfance qu'ils ont aimée autrefois. Quelquefois ils ont conçu l'ambition de devenir professeurs pour compenser une infériorité éprouvée en leur temps d'écoliers ; ils peuvent enfin dominer la classe et y briller d'un éclat absolu. Même ce dernier aspect de la vocation pédagogique comporte une ambivalence à l'égard des enfants : en même temps qu'une certaine introjection de l'enfance, le pédagogue réalise une rivalité avec la même enfance. Celui qui a été pauvre, écolier, se venge, une fois devenu professeur, sur ses élèves riches par une sévérité disproportionnée.

De toute façon, les sentiments du maître à l'égard des élèves sont loin d'être purs.

Du côté des élèves, nous constatons la même ambivalence, égale et de sens contraire. D'une part, le professeur représente, par l'autorité qu'il incarne, un déplacement de l'imago parentale. Il est senti comme une émanation du père ou de la mère, mais une émanation moins redoutable, moins investie de « tabou », toutes proportions gardées. En opérant ce déplacement, l'enfant

trouve un moyen de résoudre son complexe œdipien. Il peut réserver à ses parents le côté positif de ses sentiments et projeter sur certains professeurs le côté négatif de son ambivalence. On sait, par le rêve et par les mécanismes névrotiques, quel soulagement peut résulter d'un semblable dédoublement. D'ailleurs, à côté des professeurs qu'il prend en horreur, l'enfant, toujours ambivalent, peut entourer d'autres professeurs d'une vénération quasi amoureuse. Et lorsque cette projection des sentiments positifs se réalise, elle résoud l'ambivalence initiale, avec cette différence que le professeur aimé peut devenir l'objet d'un amour plus ou moins sentimental, plus ou moins érotique (chez les filles notamment), mais d'un amour comportant moins de culpabilité que la fixation parentale, parce que débarrassé du tabou de l'inceste.

Entre les élèves et les professeurs, les possibilités homosexuelles réalisent toutes sortes de combinaisons possibles. De même que, chez les invertis adultes, le désir est souvent doublé de haine, l'enfant peut réagir à une attraction sexuelle pour le professeur, qu'elle vienne de ce dernier ou de lui-même, par une attirance négative et hostile. Il peut alterner, combiner les attitudes d'amour et de haine. Quelquefois, le chahut n'est, pour l'élève masochiste, qu'un prétexte à se faire punir et humilier, un moyen de compenser, par une punition sans trop de gravité, le sentiment de culpabilité inhérent au complexe d'Œdipe. Mais le chahuteur masochiste est un type assez particulier, toujours cancre et détesté de ses camarades.

Le chahut peut se produire chez de petits élèves, de sept à huit ans, mais l'âge optimum s'étend de la puberté au temps des premières réalisations sexuelles normales. C'est un fait que l'adolescent satisfait en amour perd presque instantanément le goût juvénile du chahut. Encore faut-il que ce soit une véritable satisfaction, non une simple réalisation avec l'incomplétude habituelle de ce genre d'expérience chez les jeunes gens -- en ce qui concerne le côté sentimental proprement dit. Ces particularités montrent l'influence considérable du facteur sexuel sur le chahut.

Une autre preuve de l'influence du facteur sexuel peut être cherchée dans le caractère différent du chahut dans les classes de garçons et dans les classes de filles. Le chahut des garçons a toujours un caractère plus violemment agressif : ce sont des balles lancées intentionnellement sur le chapeau du professeur (et je songe au haute forme de M. A. P., mon professeur d'histoire,

si souvent visé par les élèves qui en devinaient certainement la signification phallique). Ce sont encore des boulettes de papier, des projectiles quelconques. De mon temps, on provoquait des explosions dans les becs de gaz, on défonçait les panneaux de la chaire ou de la bibliothèque, sans doute pour affirmer une virilité naissante et impétueuse. On disposait des plumes sur le siège du professeur pour qu'il s'y piquât les fesses, autre symbole sexuel victorieux. On arrachait les aiguilles de l'horloge, comme pour châtrer le proviseur, etc., etc. Il n'était jusqu'aux surnoms donnés par les garçons qui n'eussent un fréquent caractère sexuel ou castratif : un de nos surveillants de Janson était baptisé Gamahut, du nom d'un satyre éventreur ; un professeur de mathématiques, affligé d'une amputation d'un bras, était appelé Brasero. Un certain M. Kuhn, surveillant dans une école d'art appliqué de Paris, était chahuté sur cet horrible surnom : « J'en ai qu'une ». Un certain M. C., professeur de philo au lycée de Tours, était de très petite taille. Les élèves l'appelaient Molécule ou Cucule. Dès qu'il se levait de sa chaire, les élèves se mettaient à regarder fixement sa braguette ; alors il ramenait pudiquement son veston et allait se rasseoir.

Chez les filles, le chahut a toujours quelque chose de plus insidieux. Il consiste plus souvent à tromper le professeur et à jouir silencieusement de son erreur, à observer malignement l'usure de son vêtement; les trous de ses bas, le désordre de sa chevelure, à organiser une résistance passive. Sans doute, les formes agressives du chahut s'observent également, mais beaucoup plus rares, et elles apparaissent généralement comme l'initiative particulière de quelques fillettes à fortes tendances viriles. Autant que j'aie pu m'en rendre compte, les petites filles qui ont pratiqué ce genre de chahut en classe sont devenues plus ou moins inverties dans leur vie adulte — et ce serait encore une confirmation de la signification sexuelle du chahut scolaire.

En 1920, au Collège de filles d'Aurillac, une certaine Mlle C. était le régal des élèves. Silhouette démodée et solennelle, regard instamment perdu dans le rêve, inconcevable distraction sur quelle les élèves misaient sans se lasser : « Mademoiselle, les pyramides ont bien 1500 mètres ? — Oui, peut-être... environ », répond Mlle C. au milieu des rires qui fusent. Un autre jour les mines apportent une corbeille à ouvrage avec un fond à musique. Elles la mettent en marche. « Arrêtez cette musique », dit Mlle C.

« Mais, Mademoiselle, c'est une boîte à ouvrage faite comme ça ! » Et, Mlle C., impuissante, fait un cours en musique. Une autre fois, une élève déchaîna les fous-rires de ses compagnes en demandant : « Mademoiselle, estro est-il le préfixe de estropié ? - Oui. Dit-on aussi estromain ? Sans doute, mon enfant ! ».

Mais il y a mieux, surtout lorsque le professeur et les élèves ne sont pas du même sexe. Le cas n'est pas très fréquent de femmes enseignant de grands garçons, mais il s'est produit quelquefois pendant la guerre et on m'a rapporté que dans un des cas de ce genre, les « bruits de baisers » étaient le mode de chahut favori des garçons. On a remarqué qu'avec de jeunes professeurs femmes, les garçons travaillaient beaucoup plus assidument, les filles à l'inverse. Pourtant le contraire peut se produire quand la femme essaye de prendre le garçon par l'autorité. Mme W., professeur de philosophie dans un lycée de jeunes filles, en province, dont les élèves supportaient docilement les manières autoritaires, fut chahutée pendant un interim au lycée de garçons. A ses injonctions : « Bras croisés ! » « Restez dehors puisque vous êtes en retard ! », on répondit par des hou-hou et du tapage.

Il arrive beaucoup plus souvent que les filles aient des professeurs masculins. Alors le chahut prend souvent un caractère amoureux : ainsi M. P., avant la guerre, faisait des cours au Lycée Molière. Les jeunes filles avaient remarqué qu'il changeait chaque jour de cravate et que la couleur de ces cravates revenait selon un certain cycle. Alors elles se mettaient toutes dans les cheveux, à l'avance, un ruban d'une couleur identique. Dans un autre lycée de filles, le professeur, qui était jeune et un peu intimidé, voyait avec une gêne indicible les jupes de ses grandes élèves se relever de plus en plus sur les bancs.

C'est la gêne du professeur qui suscite le chahut. Son aisance le sauve. M. S., professeur de comptabilité dans une école alsacienne de filles, ne se démontait jamais devant les tentatives de certaines élèves assez délurées. L'une d'elles lui dit un jour : « Monsieur, depuis un mois, je n'ai plus de règle. » - « J'espère, Mademoiselle, que je n'y suis pour rien », répondit M. S. impassible. Les élèves jugèrent qu'il n'y avait pas moyen de s'amuser aux dépens de ce professeur et cessèrent bientôt leurs velléités de brimades.

Dans les écoles mixtes, ce sont les garçons qui prennent l'initiative du chahut et les filles suivent le mouvement. Le chahut ne

diffère donc pas de ce qu'il est dans les classes de garçons. Ainsi, à l'Ecole alsacienne de Paris, vers 1925, les enfants se moquaient d'un certain M. C., professeur de français, qui était de très petite taille, en faisant semblant de le chercher dans les coins les plus exigus, dans les trous d'égoût par exemple.

Dans l'enseignement supérieur, le chahut est conditionné par d'autres considérations, généralement moins spontanées, moins instinctives, des considérations de politique ou de cabales professionnelles. En réalité les moyens ne diffèrent pas de ce qu'ils sont dans l'enseignement secondaire : bruits, cris, projectiles, etc...

Telles sont les formes du chahut, selon les âges et selon les sexes. Par ailleurs, l'étude du chahut ne tarde pas à révéler un fait entièrement significatif du point de vue psychologique : certains professeurs paraissent, en général, immunisés contre ces manifestations négatives -- quelles que soient les classes ou les circonstances dans lesquelles ils se trouvent. D'autres, au contraire, appellent le chahut partout où ils vont. L'Administration peut les déplacer, les changer de ville, le chahut recommence invariablement dès le premier cours. Tel est le célèbre M. P., le plus chahuté de tous les professeurs de France.

Ces faits montrent que le chahut, réaction de psychologie collective, est conditionné non seulement par la fonction du professeur, par l'imago qu'il incarne, mais par ses particularités personnelles. Nous allons essayer de dégager ces dernières.

Tout d'abord, le chahut, de la part de l'élève, est une manifestation d'hostilité, de protestation, le négatif de l'amour. Très typique à ce point de vue est la réaction scolaire d'un de mes petits malades, lorsqu'il n'avait que six ans. Il avait à l'école une maîtresse qu'il aimait beaucoup. Un beau jour, cette maîtresse, qui était enceinte, quitta sa classe pour aller accoucher et fut remplacée par une jeune normalienne. Au moment où les enfants attendaient l'entrée de cette dernière dans la classe, avant même de la connaître, mon petit bonhomme, grimpé sur son banc, criait à tue-tête : « Chahut ! chahut ! » C'est ainsi que le chien fidèle à son maître aboie contre la venue de l'étranger.

Mais le plus souvent le chahut représente une libération de l'agressivité, une résolution de l'ambivalence par *précipitation* des sentiments négatifs. Un de mes amis, professeur de philosophie

dans un lycée de Paris, a demandé à ses élèves une dissertation sur le chahut. Voici ce que dit l'un d'eux, Pierre M. :

« Il est certain que le chahut indique d'abord un léger esprit de rebellion contre une autorité que nous subissons une grande partie de la journée, un refus de se plier à une discipline que nous sentons facilement ébranlée. L'élève prend alors une sorte de revanche sur les heures où il a été contraint d'observer cette discipline. Et c'est, je crois, cette sensation de revanche et de compensation qui lui procure la plus grande partie du plaisir qu'il prend au désordre qu'il crée, cette joie de n'être plus dominé, mais de dominer à son tour. Il secoue ainsi, au détriment du professeur, l'autorité que d'autres lui font subir. »

Le chahut sert de catharsis à l'hostilité œdipienne, par dérivation sur une personne moins « tabou », et cette dérivation se trouve encore facilitée par l'approbation du milieu : le garçon qui chahute est encouragé par l'attitude des camarades et un prestige correspondant à ses exploits.

Le même élève, Pierre M., écrit : « Enfin, je crois que l'amour-propre est aussi, chez les élèves, un des grands facteurs psychologiques du chahut. Il est en effet hors de doute qu'il existe parmi eux une sorte d'émulation, mal placée certes, - mais qui les pousse à toujours faire mieux, ou pire, que le voisin. Chacun porte alors en soi le désir de se distinguer, s'il est puni, de recommencer la minute suivante pour bien montrer qu'il ne se « dégonfle pas », enfin d'être aux yeux de ses camarades « un dur ». Et c'est là, à mon avis, un élément très important du chahut, car il le multiplie. L'élève y trouve un domaine où il y a une réputation à gagner et, généralement, il essaie d'en profiter. »

Cette fusion de la haine individuelle dans la haine collective est le principal soulagement de la culpabilité. C'est pourquoi le chahut scolaire constitue, pour les adultes, un des souvenirs les plus agréables à évoquer. Cependant les élèves font quelques réactions de culpabilité. Souvent ils déclarent que le professeur chahuté est très fort dans sa spécialité.

Pour que se produise, sur certains professeurs, cette précipitation des sentiments négatifs, il est nécessaire qu'une rupture d'équilibre se produise dans les relations affectueuses entre maîtres et élèves. Différentes conditions psychologiques favorisent cette rupture.

Ainsi, le fait que le professeur, enfermé dans son indifférence

affective, dans son autisme, ne réponde pas sentimentalement aux émotivités des élèves est une condition fréquente. Un autre élève de philosophie, M. R. D., écrit : « Quelques mots intelligents, compréhensifs et bien placés suffisent toujours à classer un professeur aux yeux de ses élèves et à leur toucher le cœur. Quoi qu'on en dise, les élèves sont très sensibles à certaines démonstrations d'intérêt et d'amitié de la part d'un supérieur. Quant aux sanctions, pour la discipline, elles sont normalement inutiles. »

Les professeurs les plus chahutés sont souvent ceux qui n'aiment pas leurs élèves, qui demeurent indifférents à leur développement, qui n'éprouvent aucune sympathie personnelle pour eux. C'est peut-être pour cette raison que les professeurs de matières accessoires, ceux que leurs classes voient le moins longtemps chaque semaine, ceux qui, ayant trop d'élèves différents, n'arrivent même pas à les connaître tous, sont le plus chahutés. C'est peut-être aussi parce que ces professeurs de matières accessoires : anglais, dessin, etc..., sont habitués à se sentir en situation d'infériorité auprès de leurs collègues de lettres ou de mathématiques — et que le sentiment de leur infériorité dans la hiérarchie académique leur donne une moindre confiance en eux quand il s'agit d'imposer aux élèves.

En effet, les professeurs qui ont une faiblesse de caractère prêtent au chahut, les timides, les émotifs, ceux qui sont suggestibles, naïfs, qui se laissent prendre aux mensonges des élèves ou à leur dissimulation, ceux qui se mettent en colère quand il ne faut pas, ou dont la colère tombe à faux. Dans ce cas, la violence des colères ou des punitions n'est aucunement un moyen de conjurer le chahut. Un professeur d'anglais d'une école libre de Béziers avait des rages terribles, au point de boxer les élèves, de leur faire saigner le nez ou de leur casser les dents. Malgré ses violences, il était le plus chahuté de tous. Les élèves savent bien que la violence n'est pas un signe de force. « Si je ne pense pas, écrit l'élève Pierre M., que la valeur professionnelle entre en jeu, je crois par contre que l'aspect physique des professeurs joue un grand rôle dans le respect que l'on éprouve à leur égard. Certains d'entre eux interdisent le désordre par leur seule personnalité : l'hypothèse du chahut n'est, avec eux, pas même sérieusement formulée. D'autres, s'ils ne sont pas physiquement ridicules, le deviennent lorsqu'ils réagissent contre un acte d'indiscipline, par

exemple. Ils ont des colères bouffonnes, des sanctions maladroites qui, loin de calmer le désordre, l'augmentent irrésistiblement.

Cela semble peut-être paradoxal, mais je crois que les sanctions d'un professeur « chahuté » encouragent l'indiscipline même si elles frappent le vrai coupable, car, généralement, celui-ci aura à cœur de montrer immédiatement qu'il n'est pas « maté » pour si peu. Quant à la punition qui frappe l'innocent, et cela arrive assez souvent, inutile de dire qu'elle est toujours le prétexte de huées violemment réprobatives et moqueuses. Un de mes camarades remarquait l'autre jour que les professeurs « chahutés » étaient ceux qui punissaient le plus. Ce n'est pas général, mais ce n'est pas étonnant non plus. Il est certain qui punissent beaucoup, mais ils finissent presque toujours par s'en lasser, car il y a là un cercle vicieux. Ils « collent » parce qu'ils sont chahutés, et ils sont chahutés par représailles. »

Un certain S., qui était professeur de physique au lycée X., inspirait un chahut sans trop de violence par ses airs précieux, ses ongles trop longs, ses gestes empruntés pour toucher aux appareils. Nous poussions des cris chaque fois qu'il approchait les mains d'une machine et il avait, chaque fois, des soubresauts qui faisaient notre joie...

Une infériorité, une dépression momentanée, peuvent susciter le chahut. Certains professeurs m'ont raconté que, lorsqu'ils ont un ennui domestique, familial ou autre, même tout à fait secret, ils sont sûrs d'avoir des élèves plus turbulents. On m'a raconté le cas d'un professeur habituellement très écouté qui commença une fois son cours avec une rage de dents : ce jour-là, il a eu un chahut intense, lequel ne s'est plus reproduit une fois la douleur calmée. On m'a encore parlé d'un professeur que sa classe chahuta le jour même où il venait de perdre sa fille. Un autre, au premier anniversaire de la mort de son fils, a trouvé sur sa chaire un petit cercueil de bois fabriqué par ses élèves. Les enfants sont d'une férocité implacable.

C'est souvent l'infériorité sexuelle du professeur, devinée par ses élèves, qui déclenche le chahut : un élève de lycée, que j'ai interrogé, m'a déclaré que les professeurs célibataires étaient plus chahutés que les autres, et comme je lui en demandais l'explication, il m'a dit qu'à son avis les vieux garçons et les vieilles filles devaient avoir un caractère plus tatillon que les autres.

Le fait, pour un professeur, d'avoir des infortunes conjugales connues (comme il arrive dans les petites villes) est un moyen très sûr d'être chahuté.

Inversement, le fait, pour un professeur, d'être très viril ou la réputation d'avoir des succès féminins empêche le chahut. On m'a rapporté ce mot d'un inspecteur d'académie à qui un proviseur disait : « Nous avons un professeur qui fréquente les bordels de la ville, et ça pourrait faire scandale auprès des élèves ». L'inspecteur répondit, fort de son expérience et de sa psychologie : « Laissez, laissez, ils ne le respecteront que davantage ».

Même si l'activité sexuelle du professeur s'exerce dans un sens homosexuel (le professeur à « chouchous »), il n'y a pas matière à chahut tant que celui-ci est fort psychiquement et maintient un bon contact affectif avec la classe ; j'en connais plusieurs exemples.

Mais, plus que toutes ces conditions, le sadisme refoulé, impuissant, chargé de culpabilité, chez le professeur, est par excellence l'élément excitateur du chahut.

On m'a cité le cas d'un M. B., professeur, frère d'un pasteur, qui se livre, dans certains milieux politiques, à des harangues incendiaires pour prôner l'autorité, la dictature, la force : il est partisan de réduire par le canon toutes les résistances. Ce M. B. a été tellement chahuté dans toutes les classes de garçons où il a passé, qu'on a dû l'envoyer à Molière, chez les filles.

Lorsque l'éducateur sadist, avide de tyrannie, devient incapable, pour des raisons de refoulement, d'auto-punition, ou sous l'influence de facteurs extérieurs qui diminuent sa libido, d'imposer sa domination, alors les enfants se vengent à coup sûr.

Un certain M. A., professeur à l'école alsacienne vers 1925, maltraitait ses élèves avec une extrême dureté. Les élèves ont filé doux jusqu'au moment où trois classes réussissant à se grouper en une révolte commune, le professeur a été violemment chahuté, conspué, au point qu'il ne lui a plus été possible de rester dans l'établissement.

« Mais le plus grand responsable du chahut, écrit l'élève R. D., est le professeur. On peut distinguer deux genres de professeurs chahutés selon leurs réactions générales.

« Le premier genre est celui du professeur qui souffre énormément du chahut, jusqu'à en être malade et obsédé. Ce profes-

seur est essentiellement un timide et, par conséquent, un faible, cette faiblesse découlant de sa timidité.

« Les marques extérieures qui le distinguent ont une grosse importance pour les premiers contacts avec la classe. Ce sont principalement le manque d'autorité et de portée de la voix et, surtout, le manque d'allure, de prestance, avec, souvent, un défaut physique qui prête à l'hilarité (barbe étrange, vêtements mal coupés, loupes, difformités, etc...).

« Tout d'abord, étonné d'être chahuté, ce professeur pense obtenir le calme par une attitude indulgente. Il ne se rend pas compte que tout le mal vient de lui-même et non, uniquement, de l'état d'esprit des élèves. Puis, la colère le gagnant, il prend des sanctions de plus en plus nombreuses et injustes. Mauvais calcul ! Le chahut redouble. Les punitions suscitent chez les élèves un esprit de vengeance. La plupart du temps, elles ne tombent pas sur les meneurs du tapage (dont, inconsciemment, le professeur a toujours très peur), mais sur de pauvres hésitants qui, du coup, n'hésitent plus du tout à se déclarer les ennemis du maître et à participer aux ébats du reste de l'assistance.

« Par ses réactions violentes et injustes, le professeur se trouve donc maintenant devant une hostilité déclarée et générale. »

On m'a encore cité le cas d'un certain M. J., professeur au lycée de Tours pendant la guerre. Ce dernier avait l'habitude de terroriser ses garçons en les accablant d'injures et de grossièretés telles que : « Mal embouché », « voyou », « polynésien mal torché ». Il y réussissait si bien que le chahut ne s'était jamais produit dans sa classe. Sans doute son procédé d'injurier les élèves n'était-il pas une simple méthode d'autorité, mais répondait à sa nature profonde, car il était également grossier avec ses supérieurs, ce qui lui avait valu une rétrogradation dans sa situation. Or, la guerre ayant vidé les cadres, M. J. fut chargé d'aller faire une suppléance au lycée de filles. Là, les grossièretés n'étaient plus de mise ; du moins n'osa-t-il pas en user. Du même coup, il perdit toute son assurance et il arriva que les filles le chahutèrent. Elles allèrent jusqu'à lui mettre des punaises sur sa chaise, pour lui piquer les fesses lorsqu'il s'asseyait, ce qui, symboliquement, est le comble !

En général, le professeur qui punit beaucoup n'est pas celui

qui obtient le plus de discipline : les enfants savent discerner la faiblesse psychique qui se cache sous cette sévérité.

Très souvent, d'ailleurs, le professeur chahuté est manifestement un masochiste et on peut discerner dans le renversement du sadisme en masochisme ce que nous considérons comme le ferment du chahut par excellence.

C'est ainsi qu'un professeur au lycée de Fontainebleau, vers 1925, commençait ses cours assis à peu près normalement sur sa chaise, mais il s'affaissait progressivement jusqu'à ne plus laisser passer que sa tête au-dessus de sa chaire. Cependant le chahut allait crescendo et se terminait en tempête.

Ce masochisme du professeur peut être poussé très loin. Un jour, de grands élèves avaient, en chahutant, cassé la montre de leur professeur, placée sur la table. Ce dernier se précipita alors vers l'élève coupable en criant : « Vous avez cassé ma montre ; donnez-moi deux francs ! » Il est évident qu'il voulait être drôle et faire rire à ses dépens. Les élèves distinguent ce masochisme. Le jeune R. D. continue, en réponse à l'enquête menée parmi les élèves d'un lycée : « Le second genre de professeur chahuté est l'indifférent. Il se moque éperdument de la conduite de ses élèves, de leur travail et, souvent même, facilite le chahut, le provoque par une indulgence illimitée, y participe quelquefois. Tel ce professeur qui fait le guet à la porte de la classe pour prévenir ses élèves si un personnage redoutable arrive tandis que ceux-ci jouent ardemment à la belote en fumant force cigarettes. Il y a certainement, chez ce professeur, un désir plus ou moins conscient d'être chahuté.

« Malgré la valeur des connaissances qu'il peut avoir, ce professeur n'a aucun souci d'en faire bénéficier ses élèves ; il ne s'inquiète ni de l'avenir ni de la réussite de ceux-ci. Il ne donne aucune sanction et trouve même drôle que certaines individualités, complètement écœurées, ne chahutent pas et restent passives. Le chahut est pour lui l'atmosphère normale de ses cours. Il est beaucoup plus coupable, moralement, que le professeur timide qui essaie tout de même de faire son métier et ne perd pas conscience de sa mission.

« Le chahut est toujours l'œuvre du professeur. Il est si facile d'empêcher un chahut que, s'il n'y réussit pas malgré le désir conscient qu'il a d'y parvenir, c'est que, inconsciemment, il

trouve une satisfaction intérieure à être dominé par ses élèves, lui qui, normalement, devrait les dominer.

« Interrogez un élève au hasard, demandez-lui pourquoi il chahute, puisqu'il a tout à y perdre, il vous répondra : « Je le sais bien, mais, avec Un tel, il n'y a pas moyen de faire autrement, on ne peut pas travailler avec lui : on est obligé de chahuter ! » Ce qui prouve bien que le désir de chahuter est subi par l'élève, provoqué par une force extérieure à lui : la faiblesse de caractère du professeur.

« Evidemment le professeur chahuté ne s'en rend pas compte, sans cela, dès le lendemain de cette prise de conscience, il ne serait plus un professeur chahuté, et cela, à la grande satisfaction de ses élèves. De son côté, il pourrait constater que ses élèves ne sont pas uniquement des « voyous » et qu'ils sont capables d'autant de respect et d'amitié pour lui qu'ils en ont pour les autres professeurs : que c'est lui qui doit changer pour que ses élèves changent.

« Beaucoup d'élèves, d'ailleurs, se rendent compte que les professeurs chahutés sont beaucoup plus à plaindre qu'à blâmer, et souvent, dans le chahut le plus indescriptible et devant leur professeur torturé, le cœur de beaucoup renferme plus de pitié impuissante que d'animosité pour leur victime. En creusant un peu, on pourrait y distinguer aussi une certaine nuance de mépris, et cela peut être illustré par une courte phrase que beaucoup de jeunes gens prononcent en sortant de la séance : « Quel pauvre type ! ».

Or, il est impossible de concevoir un pareil masochisme du professeur à l'égard des élèves qui ne soit marqué d'homosexualité. Nous trouvons, dans cette homosexualité masochique qui aboutit à une persécution, un reflet de ce que nous savons des mécanismes paranoïaques. On m'a parlé d'un certain professeur d'anglais à St-Louis que ses élèves appelaient « cul de singe » parce qu'il avait une réputation de pédéraste pratiquant. Celui-là était fortement chahuté et s'y prêtait avec complaisance. Un élève de philo, interrogé sur le chahut, répond qu'il faut que le professeur « possède » l'élève, ou que ce soit le contraire. D'ailleurs les plaisanteries de nature sexuelle se rencontrent assez souvent dans les chahuts. Un professeur d'histoire, de province, très chahuté, a des conversations très libres avec les élèves qui l'écoutent, parle sans cesse de la vie sexuelle des personnages

historiques. Un de ses élèves demande à sortir souvent. Les autres le plaisantent à haute voix, l'accusent de sortir pour se masturber. Le professeur répond à cette plaisanterie par une autre : « Vous allez devenir impuissant si vous vous masturbez ainsi. »

Enfin, j'ai analysé un professeur de lycée qui avait la phobie d'être chahuté. Il rêvait fréquemment que sa classe était houleuse, qu'il punissait en vain et qu'à la fin, un élève s'avançait vers lui le poing tendu. En vérité, il n'avait jamais été chahuté, mais l'image obsédante du chahut était liée, dans son cas, à un sado-masochisme évident (il battait les prostituées, il s'excitait avec des phantasmes sadiques) et à une orientation homosexuelle, jamais réalisée, mais qui apparaissait comme une conséquence de son masochisme. Chez lui, on trouvait en outre une forte tendance exhibitionniste. Ce trait de caractère est assez fréquent chez les professeurs. On dirait que beaucoup d'entre eux trouvent leur fonction très inférieure à leur ambition secrète. On a remarqué que les « chahutés » étaient souvent des insatisfaits de leur profession. N'ayant pu réaliser leur exhibition d'une façon avantageuse et satisfaisante, ils la réalisent sur un mode masochique. Voici un cas : M. N., professeur de mathématiques dans un lycée de province, aussi médiocre dans l'exercice de sa profession que dans le restant de son existence, desservi par un physique plus comique qu'imposant, affecte une mise débraillée, soi-disant très quartier-latin, s'agite dans des réunions politiques où il discutaille frénétiquement, travaille à s'établir une réputation de « rigolo », enfin, se laisse jovialement chahuter en classe, l'essentiel pour lui étant d'être remarqué, même au prix du ridicule. Aux cris de « Cocu ! Cocu ! » qui l'accueillent en classe, il répond tout réjoui : « Mais je ne suis pas marié ! comment voulez-vous que je sois cocu ? »

L'exhibitionnisme du comique est le plus répandu dans la profession. Un jeune professeur de lettres à Paris, M. D., à l'allure nonchalante et ennuyée, ne parvient pas à tenir sa classe. Il punit constamment, mais ne maintient pas ses punitions. Il plaisante avec ses élèves et se montre complètement détaché de l'autorité de sa fonction. Un élève lui demande : « Pourquoi me punissez-vous ? » Il répond : « Vous vous figurez que je le sais ? ». A un autre qui se montre particulièrement indiscipliné, il propose quatre heures de retenue ou une exclusion d'un quart d'heure de la classe. à son choix.

Si important que soit l'élément exhibitionniste dans la psychologie du professeur chahuté, il ne suffit jamais, à lui seul, à provoquer le chahut. A mon avis, il ne fait que renforcer le sado-masochisme fondamental et le colorer d'une façon spéciale. J'ai connu le cas de plusieurs professeurs chahutés qui portaient des chapeaux haute-forme, des cannes volumineuses, des parapluies par tous les temps, ou qui garnissaient leur bureau des objets les plus hétéroclites. Assurément ils cherchaient à devenir le point de mire de leurs élèves, mais ne se permettaient pas d'être admirés. Un professeur d'histoire, d'une cinquantaine d'années, agrégé tardif, a dû être nommé en province parce qu'il était trop chahuté à Paris. Tout son comportement marque un désir intense d'être remarqué, de brimer insolemment les autres jusqu'à ce qu'il en reçoive un soufflet. Volontiers, il parade dans un uniforme militaire, avec une cravache. Il s'est fait exclure d'une organisation professionnelle qu'il attaquait anonymement dans un grand journal de droite auquel il collaborait ; bien que d'origine juive, il affecte une attitude antisémite ; il dénonce aux autorités hiérarchiques l'enseignement prétendu subversif d'un collègue qui a donné un avis défavorable sur les qualités scolaires de son fils ; bref, il réussit, à force de bassesse et de méchanceté, à se faire mépriser et mettre à l'index. En classe, quand le calme règne, il réussit, par des plaisanteries familières ou par tout autre moyen, à provoquer le chahut le plus extrême, puis, au moment des épreuves du baccalauréat, il se venge des élèves qui l'ont chahuté en les « pistonnant à rebours » auprès du jury. Ses apparitions dans les couloirs des locaux d'examen au moment des épreuves orales sont très redoutées de ses élèves.

Je me rappelle le chahut du Professeur P. à l'Ecole de Médecine. P. se faisait poursuivre par des maris jaloux dans les couloirs de la Faculté. Il faisait des jeux de mots en se livrant à des plaisanteries qui devaient déchaîner les cris.

Je me rappele encore le père L., arrivant un matin au milieu de son service à l'hôpital Lariboisière, et déclarant : « Mes enfants, je viens de m'apercevoir que je suis cocu ! ».

D'ailleurs, dans ces cas de masochisme franc de la part du professeur, je veux dire lorsque ce masochisme ne recouvre pas un sadisme trop actif à l'égard des élèves, ceux-ci se contentent de faire des « chahuts sympathiques » qui tiennent le milieu entre l'ovation et les sifflets et qui s'arrêtent toujours au bon moment.

Les chahuts de M. P. sont une illustration inépuisable de la recherche masochique du chahut par des provocations et des maladresses invraisemblables.

« On dirait, écrit un élève, que M. P. cherche à faire chahuter toute la classe. Il punit pour une vétille (déchaînant ainsi hurlements et sifflets) un des rares élèves qui se tiennent à peu près cois dans sa classe, tandis qu'il reçoit, sans broncher, la boulette lancée d'une main sûre dans son œil gauche.

« C'est la classe où tout est permis, pourvu que ce soit une grosse bêtise.

« Il arrivait à P. de nous faire des lectures ; dans ces moments, un calme relatif s'établissait. Encore une fois, on aurait cru que les hurlements habituels manquaient au professeur. Un jour, lisant la traduction française de je ne sais quel texte latin où il était question de chèvres, il s'arrêta subitement et se mit à imiter en souriant le cri de cet animal. Comme de juste — et comme il l'avait sans doute souhaité — toute la classe se mit à rire et à bêler. Il fut impossible de rétablir le silence, et l'heure s'acheva dans l'animation générale.

P. avait encore une autre manière de provoquer le chahut. Il faisait les bulletins trimestriels en classe, devant nous. « Résultats nuls. Elève paresseux... » La classe prenait violemment parti pour l'élève et P. devait rectifier : « Résultats encore faibles, mais progrès nettement marqués ».

« Certains chahuts où se révélait bien la complicité inconsciente du professeur chahuté avec les élèves, prenaient figure de rites. Ainsi, nous avions cours avec P. le samedi de trois à quatre heures. Or, deux pensionnaires, habitant assez loin et sortant tous les quinze jours, devaient prendre le train à 15 h. 45. L'Administration autorisait les deux élèves à sortir dès trois heures et demie. Tel n'était pas l'avis de P. Pour empêcher les deux garnements de sortir, il fermait la porte à double tour. Il savait pourtant, par expérience, que c'était peine perdue, il savait pourtant qu'il ne gagnerait à cette lutte que force boulettes sur la figure et flots d'encre dans le dos de sa blouse. Mais tous les quinze jours il refermait la porte, et tous les quinze jours la classe se groupait en demi-cercle autour d'une fenêtre et, cependant que P. cherchait à percer les premières lignes de défense, les deux élèves s'échappaient par la fenêtre située à deux mètres à peine du sol. »

Envisagé sous l'angle psychologique, le chahut est un phénomène intéressant, en ce sens que la psychologie collective des élèves sert de détecteur aux tendances affectives plus ou moins inconscientes du professeur. On peut admettre que le professeur habituellement chahuté éprouve de graves conflits psychiques dont les éléments sont avant tout le sado-masochisme, dans lequel le masochisme prédomine généralement, avec un accompagnement éventuel d'homosexualité et d'exhibitionnisme.

Il est bien évident que l'élève aussi chahute selon ses propres complexes. Mais le coefficient individuel est très atténué dans la mesure où le chahut est une action collective et, dans l'ensemble, on peut considérer qu'une classe assez nombreuse est un réactif constant et presque toujours identique à lui-même. La façon particulière dont l'élève se comporte dans l'action collective de chahuter peut devenir un élément de diagnostic pour ses complexes propres, en même temps que de son degré d'adaptation sociale. Il y a là un test psychologique important par sa valeur significative et sa fréquence, capable de comporter des indications intéressantes.

DISCUSSION

M. Leuba. — C'était une fort bonne idée d'introduire un exposé sur ce thème qui n'a jamais été abordé ici, bien que nous récoltions à tout instant, dans les analyses que nous faisons, qui des réminiscences, qui des échos directs des mauvais rapports entre maîtres et élèves. Que ces rapports se placent sur le plan sado-masochique, nous le savions depuis longtemps, mais il est excellent que M. Allendy ait formulé publiquement ce que nous disons entre nous.

Que M. Allendy me permette de formuler une petite critique de détail. « Les élèves chahuteurs par masochisme sont généralement des cancres, peu aimés ou même détestés de leurs camarades », a-t-il dit. Je voudrais que M. Allendy apportât un correctif à ce « généralement ». A l'inverse, on observe souvent de ces pseudo-cancres qui sont en réalité des sujets brillants, originaux, très séduisants, qui ne décrochent, il est vrai, jamais de prix, mais deviennent, dès leur entrée à l'université, puis dans la carrière qu'ils ont choisie, des Messieurs, avec une canne et un chapeau.

C'est un fait remarquable qu'alors, si ces chahuteurs-cancres

deviennent à leur tour professeurs, ils sont tout à fait à l'abri du sadisme de leurs élèves. Connaissant toutes leurs roueries, ils excellent à les rendre inopérantes.

Je voudrais aussi signaler à M. Allendy une autre cause de sadisme de certains professeurs. C'est le sadisme par sentiment d'infériorité. Je connais tel agrégatif qui, chargé de faire « bachoter » un élève, écrasait ce pauvre gosse de son savoir, apprenant par cœur les leçons qu'il devait lui donner, par crainte d'être pris en défaut. Uniquement préoccupé de n'être pas pris en faute, il n'avait pas le moindre souci du profit que son élève pouvait tirer de son singulier enseignement et le rabrouait brutalement dès que ce dernier prétendait placer un mot.

M. Loewenstein. — M. Chentrier nous dira combien fréquents sont les professeurs qui ont peur des élèves. Un médecin racontait devant son fils le chahut qu'il faisait à la Faculté. On l'appelait spécialement pour organiser les chahuts. Devenu professeur, il n'a jamais été chahuté.

Je reprocherais à Allendy de n'avoir pas assez fait ressortir, comme Odier et Leuba l'ont fait, la projection à l'envers du complexe œdipien, c'est-à-dire de n'avoir pas examiné assez le comportement du professeur par rapport à ce qu'a été son comportement comme élève.

Une autre critique, plus générale, concerne ce qu'a dit Allendy au début, que les professeurs sont des sadistes compensés. Je m'inscris en faux contre cette assertion, car c'est la fonction du professeur de sadiser les élèves, cela entre dans ses fonctions de réprimer l'agressivité, le sadisme, la cruauté de l'enfant. Une des fonctions essentielles de l'éducation est de refouler le sadisme des enfants. Ce n'est pas par sadisme que l'on devient professeur.

M. Chentrier. — La conférence d'Allendy nous ouvre mille horizons, non pas pour nous psychanalystes, mais pour l'usage des professeurs qui n'ont jamais rien compris à ce phénomène.

Dans les écoles communales, les corrections corporelles sont beaucoup plus fréquentes qu'on ne le croit, non seulement dans les écoles de province, mais même à Paris. Quand ces punitions ne sont pas effectivement données, elles jouent par menace. Sur une photo de classe, le premier élève tenait en main un martinet. Le professeur ne s'en servait, paraît-il, jamais, mais il avait un art consommé de torturer ses élèves en les en menaçant.

Il est une remarque que j'ai beaucoup aimée, c'est celle qui

concerne le savoir remarquable que l'on attribue au professeur chahuté. Cet éloge est le fait d'une catégorie d'élèves, précisément de ceux qui chahutent. Ces élèves-là ne tarissent pas d'éloge sur le talent, le savoir de leur maître.

Quant au flair particulier des élèves pour trouver le point faible d'un maître, on en peut donner des exemples innombrables. C'est ainsi qu'un professeur de « math.-élem. », nouveau venu, a été envahi, au bout d'un mois, de papiers qui proposaient des remèdes à l'impuissance. De fait, ce professeur souffrait d'impuissance. Par quel mécanisme les élèves ont-ils pu avoir la certitude de cette impuissance ?

M. Laforgue félicite M. Allendy d'avoir su trouver un sujet aussi séduisant et aussi tragique. Le danger de ces sujets est de se laisser aller à des généralisations qui pourraient faire passer à côté du problème essentiel. Je me suis demandé s'il n'y a pas un chahut normal et un chahut pathologique. Je me souviens du cas d'un professeur que l'on n'avait jamais pu chahuter. Un de ses élèves, qui avait des mains de fille et chaussait du trente-sept, se déguise en fille pour se rendre à un bal, séduisit son professeur qui le conduisit dans sa chambre et le dévêtit. On imagine la tête du professeur. Dans ce cas, le déguisement de l'élève représentait le dépit de cet élève de n'avoir pas « possédé » le professeur dans un chahut normal.

Un certain professeur ne connaissait pas le chahut parce que c'était pour lui une question d'amour-propre de dominer ses élèves et de les empêcher de se livrer à un chahut normal. Il faisait subir à ses élèves les rigueurs de son propre surmoi.

A mon avis, la question n'est pas si simple qu'elle paraît. Elle est beaucoup plus complexe. Je me demande si l'on n'a pas eu tort de ne pas distinguer suffisamment le sadisme de l'agressivité normale. Il y aurait lieu de rechercher en quoi se différencient ces deux mobiles.

Mme Marie Bonaparte. — Je connais au moins deux cas qui semblent contredire le dire de M. Leuba : des professeurs qui n'ont jamais été chahutés et n'ont eux-même jamais chahuté.

M. Leuba. — Je n'ai pas dit que la réciproque fût vraie.

Mme Marie Bonaparte. — Certains maîtres ont une sorte de rayonnement d'isolement. Ils n'ont pas à souffrir du chahut des autres. En ce qui concerne l'agressivité, je pense qu'il est diffi-

cile de trouver dans la vie une agressivité qui ne soit pas teintée d'érotisme, et donc de sadisme.

M. CHENTRIER. — Il ne faut pas manquer de distinguer entre le chahut et l'agressivité. Un professeur peut avoir une forte proportion d'élèves chahuteurs, mais n'être pas chahuté. Il peut de même y avoir dans une classe nombre d'élèves qui ont une forte agressivité, mais ne chahutent pas. Ainsi, un élève cherchait à mettre en colère ses professeurs en ne se soumettant pas à certaines règles concernant la rédaction. Il le faisait sans chahuter, par exemple en omettant régulièrement de laisser la marge demandée, en haut de la page, par le professeur.

M. STERN. — J'ai été très étonné d'apprendre qu'en France on en est resté aux méthodes du fouet. En Allemagne, une chose interdite est interdite, l'interdiction est observée. Cela n'empêche pas le maître d'exercer ses sanctions d'une façon répressive, mais à l'exclusion des coups.

Il y aurait beaucoup à dire, à propos du chahut, de l'esprit des classes, des formes du chahut. Ici, en France, le chahut prend très souvent une signification directement sexuelle. En Allemagne, il prend une tournure nettement sadique-anale. Par exemple, on souillera d'excréments les vêtements du professeur.

M. ODIER. — J'ajouterai, pour terminer, une forme de chahut, et c'est le chahut ludique, qui a le caractère d'une préparation à la vie.

M. ALLENDY remercie les argumentateurs et ne répondra que très succinctement. La question des limites entre l'agressivité normale et le sadisme est très difficile a résoudre. La limite en est changeante suivant les temps et les lieux.

J'ai enregistré avec intérêt la remarque de M. Stern, relative à la forme du chahut en Allemagne. Ce qui rend souvent le chahut symbolique, en France, c'est son caractère de gaîté.

Ce que disait Leuba s'explique fort bien par une sorte de catharsis : les élèves chahuteurs trouvent dans le chahut un exutoire à leur agressivité.

J. LEUBA.

Batrachomyomachie

Document pour la deffense et illustration du thème œdipien

recueilli par

J. LEUBA

Tritons, crapauds, grenouilles,
Préparez-vous à mourir :
Pas un de nous bredouille
Ne s'apprête à revenir.
Il faut dans la bataille
Affronter les entailles.
Nous t'avons,
Triton.

X... (1)

D'aussi loin qu'il me souvienne, j'ai toujours éprouvé pour les crapauds une tendresse singulière. Leurs yeux pailletés d'or sont, avec ceux des sépias et des pieuvres, les plus beaux de la création. Et peut-on concevoir quelque chose de plus pur que la goutte de son flûté semée, les nuits d'été, par le crapaud sonneur ou le ventriloque crapaud accoucheur ? Et puis, pourquoi se chercher des raisons ? Je les aime parce qu'ils sont eux et parce que je leur dois mes plus décisives émotions, au seuil de mon adolescence.

Si mon tour d'esprit m'inclinait à accorder une valeur aux fétiches, j'élirais mascotte le crapaud qui est sur ma table de

(1) « La Batrachomachie », dans le chansonnier du « Club des Amis de la Nature », à N...

travail. C'est un crapaud qui s'était égaré dans une chambre de chauffe. Tapi dans un obscur recoin, il a été asphyxié par l'air trop sec et s'est momifié dans une attitude de repos si naturelle qu'on le pourrait croire vivant, n'était le léger enfoncement de l'œil sous l'auvent de l'orbite, découvrant un croissant de paupière nacrée. Je l'ai mendié sous prétexte de lui redresser les mains, sans doute rebroussées par une poussée des pattes postérieures au moment de son agonie. Il a l'air d'un estropié. Mais je me suis tout de suite habitué à le voir ainsi, tout de même que nous avions fini par ne plus voir la main mutilée de notre père.

Oui, il avait eu la main gauche emportée par l'explosion d'un fusil en tirant sur un aigle. Un habile chirurgien lui avait miraculeusement conservé les deux derniers doigts. Il s'en servait avec une telle adresse que seuls ceux qui le voyaient pour la première fois remarquaient la difformité.

Cette espèce de palette bosselée, terminée par deux doigts qui paraissaient démesurément longs, lui faisait même usage qu'une main entière, même dans ses travaux de jardinage. Je me rappelle comme, tout petit, j'étais émerveillé de sa force d'Hercule, quand, installant dans le jardin une pièce d'eau pour des plantes aquatiques, il mettait en place de gros blocs de gneiss.

C'est penché sur cette mare, créée des mains de mon père, que j'ai passé les heures les plus riches, vécu les émois les plus intenses de ma seconde enfance. Avec mon frère aîné, je l'avais peuplée de toute la faune aquatique empruntée aux étangs du pays et j'y regardais à loisir vivre les batraciens et les insectes. A dix ans, ils m'avaient livré tous leurs secrets. J'avais épié, palpitant, les cérémonies des pariades, le miracle des métamorphoses. Je connaissais dans leurs moindres détails les invites des tritons à leur femelle, la chaste approche du couple lorsque, tête bêche et côte à côte, le mâle en riche tenue de noces, tous deux la queue vibrante repliée sur les flancs, s'accomplissait le mystère de la fécondation.

J'avais trouvé dans la bibliothèque de mon père l'explication de tout ce que je n'avais pas compris tout seul. Cela dérangeait parfois la petite idée que je m'étais faite. J'avais ainsi lu, et ce m'avait été un grand apaisement, comment les lèvres du cloaque de la femelle cueillent le sac à germes déposé sous son nez par son mari. Cette manière de faire me semblait préférable à toute autre.

En mai, je faisais des expéditions lointaines à la ferme des

« Mouilles », à une petite lieue de la maison, vers une mare d'eau croupissante sous une croûte de lemnas, opale sertie de hauts sapins. Tous les crapauds de la région s'y rendaient pour la ponte. Ils y venaient par centaines. De partout des couples formés en cours de route, au hasard des rencontres, se hâtaient vers l'eau pour déposer leur double chapelet d'œufs noirs, d'un brun si chaud dans un rais de soleil.

Ces couples m'étaient familiers, de vastes femelles ventripotentes trimballant sur leur dos leur mâle sans vergogne. Je les trouvais un peu grotesques, mais je m'irritais surtout de voir les mâles enfoncer leurs poings, avec ce ridicule pouce de circonstance, sous les bras de leur épouse. A quoi est-ce que ça ressemblait, de se faire ainsi trimballer ? Et pourquoi serraient-ils si fort ? Je ne me privais pas de les arracher à leur moelleux coussin, aux flancs rebondis. Sous prétexte d'estimer la force de leurs biceps, bien sûr, en réalité pour l'émoi terrible et délicieux de les arracher à leur femelle et de les voir s'y réinstaller aussitôt. Dans leur précipitation ils s'agrippaient n'importe comment, pour gagner peu à peu la position de choix si quelque rival leur en laissait le loisir.

Car les mâles inemployés étaient légion et c'était un jeu magnifique d'en réunir plusieurs autour d'une femelle libérée. Ils étaient frénétiques et la prise de possession se faisait en conséquence. Ils l'empoignaient n'importe où, n'importe comment, enfonçant leur onglet dans toute partie demeurée libre sous la grappe des escaladeurs.

Lors d'une de mes expéditions aux « Mouilles », j'avais aperçu, flottant à la surface de l'étang, un de ces groupes compacts. Le premier mâle installé, dérangé sans doute au moment de la prise de possession, avait enfoncé ses onglets en avant des bras, à la naissance du cou, le menton collé sur le large museau de la femelle. Il n'avait pas changé sa prise, crainte sans doute d'être supplanté en se déplaçant. Un autre, cuisses pendantes, enserrait la tête de la femelle par dessous, menton contre menton. Dans ses efforts de rétablissement pour se hisser sur le dos de la femelle, il ramenait à tout moment d'un coup de reins ses cuisses vers le haut et décochait des ruades à son rival, lui retroussant les paupières. Trois autres mâles s'agrippaient aux flancs, les poings enfoncés comme en un polochon, ou s'empoignaient mutuellement. C'était somptueusement infect.

Ramenant sur l'herbe du bord l'invergogneux paquet, -- je jure qu'à ce moment-là j'étais uniquement occupé par l'observation désintéressée du phénomène, j'ai l'impression que les pattes de la femelles sont flasques. Ces bougres-là, entre tous, sont bien capables de l'avoir étouffée. Je détache un à un les mâles et libère la martyre. Elle est flasque, morte.

Un gros démon de mâle, habillé de toile goudronnée, revient sur elle, s'y installe d'un bond. Je n'ai pas compris ce qui s'est passé ni comment un naturaliste aussi aguerri que je l'étais à onze ans a pu se départir de la sérénité qui est de mise dans l'observation impartiale des faits. Je me sentis tout entier soulevé par une vague de fureur assassine, arrachai à la poignée ce mâle sacrilège et le projetai brutalement à la surface de l'eau pour l'y écrabouiller.

Est-ce que cet imbécile ne s'avise pas d'en claquer sur le coup ? Me voilà tout abruti de le voir gisant à la surface de l'eau, le dos incurvé en coquille, les membres collés au corps, paumes implorantes. Son ventre en papier de verre, bombé vers l'azur, est fleuri de petits lemnas or vert. Il a déjà l'air moisi. Je me prends à dire, sataniquement : « Qu'il est mignon, avec son petit jardin sur le ventre ! »

Me voilà frais, tout seul avec mon assassinat. J'en suis bouleversé, mais me donne aussitôt des raisons, cherchant à établir la juste part des responsabilités. Non et non, ce n'était pas prémédité : indignation légitime devant un sacrilège. Et puis enfin, ce dégoûtant outrepassait les limites de l'obscénité permise. En outre il va empoisonner la mare et faire crever les têtards.

Tous les arguments se valaient pour me prouver que mon crime ne tirait pas à conséquence. Aucun n'avait le pouvoir de redonner de l'assurance à mes jambes flageolantes.

Je me le représentais gonflé à l'instar de la femelle étouffée, bouffi, marbré de lividités, comme ce noyé que mon frère aîné avait vu retirer de la Marne, le chef couronné de charas et de potamogetons inglorieux. Il ne tarissait pas de quolibets style carabin sur « ce macchabée qui avait dû mariner au moins deux mois au jus, puisque l'épiderme de ses mains était restée, comme des gants que l'on quitte, aux mains des repêcheurs. »

Toutes sortes de pensées plus ou moins raisonnables se mettent à défiler dans ma tête et, de fil en aiguille, je voir ressurgir un champignon bizarre que j'avais aperçu (je pouvais avoir

trois ou quatre ans) dans un coin de la bibliothèque, piqué comme une fleur dans un verre vide. Il ne m'avait pas échappé que mon père eût cherché à le dissimuler — il a toujours été d'une incrotable pudibonderie. J'avais cependant réussi à le voir de tout près (pourquoi faire tant de mystère autour d'un champignon, s'il vous plaît ?). Il commençait à se décomposer et avait une odeur infecte. Plus tard, j'avais reconnu son image dans des planches de champignons peintes par mon père et recherché ce qu'il pouvait avoir de si mystérieux. Il n'avait rien du tout de mystérieux, à preuve qu'il avait un nom : il s'appelait phallus impudicus, c'était écrit dessous. Drôle de nom pour une vulgaire morille.

Vous expliquerez ça comme vous voudrez : j'ai toujours dû faire un effort pour retenir les noms des champignons et pour m'y intéresser. Celui-là m'avait frappé parce que mon père en avait fait mystère, c'est sûrement pour cela que j'ai retenu son nom.

Tout ça n'a aucun rapport.

Donc, je pensais à ce crapaud qui allait se décomposer et sentir mauvais, sans compter qu'il pouvait empoisonner les têtards. « Les macchabées mal entretenus, dit mon frère le carabin, appellent le quolibet. Quand ils ont un complet de sapin et des messieurs en bâton de jus autour, tout le monde lève son chapeau d'un air compondu et leur fait une conduite pleine de dignité ». Je ne veux pas que les promeneurs du dimanche puissent faire des quolibets sur mon crapaud. Je vais lui donner sépulture décente aux côtés de sa crapaude, sous l'abri tutélaire du grand sapin, au bout de l'étang. La mousse y est épaisse. Il y sera dignement mis en terre par un cortège de nécrophores en livrée de gala et de staphylins odorants, voilà.

Je me munis donc d'une branche morte, pas fier du tout, mais suffisamment distrait de mon horrible remords par les apprêts de la sépulture. Je me penche au bord de la mare pour y ramener mon mort. Naturellement, je glisse dans la vase et, reprenant brusquement mon équilibre d'un coup de reins et d'un balancement des bras, je m'envoie le bout de la branche morte en pleine figure. J'ai tout le côté droit du visage balafré, de la tempe au menton, et la paupière éraflée. Pour un peu je me crevais l'œil.

Cette heureuse diversion m'apporte une détente. Tu vois d'ici la rigolade de la chouette famille si tu t'étais étalé de tout ton long dans la vase ! Je me mets à rire tout seul en imaginant

le tableau de pauvre moi rentrant à la maison trempé des pieds à la tête, des paquets de vase et de lemnas collés à mes jambes nues et le front couronné de plantes aquatiques.

C'est donc assez guilleret que j'allonge la branche vers le macchabée pour le ramener à moi. A peine lui ai-je chatouillé le ventre qu'il se retourne tout soudain et nage précipitamment vers le fond, faisant des crochets du plus haut comique et brassant la vase bleue pour se dissimuler à mes yeux.

De ma vie je ne rirai avec une telle plénitude de joie. Dieux bons, que la vie était belle et mon crapaud adorable. Toutes choses prenaient un sens définitif et magnifique. Et peintes des plus riantes couleurs. Les sinistres sapins avaient perdu leur dignité redoutable et je ne me demandais plus pourquoi des gens éprouvent le besoin de planter devant leur maison ces personnages inconsolables. On pouvait désormais, sans irrévérence, tirer leur barbe de lichen et s'en faire des moustaches, ils entendaient la plaisanterie.

J'avais envie de faire mille galipettes, de gambader comme un ouistiti dans les ramures. Cher vieux pendard de crapaud, crapaud de mon cœur, tu m'as eu, sacré farceur ! Cette mystification était impayable. On pouvait vraiment aimer de tendresse un crapaud d'un humour si parfait. Il était digne d'être intronisé, roi des crapauds, dans la gouille du jardin que nous appelions grandiosement « l'étang ». La place légitime de mon crapaud etait là, à lui marquée par le destin.

J'avais repéré le nuage de vase soulevé au dernier crochet, et je savais bien que c'était là que je le trouverais, coiffé de limon fin. J'ai le bras beaucoup trop court pour l'atteindre, mais j'ai la rallonge du râteau de bois que j'emporte dans mes expéditions pour pêcher dans les fonds vaseux. Je n'ai donc aucune peine à ramener au bord mon facétieux pince-sans-rire.

A cet instant je l'ai vraiment chéri de ne s'être pas bêtement laissé occire. Je ne suis plus très sûr de ne lui avoir pas demandé pardon de mes violences ; il n'importe. Mais je sais bien que je lui ai tenu des discours à l'oreille, truffés d'épithètes qui ne tiraient pas à conséquence, car enfin, s'il s'était conduit comme le dernier des derniers, il avait eu la magnanimité de me sauver des peines éternelles.

On est tout seul, n'est-ce pas, devant un crime aussi abominable. A qui le confier sans perdre la face ? En faire l'aveu,

c'était courir au-devant du déshonneur sans rachat. Le raconter à mon père ? Il était le dernier être au monde à qui je pusse le dire. Il n'aurait rien répondu et son hochement de tête désapprobateur (« Je me demande d'où diable j'ai sorti ces chenapans ! ») m'aurait définitivement accablé. Je ne pouvais pas supporter sa désapprobation.

A ma mère ? Elle n'aurait rien dit non plus. Les rares fois où je m'étais aventuré à lui faire des confidences pesantes, elle s'était dandinée sur sa chaise, passant d'une fesse sur l'autre comme pour se raffermir dans sa dignité (où sa dignité allait-elle se nicher ?), avec un air embarrassé et renfrogné qui en disait plus long qu'elle n'en pouvait proférer. Et puis je n'approuvais pas du tout sa hargne contre les chenilles, les larves et tous animaux rampants. Elle eût été parfaitement capable de me dire que c'était bien fait pour ce dégoûtant.

Non, non, il valait mieux régler l'affaire entre nous, de toute évidence. Je le tenais à pleine main; tout près de ma bouche, le pouce sur le sternum. Je faisais les demandes et les réponses en appuyant du pouce pour obtenir ses approbations gutturales. Et puis je m'essayai à l'imiter et j'y réussis à merveille. Je gloussais dans son oreille et il me répondait. Nous faisions un duo ravissant. Bref, nous sommes rentrés à la maison copains comme on ne peut l'être plus, lui confortablement installé dans une vieille boîte à lait tapissée d'herbe mouillée et moi tout heureux d'entendre le bidon résonner de sa voix rauque. Parole, il avait d'attendrissantes tonalités musicales.

Pour sceller notre accord définitif et qu'il fût tout à fait à l'aise dans mon étang, je lui donnai une femelle en ponte. Elle était occupée par un petit freluquet maigrichon, vigousse et rouspéteur en diable. Il commença par m'asperger le visage d'un long jet d'urine claire. J'étais habitué à ces facéties et j'entends fort bien, moi aussi, la plaisanterie. Ça me faisait chagrin, bien sûr, de l'arracher à ses délices, mais ce galopin faisait vraiment figure d'usurpateur, à côté du roi des crapauds. Sans tenir compte de ses ruades ni de ses protestations urinaires, je le portai loin, loin, au bas de la vigne qui jouxtait le jardin, sous l'humide abri d'une touffe de rhubarbe. Chemin faisant, j'abondais en justifications inconsistantes et péremptoires : c'était comme ça parce que c'était comme ça, s'pas, et ça ne pouvait être autrement. Les grandes personnes n'étaient pas rigoureusement tenues de

donner des explications aux enfants, s'pas. Bref, il devait aller gagner sa vie ailleurs. Au surplus, il n'était qu'un... un... enfin quoi, un... oui, parfaitement. Je butais sur le choix de l'épithète. Il me venait sur la langue des mots indifférents, dénichés dans un livre de géométrie : parallélépipède, pinacoïde, cône tronqué. Cône tronqué ! Crevant ! Ce quolibet me parut d'une cocasserie impayable et merveilleusement adéquat à son périproete abrégé. Ça lui allait comme un gant. Eh oui, parbleu, un cône tronqué, voilà ce qu'il était, moins que rien, un insignifiant petit foutriquet d'anoure, indigne, avec son grotesque croupion de crapaud croupissant accroupi, de faire figure dans l'aristocratie des urodèles, sous la haute égide du roi des crapauds.

Et voilà pour lui, c'était irréfutable.

Je revins à l'étang avec des sentiments assez mélangés. Au fond, je n'avais pas été tendre pour le foutriquet. Tant pis pour lui, il n'avait qu'à se tenir à sa place. A quoi est-ce que ça ressemblait, cet avorton sur cette royale épouse ?

Il n'y avait pas à tortiller, c'était comme ça et ça ne pouvait pas être autrement. Et c'était très bien ainsi, puisque ça finissait comme dans les contes de fées : ils se marièrent, ils furent heureux et ils eurent des tas d'enfants. La reine brodait ses guirlandes d'œufs entre les hampes strictes des typhas, aux écouvillons fourrés de loutre. Le cèdre de l'Hymalaya déployait sur l'étang le dais protecteur de son grand bras. Tout était bien qui finissait bien.

Quand la peur s'en alla.

Ce n'était pas du tout fini. J'étais continuellement tracassé par le crapaud. Il y avait dans toute cette histoire quelquechose qui n'était pas régulier. J'avais le sentiment que mon père se retirait de moi. Il ne m'appelait plus « mon rat », comme à l'accoutumée, quand au jardin je m'affairais à ses côtés. J'aimais tant d'y travailler avec lui. Mille univers s'offraient à mon avidité et j'apprenais constamment de nouvelles choses de lui, rien qu'à le regarder faire. Tout en s'activant à sa besogne, il ne laissait pas de marquer qu'il ressentait avec plaisir à ses côtés mon zèle empressé. Tandis qu'il secourait un massif de pavots malmenés par une pluie d'orage, il me demandait tout à coup, d'une voix

de tête qui faisait ma joie : « Chatatiosse, vératiosse, ratatipatéosse ? » Et je répondais de ma voix de chapelle Sixtine, que je cherchais à faire monter, sépulcrale, de mes talons : « Chataosse, vernaosse, ratapatéosse ». J'avais mis très longtemps à comprendre ces vocables dont je n'avais jamais pensé qu'ils pussent avoir un sens. Je les entendais et les redisais comme on entend des phrases rituelles et comme on fait des répons. Le ratapatéosse surtout me ravissait d'aise.

Parfois, c'était moi qui prenais l'initiative et je demandais, à la cantonnade : « Samson était un homme très fort. Il devait sa force à... ?? » Mon père faisait semblant de n'avoir pas entendu, et tout à coup, au moment où je m'y attendais le moins, la réponse m'arrivait tout près, dans l'oreille : « Ses ch'veueueueux, M'sieu ». Et de rire dans sa moustache, car il entendait la malice, ayant le haut du crâne poli comme un pommeau de rampe d'escalier. Dans ces moments-là nous faisions un duo à l'unisson parfait.

A la vérité, c'était moi qui me retirais. J'étais incroyablement distrait, faisant tout de travers et sans entrain. Je ne m'arrachais que de mauvaise grâce à mes lectures. Couché en sphynx sur la peau de mouton marron, sous l'abri de la vaste table de la bibliothèque, je dévorais les œuvres complètes de Buffon, et Réaumur et Figuier, cherchant et réfléchissant à des choses. Savais-je moi-même à quoi ? Le comble, c'était d'être abreuvé des sarcasmes de mon frère benjamin. Mon père riait, le plus souvent, de mes impairs. M'envoyait-il à la recherche de son sécateur, qu'il égarait dans tous les coins, je le hélais au fond du jardin, de la porte de la remise : « Papa, c'est le râteau ou la bêche que tu veux ? » Ma petite gouape de frère s'emparait aussitôt de l'incident, le montait en épingle et concluait sarcastiquement : « C'est comme ça, les savants, c'est distrait ». Et moi j'aurais tué ma petite sale bête de frère avec le plus grand plaisir.

Je finis par trouver ce qui me tracassait. Ce n'était peut-être pas tout à fait ça, mais le problème s'imposait à mon esprit avec une clarté lumineuse. Il ouvrait un champ d'expériences illimité. Du coup je reprenais pied et m'installais dans une nouvelle marotte.

Il s'agissait de découvrir le truc de la coquille. Oui, le truc du crapaud qui fait le mort, le ventre en l'air, en rentrant le dos. Etait-ce une ruse de mon crapaud à moi ou bien tous y étaient-ils habiles ?

C'était au milieu des vacances d'été. Le roi et la reine vaga-

bondaient dans le jardin, chacun de son côté. Je les rencontrais rarement. Les têtards grouillaient au fond de l'étang. On voyait déjà poindre le petit bourgeon des pattes nageuses, à la naissance de la queue. La première série d'expériences devait tout naturellement porter sur les enfants crapauds. Connaissaient-ils le truc ? J'ai honte de le dire : j'avais le sentiment que l'expérience ne s'imposait pas, puisque les têtards ne pouvaient en aucune façon cambrer l'olive replète de leur mailloche. Mon démon me disait d'essayer, j'essayai. Le premier que je pêchai dans le creux de ma main était d'un beau brun tête de nègre sur le dos. Après avoir bien gigoté, il s'immobilisa le ventre en l'air, petite panse tendue, nacrée, où transparaissait l'intestin, enroulé comme un tube de baromètre anaéroïde.

Je le laisse choir dans l'eau du plus haut que je puis. Il coule à pic jusqu'à mi-profondeur, puis nage précipitamment sous l'abri des calthas.

Le suivant, je le projette vivement à la surface. Il coule aussi à pic et atterrit sur le ventre. Quand je veux le reprendre, il m'échappe. Eh, eh ! Ça devient très intéressant. Un peu plus fort ! C'est là que les choses commencèrent de se gâter : le suivant en creva, et je l'offris en pâture aux monstrueux crochets digéreurs d'une larve de dytique. J'assistai tendu, le cœur battant, à la lente digestion qui se faisait sous mes yeux. Je ne sais plus du tout quelles atroces pensées m'agitaient alors, mais je devais avoir un visage singulièrement tourmenté, car mon père me dit : « Est-ce que tu n'as rien de mieux à faire que de te fatiguer à rester des heures la tête en bas ? Va regarder la tête que tu as ».

C'est donc que je commençais à éveiller des soupçons. Je tenais pourtant essentiellement à voir le truc. Plus de crapauds vulgaires, tous égaillés dans le jardin. Mais il y avait des crapauds sonneurs. Avec ceux-là, le truc réussissait presque à tout coup. Je m'excitais énormément à répéter l'expérience et je me sentais constamment dans les affres du meurtre côtoyé.

Un événement fortuit vint me détourner des crapauds. Un camarade de collège avait reçu d'un vieil ami entomologiste quelques Carrausius, ces longs orthoptères semblables à des phasmes, dont le corps grêle et les longues pattes miment des tiges végétales. Il me fit cadeau de l'un d'eux. Il fut aussitôt installé dans un grand bocal, sur un bouquet de lierre. Je ne me lassais pas de montrer à tout venant comme, brusquement saisi

ou heurté, l'insecte se laissait choir, toutes les pattes collées au corps, en prenant l'aspect d'une brindille. Cet état de catalepsie me mettait chaque fois dans un ravissement sans nom.

L'intérêt pour le Carrausius fit un bond quand il commença de pondre ses œufs non fécondés. Le mystère de la parthénogenèse s'offrait à mes cogitations. Ce n'était pas chose de peu. Ce qui m'intéressait désormais, ce n'était plus le coup de fouet du long abdomen de la femelle vierge, accompagné du petit bruit de l'urne brune, à couvercle d'or, projeté contre la paroi du bocal. Ce n'était pas non plus la naissance des petits, tout menus, qui déambulaient, sitôt secs, avec leur urne vide collée au derrière. J'avais vu cela des centaines de fois, car cette femelle était une véritable mitrailleuse à œufs, et cela ne m'apprenait rien de plus que ce que je voyais. Non, ce qui me fascinait, c'était l'attente d'un mâle, car je savais qu'il en apparaissait de temps à autre. Celui-là, je l'attendais au tournant, et on verrait bien s'il connaissait le truc de la catalepsie.

J'en fus pour mon attente. Des centaines d'œufs recueillis, triés par dimensions (je savais que les mâles étaient minuscules et je mettais à part les tout petits œufs), soigneusement installés dans des cristallisoirs, pas un mâle ne surgit. J'étais refait encore un coup, de toute évidence.

La catalepsie me trottait sans répit dans la tête. Je m'adressai au « cordonnier », petit coléoptère de miteuse tenue que je rencontrais fréquemment dans les allées du jardin. Mis sur le dos, il rentrait ses courtes pattes dans les gaînes du thorax, tout pareil à un bout d'écorce, puis faisait saillir l'articulation du thorax à l'abdomen. D'une brusque détente, avec un tac sec, il sautait comme un ressort et retombait sur le sol. S'il arrivait sur le ventre, il déployait ses pattes et filait prestement. Sur le dos, il recommençait jusqu'à réussite. Le diable, c'est que je ne pouvais pas faire la différence entre le mâle et la femelle, et c'était le truc du mâle qui m'intéressait.

J'eus alors une idée simplement géniale : si j'essayais avec mes lapins. Ce qui m'avait donné cette idée, c'était d'avoir vu, un jour, un lapin « étonné ». Je dis étonné, il m'avait paru tel, pour avoir été déposé un peu brusquement sur le dos, au fond de la huche dont il avait réussi à s'échapper.

Je prends Couni, le gros mâle des Flandres qui achevait ses pâmes en épileptant à la renverse, sa quiquette en l'air, après avoir

sailli les lapines que nous lui donnions. Qu'il était lourd, et quelles ruades. La chose se passait dans la remise. J'avais roulé en son milieu le gros billot sur lequel nous débitions les branches coupées. Il était un peu creusé en cuvette. Je soulève mon Couni au-dessus de ma tête, non sans une certaine acrimonie, car le bougre donnait de violents coups de reins et me griffait en ruant, et je le plaque vivement, mais sans violence, sur le dos. Il était trop long pour la largeur du billot et sa tête dépassait le bord.

O miracle, voilà mon Couni en catalepsie ! Les yeux fous, exorbités, il regarde fixement le vide. Il gît les quatre pattes roides, la queue rabattue sur ses bourses flétries. Je goûte une âpre joie de le posséder à merci. Comme c'est malin d'ironiser sur les pâmes, quand la pâme n'est qu'une vulgaire catalepsie !

Je l'amignottais bien gentiment, lui faisais des papouilles sur le ventre, avec mille compliments de sa fourrure. Je le baisais sur le museau, déplaçais ses pattes. Elles restaient dans la position que je leur imposais. Il fallait bien se rendre compte, n'est-ce pas. Il avait l'abandon et la plasticité d'un lapin de cire.

L'expérience était probante.

Il n'était pas content, mon Couni, quand je le remis dans sa cage. Toc et tsi, il tapa du pied en grognant et pissa en l'air comme il se devait. Je l'aimais mieux ainsi. Il y avait de quoi être humilié pour lui et, au fond, je le préférais rouspéteur ; c'était plus digne.

Les choses devenaient de moins en moins louches.

Au fait, cela n'apparaît pas à première vue. Qu'ai-je à m'occuper de catalepsie ? Tant pis, je me suis mis à dire tout ce qui me passait par la tête, ça s'est trouvé comme ça, je le laisse.

La catalepsie continuait de me turlupiner. J'avais trouvé dans de vieux almanachs des histoires passablement horrifiantes de gens qui pouvaient rester raides pendant des jours et des jours, dormant d'un sommeil d'où l'on ne pouvait les tirer. Et des histoires d'hommes que l'on allait enterrer vivants et qui se réveillaient tout juste au bon moment. J'avais entendu dire par M. Labrousse, un vieil antiquaire qui venait tous les samedis soirs déguster un cognac, — il était fort disert et racontait beaucoup de choses étonnantes, — que nombre de gens étaient hantés par la crainte d'être enterrés vivants et faisaient promettre qu'on leur ouvrît les veines quand ils seraient morts, afin d'être bien sûrs de ne pas se réveiller morts. Tout cela me paraissait saugrenu,

quoique assez troublant. Je tranchais par devers moi, avec simplicité : « En voilà des affaires ! Quand on est mort, on est mort, et puis voilà. »

Un jour, comme je traversais le village, qui est tout en longueur sur une jolie épaule à flanc de côteau, j'entendis tout à coup des gens qui criaient : « Attention à votre chien, M. Dubreuil. » M. Dubreuil, c'était le notaire du village. Il avait à ses côtés son chien de chasse, un « setter » resplendissant, à robe de flamme. Un énorme matou angora s'était sournoisement détaché de l'appui d'une fenêtre ou il sommeillait d'un œil et s'apprêtait, d'une reptation de panthère, à attaquer le chien par derrière. Le notaire tenait en main une baguette de coudrier. Détournant négligemment la tête, comme un qui ne s'émeut de rien, il envoie derrière lui, au juger, un petit coup de badine au chat. La souple pointe de la baguette lui fouette le bout du nez. Et voilà le matou qui se dresse tout soudain sur ses quatre pattes, à une hauteur incroyable, s'immobilise quelques secondes et s'effondre sur le côté.

Le notaire n'avait rien vu. Les gens vont pour faire partir ce chat qui « faisait le mort » au milieu de la route, crainte d'une malice de ce Rammagrobis, et tout le monde de s'extasier sur cet accident extraordinaire. On avait bien vu que le notaire avait donné sur le museau une simple chiquenaude. Personne ne pouvait s'expliquer comment le matou en était mort sur le coup. Je ne sais plus comment cela finit. Le notaire en parlait avec mon père et admirait qu'un si petit coup de badine, donné par hasard sur le museau, eût pu avoir un effet si décisif.

C'était le filon. Vous pensez si j'avais hâte d'expérimenter la chiquenaude. Comme nous faisions la chasse aux chats pour protéger les oiseaux, j'avais moins de scrupules à en étendre un. C'en serait toujours un de moins pour venir dévorer nos nichées de mésanges.

Les expériences furent décevantes. Il y avait trop d'hypocrisie à gagner les bonnes grâces d'un matou, à l'amadouer pour pouvoir lui décocher commodément une chiquenaude sur le museau. Une toute petite chiquenaude, bien sûr, mais qui résonnait cruellement en moi, vu ce que j'en attendais. Ces trahisons étaient contraires à tout moi et me remplissaient de honte. Je renonçai très vite à poursuivre l'expérience, en m'appuyant sur des considérations raisonnables : le notaire avait fait un coup de hasard parce qu'au

coup de baguette s'était joint l'effet de surprise. On disait bien que des gens pouvaient mourir d'une peur subite.

C'est tout de suite après la mort du matou qu'arriva la chose où s'en fut la peur.

Par plusieurs recoupements, j'ai la certitude que j'avais alors onze ans révolus. J'étais entré dans ma douzième année au moment où les coupes mauves des colchiques marquent la fin de l'été, la fin des vacances, la rentrée des classes, la fin de tout. On était en septembre. Les jours s'écourtaient, chauds encore, avec quelques orages attardés.

Un soir, après dîner (nous dînions de très bonne heure), installé avec mes frères à nos devoirs d'école, autour de la table, mon père vint nous trouver et demanda : « Qui est-ce qui veut aller aux Mouilles faire une commission ? Ça presse. » La question était de nature à stimuler notre zèle. Il ne fallait pas rater cette occasion de révéler aux peuples épatés notre fureur studieuse. Quand on est à ce point passionné par l'étude, il est bien naturel, n'est-ce pas, qu'on ne se laisse pas dissiper par ce que disent les grandes personnes.

« Ne parlez pas tous à la fois », ajouta plaisamment mon père ; à titre de simple encouragement, sans doute. Papa avait un succès fou. Nous avions mis le nez dans nos dictionnaires, nous répétant à mi-voix, au nominatif et au génitif, le mot que nous cherchions, comme si nous avions été affolés de le perdre. « Alors, quoi, finit par dire mon père avec un peu d'humeur, faudra-t-il que ce soit moi qui y aille ? »

Il était temps de me rehausser à mes propres yeux, probable. L'aventure du matou m'avait passablement dégoûté de moi-même par les suites qu'elle avait entraînées. De sorte que je m'entendis tout à coup jeter, sur un ton de défi et en me dressant sur mes ergots : « Eh bien, moi j'irai. » — « A la bonne heure », dit simplement mon père. « Tiens, va, mon rat, et prends la pèlerine, il va faire de l'orage. »

Il m'avait dit « mon rat ». Je serais monté à l'Hymalaya, rien que pour le ton affectueux qu'il y avait mis.

Ah, je crânais en chaussant mes souliers cloutés, mais je ne me sentais pas fixe intérieurement, tandis que je daubais sur les grands dadais qui ont peur de se mouiller (c'était pour mon flemmard de frère aîné) et qui n'osent, la nuit venue, aller à la

remise sans se faire accompagner, tout en prenant des airs dégagés.

Oh, je disais cela sans conviction et je n'insistai pas trop sur le dernier point, parce que je savais mieux que personne, comment ça se passait quand on m'y envoyait. Je laissais grande ouverte la porte qui donnait sur le jardin, afin d'avoir devant moi le long rectangle de lumière amie projeté sur la terrasse, et je piétinais le gravier avec une intensité décroissante, comme pour gagner l'allée qui menait à la remise, derrière la maison. Le temps d'y courir mentalement, de fermer la porte, de revenir, et je faisais de nouveau crisser le gravier. Je rentrais un peu essoufflé, pas trop, juste assez.

Ainsi, je pouvais *ad libitum* faire « lemsieukiajamaieupeur », comme le grand dadais avait eu la férocité de l'insinuer lorsque je quittai la chambre, affecter d'entreprendre une chose aussi simple que d'aller de nuit fermer la porte de la remise, et faire claquer mes souliers ferrés dans l'escalier de grès dur pour me donner du volume : je savais bien ce qui en était. Quand je m'étais fait valoir auprès de ma mère, le jour où j'avais retenu tout seul, en attendant que mon père vînt l'étayer, une immense armoire dont un pied vermoulu s'était soudain effondré, elle n'avait pas manqué de souligner, d'un ton où je ne discernais pas s'il exprimait le ravissement ou le dépit, ou tous les deux à la fois, que l'on n'aurait pas osé espérer ça de moi lorsque j'étais un nourrisson. J'avais eu la coqueluche à trois mois et, à l'entendre, je n'en menais pas large. Elle me dépeignait sous les aspects d'un fœtus en rupture de bocal. Ma tante Caroline, en me voyant, s'était exclamée, tout apitoyée : « Ouais, il n'est qu'écrit ! » J'avais compris : à l'avenir, il n'y aurait pas lieu de la faire à l'ostentation.

En ce moment-ci je n'étais même pas écrit. Je me faisais l'effet d'un minuscule ouistiti, à peine esquissé en pointillé, qui allait devoir affronter les géants de la futaie. La nuit venait de tomber et le ciel était chargé d'orage. Il me fallait traverser la moitié du village, gagner la forêt de chênes au sortir des vignes, franchir, après les chênes, la vaste étendue des champs du Loclat et entrer dans la futaie, que je ne quitterais plus jusqu'aux Mouilles. Quatre kilomètres de terreurs sans nom.

Il n'était pas question de revenir en arrière ni de pleurnicher. J'étais bien résolu à me porter au-dessus de moi-même pendant tout ce calvaire. Je partis donc en disant d'un ton très naturel à

mon père : « Au revoir, p'pa, à t'tà l'heure ». Je mourais d'envie de l'embrasser pour me donner du courage, mais je craignis de flancher.

Dans le village tout allait aisément : je n'avais jamais eu peur d'y aller de nuit. C'était uniquement au jardin que j'avais peur, la nuit. J'enviais, en passant sous les fenêtres éclairées, les gens installés en famille sous la lampe. J'aurais été fier qu'ils me vissent aller seul aux Mouilles, mais je ne rencontrai pas un vivant dans la partie du village que je devais traverser.

Arrivé au chemin de la cure, je savais que je franchirais la limite de la zone habitée ; passée l'église, j'étais tout seul entre deux murs de vignes. Je distinguais à peine la route, tant le ciel était sombre.

L'orage éclata tout d'un coup. Le premier éclair m'aveugla et la pluie cingla tout aussitôt sur mes mollets. Cet orage était le bienvenu ; j'en avais toujours aimé le spectacle. L'averse me défendait, et les éclairs, très rapprochés, me faisaient voir pendant de brefs instants le paysage familier et rassurant. Et puis j'avais encore sous les yeux, en me retournant, les fenêtres éclairées des maisons du village.

Les premières difficultés réelles commencèrent à la limite des vignes. Il me fallait, pour gagner les champs du Loclat, traverser une bande de forêt de chênes. La présence toute proche de la forêt me fit hésiter. On ne peut pas demander à un galopin d'onze ans la force de se porter tellement au-dessus de soi-même. Je le confesse, j'eus envie de rentrer à la maison et d'avouer que j'avais peur.

Mais je m'avisai d'une lâcheté plus honorable. La bande de forêt finissait en pointe, vers la gauche, et la route, par un grand détour, la traversait dans sa partie la plus étroite. Au lieu de couper tout droit par le raidillon, je suivis la route, sifflant et chantant à tue-tête pour conjurer la peur. La pluie tombait dru sur les feuilles. J'avais rabattu le capuchon de ma pèlerine sur ma tête et je suais d'être monté si vite dans l'air saturé d'eau.

Je commençais à trouver du charme à mon équipée. A la lueur des éclairs, les champs du Loclat m'apparaissaient. Leur vert était d'une intensité extraordinaire. La pluie diminua au moment où je m'y engageai. Je tirai à droite pour retrouver l'étroit sentier qui menait à la futaie. L'orage s'éloignait rapidement. Les éclairs s'espaçaient et je perdis momentanément le sentier. Cela

ne m'effraya pas du tout. J'avais le vague sentiment qu'il ne pouvait rien m'arriver de plus inconfortable que ce que j'avais traversé en passant la bande de forêt de chênes. A la faveur d'un éclair très lumineux, je pus retrouver le sentier et marchai vivement vers la futaie.

On y entrait par une sorte de portail fait de deux colonnes quadratiques de roc grossièrement taillé. Ce portail, en un endroit où une porte ne s'imposait pas, me parut un comique décor. Il me fit penser, confortablement, à ce portail minuscule qu'un clown portait sous son bras et posait au milieu du tapis pour faire son entrée sur la piste. Tout allait pour le mieux. La pluie avait cessé. C'était beaucoup moins difficile que je me l'étais imaginé. Encore une ou deux expéditions du même genre et je serais cuirassé. Je jubilais en pensant au couplet de victoire que j'allais entonner en rentrant, pour bien assurer ma supériorité sur le grand dadais, dont c'était la place, après tout.

La peur éclata comme un coup de tonnerre à l'instant même où j'abordai le portail. A la faible lueur d'un furtif et lointain éclair, je vis un homme bouger derrière la colonne de droite et tout aussitôt je me sentis empoigné à la naissance de la cuisse. J'en eus le souffle coupé et me figeai, sidéré de terreur. Le temps s'abolit.

Peu à peu me vint l'idée que je pouvais avoir heurté de l'aine une branche basse. Je m'enhardis jusqu'à porter la main sur la branche. Je rencontrai un doigt osseux et dans le même instant j'entendis un corps lourd rouler dans le taillis. Le doigt n'était plus là.

Une nouvelle vague de terreur me bouleversa. J'avais l'impression que mon aorte battait derrière mes amygdales, et j'avalais, j'avalais, la bouche en coton cardé, pleine d'un goût amer, pour faire descendre cette horrible boule qui m'étranglait. C'était le pendu qui m'avait saisi, à n'en pas douter. Car le pendu me revenait subitement à l'esprit et s'y implantait. Au plus chaud de l'été, des polissons qui dénichaient des oiseaux avaient découvert le père Vandamme pendu dans un taillis. C'était un vieux buveur, bien inoffensif de son vivant. Mais, pendu, il prenait une autre tournure. A ce moment-là je n'aurais pas tranché aussi péremptoirement : « Quand on est mort, on est mort, et puis voilà ». Quelqu'un qui est mort dans son lit, oui, j'admets, mais un pendu, bigre, c'est une autre affaire.

Il me revenait toutes sortes d'images, et comme je battais les buissons, dans mes escapades en forêt, dans l'espoir de trouver, moi aussi, un pendu. Car c'était Philippin, un garçon de mon âge, qui l'avait découvert. Il s'était acquis de la gloire et je l'enviais. Ç'avait été un événement au village. On colportait des détails sur l'état du corps. Philippin, qui n'avait fait que le découvrir, mais n'avait pas assisté à la levée du cadavre, racontait avec des airs entendus et des réticences, comme un qui en sait beaucoup plus long qu'il ne veut bien condescendre à en dire, que ça bourdonnait passablement tout alentour. Les vêtements du vieux ondulaient en conséquence et il avait fait son entrée au cercueil en pièces détachées, étant dans un état assez avancé. L'histoire n'avait rien perdu à être colportée, c'était clair. Un des vignerons qui avaient été chargés de la macabre besogne, après les formalités judiciaires, aurait fait à ce sujet une plaisanterie en provenance directe de l'almanach Vermot. Je ne l'ai pas retenue parce que, depuis cette nuit-là, la catalepsie, avec tout son cortège macabre, m'a définitivement fichu la paix. N'empêche que le carabin avait raison : ces choses-là n'arrivent qu'aux macchabées mal entretenus.

Une foule d'autres détails me revenaient à l'esprit, comme si j'avais dû me purger une fois pour toutes des horreurs qui sommeillaient en moi.

La boule avait fini par redescendre. Mais j'avais froid, les jambes chavirées, et je voulais absolument voir si le mort était en état de me poursuivre. Au point où j'en étais, ça ne servait à rien de revenir en arrière et de me sauver dans les champs du Loclat : le pendu ne m'aurait pas raté au tournant des chênes. Il me fallait à tout prix une certitude. Je risque un pas sur la droite et soudain le capuchon de ma pèlerine m'est arraché. Si c'était arrivé deux ou trois siècles plus tôt, je serais certainement mort d'épouvante. Mais, dans ce laps, j'avais un peu recouvré mes esprits et j'étais devenu très attentif à mes sensations, qui m'intéressaient beaucoup et me distrayaient. Je reconnus tout de suite le contact élastique d'un rameau et je fus du même coup rassuré quant au pendu. Je me souvins du grand chêne mort, à droite du portail. L'orage avait dû casser une grosse branche incurvée. Elle était en équilibre instable et mon geste fébrile pour écarter la main osseuse l'avait fait basculer dans le taillis. Tout cela était beaucoup plus raisonnable et ma peur me parut ridicule.

Je pouvais à loisir lui mettre des qualificatifs, je sentais bien

que je n'avais pas fini de m'expliquer avec elle. Car je n'étais qu'à l'entrée de la futaie et il ne s'agissait pas de manquer le chemin des Mouilles, sinon j'irais me perdre Dieu sait où. Je pensais à la bifurcation qui montait tout droit à la Maltournée, la maison du garde-forestier, dont le féroce dogue ne ferait de moi qu'une bouchée si je m'égarais dans ses parages.

L'obscurité était complète. Heureusement, je n'avais plus dans les yeux les fulgurances de l'orage, qui faisaient la nuit plus opaque encore. Peu à peu je distinguai des blancheurs et reconnus à ma droite le chemin caillouteux des Mouilles. J'allais très lentement, parce que je savais que le chemin était soutenu, à main droite, sur une centaine de mètres, par un mur de hauteur croissante. Je l'avais sauté bien des fois de jour, mais si j'y faisais une chute soudaine de nuit, je me casserais à coup sûr la jambe, et je me voyais déjà gisant abandonné, sans même avoir l'idée que l'on s'inquiéterait de ne pas me voir rentrer et que l'on viendrait à mon secours.

J'avançais lentement, en assurant chacun de mes pas. Bientôt je reconnus sous mes souliers les racines des grands sapins, en un endroit où elles traversent le chemin et le protègent contre le ravinement. Je connaissais le chemin par cœur, et de pouvoir repérer ma position me rassurait un peu.

La futaie s'égouttait. A chaque petit coup de vent qui parvenait sous le couvert, elle bruissait tout entière de minuscules averses. De temps à autre de grosses gouttes claquaient sur les larges feuilles des buissons d'érables, entre les fûts. Tout m'était sujet à tressaillements soudains : l'écrasement de ces grosses gouttes, le crissement de deux branches appuyées l'une contre l'autre, sous la poussée du vent que j'entendais bruire tout en haut, sur ma tête, tandis qu'en bas le silence était renforcé par ces menus bruits. Je me familiarisais peu à peu avec ces bruits, attentif à les reconnaître, et je recommençais à trouver du charme à mon expédition lorsque je perçus à mes côtés, à trois reprises, — et ce n'était pas le fait de mon imagination, — un froissement de brindilles sous un pas léger. Je ne fis qu'un bond intérieur, sans un cri, et d'un seul coup tout mon sang me quitta : j'avais mis le pied sur la main du pendu.

*

*

Il y a des gens qui vous annoncent des histoires « à faire

dresser les cheveux sur la tête », « à vous donner froid dans le dos ». Quand on entend des choses comme ça, on sait d'avance qu'il ne s'est rien passé dont il vaille la peine de parler. Avoir les cheveux dressés sur la tête, cela veut dire que les poils se dressent tout le long de la moelle, de toute la surface de la peau jusqu'à l'intérieur des os. Ceux qui n'ont pas éprouvé ça continueront toute leur vie à parler des cinq sens comme un manuel et sans plus savoir qu'un manuel de quoi ils parlent.

Ils prétendent que leur cœur a cessé de battre et c'est à cela qu'on distingue les gens qui font de la littérature de ceux qui disent la vérité. Si seulement il cessait de battre. Mon cœur à moi n'avait pas cessé de battre. L'animal rampait en ondulant derrière mes côtes jusque sous la clavicule, tout en battant à petits coups précipités. Je les sentais à peine, mais dans les artères serrées comme des poings crispés, j'entendais des jets de vapeur, des piaulements musicaux, des coups sourds qui me retentissaient dans le crâne comme un tremblement de terre succussoire.

J'étais sonné comme ces boxeurs « groggy » qui restent debout, quasi morts, après avoir encaissé un mauvais coup.

Quand ces bavards vous disent qu'ils ont eu froid dans le dos, c'est exactement comme s'ils voulaient se donner des émotions en prononçant paletot ou raquette de tennis. La chemise se colle dans le dos, c'est entendu, mais c'est au centre des œuvres vives de la pensée et du sentiment que l'on est de glace, au cœur de la colonne vertébrale, au cœur même du cerveau. On voudrait pouvoir mourir à la seconde pour échapper à cette horreur. Il faut vraiment que la vie soit bien chevillée au corps pour résister à un pareil séisme.

Et l'on se met à voir dans sa propre tête des choses étonnantes, comme si toute votre vie défilait sous vos yeux. Je me suis vu à l'âge de deux ans, au bas de la vigne, pendant les vendanges, porté dans les bras de Rosine, ma première bonne.

Cette image se détachait lumineusement et je puis l'évoquer comme je veux. Elle me restitua au monde des vivants et je perçus les battements de mon cœur. Il ne rampait plus en ondulant dans tout le haut de la poitrine. Il battait énergiquement, à coups sourds et réguliers, faisant osciller mon corps d'arrière en avant et cognant contre ma trachée au point de scander ma respiration d'abasourdissants tschu, tschu, tschu, comme si j'avais eu une locomotive sous le crâne. Chacun de ses battements me donnait

entre les omoplates une douleur aiguë qui s'irradiait dans l'épaule et le bras gauches.

S'il avait fait jour, je me serais évadé dans une fuite panique, comme un poulain épouvanté. Dans cette obscurité, il n'y fallait pas songer : aussitôt que j'aurais levé le pied, le pendu m'aurait attrapé par une jambe et fait culbuter le nez dans les cailloux. C'en eût été fini de moi. Non, non, il ne fallait pas perdre la tête et lâcher la main du pendu, puisqu'il ne pouvait ainsi me saisir.

Je sentais sous mon soulier le roulement de la peau sur les petits os de la main et la consistance élastique de son épaisseur. J'attendais, j'attendais, appelant le miracle du jour : si au moins je pouvais y voir clair !

Petit à petit se précisa l'idée de reconnaître la main, et, presque sans que je le voulusse, je me baissai lentement, lentement pour la toucher. Un fort craquement me fit me relever brusquement. Je reconnus que c'était mon genou qui avait craqué et je recommençai. Je descendais d'une main le long de ma jambe, afin de ne pas me quitter tout à fait en me risquant dans l'inconnu. Dame, c'est que, dans des moments comme ceux-là, on est encore tout content de s'avoir. Je palpai l'empeigne de mon soulier et gagnai le bord de la semelle du bout des doigts. Quelquechose de froid en débordait. Je touchai la chose du dos des doigts à demi fléchis, comme font les mamans sur la joue de leurs enfants pour sentir s'ils ont de la fièvre. Puis je risquai le bout de mes doigts étendus. Je rencontrai un rebord dur, incurvé, au toucher un peu rugueux. Mon petit doigt accrocha une patte qui devait être luxée en l'air d'une drôle de façon, et sans plus hésiter je pris à pleine main mon crapaud. Il était inerte ; ma semelle cloutée avait mordu sur son crâne.

Ce fut comme si toutes les lumières célestes s'étaient allumées à la fois. D'un seul coup j'étais guéri, comme le jour où le docteur m'avait ouvert le gros abcès tendu qu'une épine m'avait donné et qui m'avait mis les nerfs en pelote. Je sanglotais de rire comme ce jour-là. Je baisais avec transports mon crapaud mort sur le museau et sentais sur mes lèvres la saveur caustique et vireuse de sa peau. Pauvre vieux, c'était donc toi !

Je me remis tout de suite en marche, gardant à la main mon crapaud, je ne saurais dire pourquoi. Peut-être sa présence achevait-elle de me rassurer. Et puis, au bout d'un moment, j'en fis mon deuil et le déposai dans un taillis.

Comment dire ce que j'éprouvais ? Il m'était arrivé plus d'une fois de sortir d'un cauchemar avec une impression d'épouvante, les yeux pleins d'images terrifiantes qui s'envolaient au réveil. Le soleil entrait par la fenêtre, j'entendais les moineaux se chamailler dans le prunier, du jardin fleuri montaient des bouffées de parfums. Tout redevenait aussitôt clair. Je me trouvais riche d'une magnifique journée de découvertes. C'est un peu de cette façon, avec en plus un indicible sentiment d'allègement et de facilité, que je ressentais ma délivrance. Comment avais-je pu m'abandonner à des émotions aussi déraisonnables ?

J'étais parfaitement quiet. Toutes choses m'étaient proches et fraternelles. La forêt me paraissait féérique mais sans mystère. Les chuchotements dont elle était pleine prenaient un sens précis et dépouillé de toute ambiguïté. La peur était bannie pour toujours. Nul besoin, désormais, de me hausser à des hauteurs d'où je risquais de me casser le nez. Au ciel lavé par l'orage, des étoiles apparaissaient entre les cimes, faisant la nuit plus claire. Je n'aurais pas trouvé merveilleux qu'une biche vînt passer sa tête sous mon bras et me tenir compagnie. Je l'imaginai auprès de moi et me racontai des histoires très tendres en cheminant à ses côtés.

Je découvrais avec ravissement la vie nocturne de la forêt, reconnaissant ici le pas lourd d'un blaireau, là-bas le glapissement d'un renard. Je me mis à imiter l'appel chevrotant d'une hulotte, ne doutant point qu'elle vînt à mon appel se poser sur mon épaule.

Un gros rapace nocturne, à l'affût sur le chemin, tourna vers moi l'émeraude lumineuse de ses yeux ronds et s'envola par dessus ma tête. J'aurais voulu qu'il me dise s'il était hibou, moyen duc, ou quel autre oiseau. Pourquoi se sauvait-il de son vol capitonné ? N'étais-je pas leur ami à tous ? Je me sentais porté par un élan de tendresse vers tous les êtres animés.

La gent batracienne déambulait, goûtant la fraîcheur de l'humus. Un crapaud, dérangé, vint heurter le bout de mon soulier. Je le morigénai : « Allons, allons, petit énervé, tu n'es donc jamais allé à l'hôpital ? Ne sais-tu pas te garer des voitures ? Qu'est-ce qu'on t'apprend donc à l'école ? » Et mille autres sornettes. J'avais pris tout le monde sous ma protection.

C'est ainsi que je parvins à la petite combe de la Maltournée, qui étend son étroite bande de prairies au pied du faîte arrondi de la montagne des Mouilles. Déjà le dogue des Martin signalait ma présence, à quelque deux cents mètres sur ma gauche. Je

savais qu'il étendait sa vigilance fort loin autour de la maison du garde et se montrait particulièrement féroce pour les voyageurs nocturnes. Cela me causa quelque inquiétude, mais pas la moindre angoisse. Je pris simplement la précaution d'enlever ma pèlerine et de l'enrouler autour de mon bras, pour la lui donner à déchirer en cas de nécessité, et mis dans mes poches plusieurs gros cailloux. Le dogue vint bien, en aboyant furieusement, dans ma direction, mais je m'étais hâté de traverser les prés, où je marchais plus rapidement, et il ne tarda pas à se taire. Cela me donna à penser au chien des Mouilles, autre bête féroce que l'on tenait tout le jour à la chaîne, mais qui était libre la nuit. J'avais tout le temps de penser à la manière dont je m'y prendrais pour n'avoir pas à m'expliquer avec lui.

Il n'y avait plus que la croupe à traverser. Là, le chemin était moelleux, capitonné d'aiguilles de sapins et d'humus épais. Je me guidais aisément à la clarté des étoiles et j'arrivai très vite à la lisière de la futaie, en vue de la ferme des Mouilles. Une lumière brillait à une fenêtre de la chambre commune. Je hélai le fermier pour qu'il appelât son chien, qui faisait un vacarme impressionnant, amplifié qu'il était par l'écho. Il vint à ma rencontre, ahuri et amusé tout ensemble de me trouver seul et sans lanterne au sortir de la forêt des Mouilles. Je devais lui produire un effet assez pitoyable, avec ma pèlerine mouillée et mes grands yeux cernés. Il voulait à tout prix me reconduire jusqu'aux champs du Loclat et je dus presque prendre la fuite pour qu'il n'en fît rien, non sans lui avoir remis l'objet que je lui apportais.

Je n'aurais pas donné pour un empire ma joie de retraverser seul la forêt, sans la moindre crainte, plus à l'aise que je n'y avais jamais été en plein jour.

Le retour fut un enchantement. Je me sentais dans mon domaine, partie intégrante de la forêt, exactement au même titre que les oiseaux nocturnes et que les menues bêtes à poils. J'aurais voulu les connaître tous. Je ne pouvais pas ne pas penser aux crapauds, dont la forêt abondait, à cause de toutes les mares qui jalonnent sa lisière. Je repensais à mon crapaud écrasé, à un autre que j'avais vu engagé dans la gueule démesurément ouverte d'une couleuvre à collier, et que je n'avais pas cherché à dégager, assistant à la lente déglutition sans en perdre un mouvement. Je pensais sans émoi à toutes ces cruautés, parce que je commençais à accepter, en le découvrant, l'ordre naturel des choses.

Le crapaud est écrasé par mon pied, ou bien dégluti tout rond par un rapace ou par une couleuvre. La couleuvre est dépecée par la buse qui fond sur elle du haut de l'azur, et le crapaud avale les limaces qui dévorent les fraises. J'étais frappé de ces enchaînements. C'était comme ça parce que c'était comme ça : à chacun de se garer des voitures pour son propre compte.

Tout cela était beaucoup plus pacifiant que mes féroces expériences.

Contrairement à ce que je pensais en montant aux Mouilles, je n'entonnai pas en rentrant de couplet de bravoure. Tout d'abord parce que je n'en éprouvais nul besoin. Ensuite parce que je voyais déjà fondre sur moi toutes les corvées nocturnes, sous prétexte que je n'avais peur de rien. Mon père me demanda simplement : « Tu n'as pas eu peur, mon rat ? » (J'ai senti, à ce moment-là, qu'il était tout près de moi et fier de moi). « Penses-tu ! si tu savais comme elle est belle, la forêt, de nuit (je disais cela un peu pour le faire bisquer, parce que je savais combien il en était amoureux), et on y rencontre des tas de gens que l'on n'y voit pas de jour. »

Mon père avait l'habitude de ces dérobades ambiguës. Il savait bien que les enfants ne communiquent jamais leurs impressions aux grandes personnes. Mais je compris alors qu'il avait, lui aussi, son jardin réservé où personne n'entrait, et mes yeux commencèrent de s'ouvrir sur les tristesses de mon père.

* * *

Les brumes se dissipaient. Je sentais un nouvel ordre des choses s'intégrer à moi. Du fond des âges montait l'image d'un jardin baigné d'une lumière de rêve. Ce n'était pas un certain jardin. Il ne ressemblait à aucun jardin connu. C'était un jardin céleste, *Le Jardin*. Il m'arrivait tout imprégné d'émois enfantins, d'images lumineuses, peintes en touches nettes et cernées de couleurs pures.

Il m'apparaissait tout à fait carré, profond comme une fosse et de toutes parts ceint de murs élevés. Je discerne confusément des pampres sur un pan de mur. Au milieu, un mamelon de verdure piqué de plantes ornementales et parcouru d'étroites allées gazonnées, émaillées de fleurs guillerettes. Je ne puis mettre un nom aux grandes fleurs du massif. Sont-ce des pivoines arborescentes, des roses France, des hortensias ? Je ne sais. Je ne vois

que les masses indécises de gros pompons roses. Mais je salue tout le cortège des petites fleurs que mon père me permettait de cultiver dans un petit coin de jardin à moi, et qui m'appartenaient en propre : des anémones à feuilles de renoncule, des nivéoles, des adonis, des ancolies, un corymbe de viorne boule de neige, jailli de la branche basse d'un buisson.

J'étais seul dans ce jardin paradisiaque et cependant j'y sentais une présence. Ni hostile ni bienveillante : une présence.

Au pied du mur auquel je faisais face, une pièce d'eau enclose dans un muret très bas. Du sentier, effaçant tous les angles du muret et les capitonnant de moelleuses rondeurs, montait une nappe de mousse veloutée, d'une douceur irréelle. Cette mousse était d'un or vert luminescent et faisait plus appuyé le rose de corail de la margelle. Elle tenait toute la largeur du mur. L'eau en était limpide, mais le fond très sombre, de ton violacé. Je n'y pouvais distinguer aucun objet. Tout cela était baigné d'une lumière diffuse, très douce, aux opalescences marines.

Je savais que des crapauds se cachaient dans cette pièce d'eau et je devais les en expulser. *On* exprimait des doutes sur le succès de mon entreprise, ces crapauds étaient plus malins que moi ; ils iraient se cacher tout au fond, contre le mur, où je ne pourrais ni les voir ni les atteindre. Très sûr de moi, sans nulle forfanterie, je répondais à la présence : « Vous verrez comme c'est facile ». Et je retroussais ma manche, plongeant sans hésiter l'avant-bras dans l'eau, d'une tiédeur délicieuse.

J'avais le bras beaucoup trop court, mais je n'éprouvais aucun étonnement de le voir s'allonger, s'allonger, jusqu'au fond du bassin, où je cueillais à pleine main un crapaud. Je devinais que la présence était émerveillée de ce miracle. Pour moi, je m'étonnais de son étonnement, tant je trouvais cela naturel.

Après la capture du crapaud, c'est le mur à gauche de la pièce d'eau qui s'offre à moi. Contre lui s'adosse une sorte de remise-cage. Elle tient d'une cage de ménagerie et de ce que nous appelions le bûcher quand j'étais tout petit petit. C'est à la place de ce bûcher que mon père avait fait construire la remise, lorsque j'avais quatre à cinq ans.

Dans la cage-bûcher, je vois un spectacle qui serait irritant si, bouffon, il ne me faisait pouffer. Un rat de grandeur insolite est assis sur un escabeau et tient dans ses bras un crapaud. Le crapaud a exactement, quant au bas du corps, l'attitude des en-

fants qui se laissent couler des genoux des grandes personnes, lorsqu'ils en ont assez de les entendre bêtifier en prétendant les amuser. Son ventre bombe en avant et ses longues pattes pendent écartées au-dessous des genoux du rat. Il enfouit sa tête dans le sein du rat qui le tient enlacé, penchant vers lui son museau. Le crapaud a l'air pâmé de bonheur d'être ainsi amignotté et dorloté. Mais le rat fait en le baisant sur le crâne un bruit désagréable de grignotement et je découvre qu'il lui dévore tout gentiment le crâne. Je perçois de façon aigüe la morsure des incisives. On dirait d'un grattement d'ongle sur une nappe. Je pouffe : « Regardez-moi ces deux idiots ! De quoi ont-ils l'air ? »

Et subitement le rat, dressé, lance vers mon cou l'éclair d'une lame. Sans aucune provocation de ma part, n'est-ce pas. Le crapaud avait disparu. D'une esquive non moins rapide, je sauve ma tête, mais reçois de plein fouet la lame tranchante sur le visage. J'ai tout le côté droit du visage balafré, de la tempe au menton, et la paupière entamée. Pour un peu l'animal me crevait l'œil.

Beaucoup de sang, naturellement. Je ne souffrais pas du tout, j'étais simplement émerveillé de ce qu'un tel bouillonnement de sang pût ainsi jaillir, sans aucun inconvénient pour moi, d'une plaie aussi superficielle. Et puis je passe la main sur la plaie et je la vois — j'allais dire sur la joue du rat, mais le rat s'était estompé puis volatilisé — se refermer comme une fermeture-éclair, sans laisser la moindre trace.

Je prononce très paisiblement : « Après tout, tant pis pour ce crapaud : on n'a pas idée d'un pareil ballot ».

C'est comme ça que ça finit.

A propos de trois cas d'Anorexie Mentale

par

O. CODET

Plusieurs psychanalystes ayant déploré que ne soient pas publiés plus de cas cliniques, il m'a paru qu'il ne serait peut-être pas sans intérêt de choisir et grouper trois cas d'anorexie mentale dont le point de départ est le même : fixation vive et inassouvie à la mère. Non point que je veuille donner ce point de départ comme constant, mais il permet mieux la comparaison des trois cas. Je les exposerai aussi raccourcis que possible.

Ils m'ont semblé intéressants à comparer sur deux plans différents :

1° ils portent sur trois fillettes, de 3 ans 1/2, 9 ans 1/2 et 15 ans 1/2, et illustrent avec évidence la complexité croissante des conflits avec l'âge des sujets.

2° ils montrent avec netteté le rôle primordial de l'attitude parentale dans la genèse comme dans la guérison.

Ce sont choses déjà connues des psychanalystes et je n'ai pas la prétention d'apporter rien de nouveau, trop heureuse si mes cas peuvent illustrer des points acquis.

Complexité croissant avec l'âge :

Quand je parle de complexité, il n'est pas dans mon intention de faire allusion aux difficultés que comporte la mise en train d'une analyse d'enfant. Cette mise en train m'a au contraire toujours paru plus difficile chez les tout petits : le petit enfant ne se sent jamais malade psychiquement ; les symptômes

qui alarment les siens, il les a organisés pour sa satisfaction personnelle et il trouve tout bien ainsi ; il n'a que faire de vous.

Il ne s'abandonnera à vos investigations que s'il a pour vous de l'estime, de l'amour, de l'admiration, de l'intérêt etc. C'est dire qu'il n'y a pas en psychanalyse de la petite enfance d'autre transfert utilisable que positif, faute de quoi l'enfant vous ignore, et vous n'obtiendrez de lui au lieu d'abandon que du silence ou des cris.

Je n'ai donc pas voulu parler de cet amorçage de l'analyse, mais bien de la complexité sans cesse accrue, au cours des années, par l'intrication de chocs nouveaux, leurs interdépendances, leur enfouissement plus ou moins réussi, qui masquent tout le tableau et donnent ces névrosés adultes, chez lesquels on n'arrive à mettre le doigt sur les points cruciaux qu'après des recherches minutieuses dans les directions les plus opposées.

Chez le petit enfant, rien de semblable et, une fois que vous êtes adopté, qu'il bavarde, joue, dessine ou invente des histoires, ou qu'il commente à sa manière les histoires toutes faites que la tradition lui a transmises, ses soucis, ses élans, ses craintes, ses rancœurs viennent au jour avec une facilité étonnante.

Il en est de même pour les rêves, dont l'ingénuité symbolique est bien connue, et telle que certains peuvent même se passer d'interprétation. J'en cite à témoin celui-ci, d'une fillette de cinq ans un peu durement tenue par une institutrice austère : l'enfant se voyait en classe ; mais elle avait prodigieusement grandi, au point qu'elle perçait le plafond et le toit de l'école. Et par conséquent c'était elle qui faisait la classe. Elle enseignait aux élèves trois mots nouveaux, qu'elle me confia avec une grande confusion, car c'étaient de « gros mots ». Ils étaient cités dans un ordre d'interdiction de plus en plus impérieuse. Du premier elle savait qu'il s'agissait d'excréments. Du second, plus court, elle m'expliqua que c'était une insulte grave. Quant au troisième, qui était « vache », c'était bien pis encore, car ma petite fille appartenait à un milieu très « peuple », et « vache » était pour elle l'insulte réservée pour la toute-puissance, c'est-à-dire l'agent de police.

Cette grande simplicité qu'ont, le plus souvent, les troubles affectifs des tout petits, je la comparerais volontiers à ce qui se passe en rivière lorsqu'un léger obstacle, une branche par exemple, s'en va au fil de l'eau. Elle peut ne rencontrer aucun obstacle, et

rien ne la décèle, elle ne gène en rien. Mais si elle bute quelque part, elle créera un léger remous, un bruit de ruissellement qui attirent l'attention. Intervenir et la sortir de l'eau dont elle gène l'écoulement est facile. Mais si nul ne s'en soucie, ce léger obstacle accrochera au passage peu à peu tout ce qui descend de l'amont ; d'autres branches s'intriqueront à elle, des feuilles, pailles, et toutes les vilenies des hommes. Un véritable barrage, d'une extrême complexité, s'établira, tourmentant de cent façons l'eau qui le secoue en vain ; et il nécessitera un long travail, dans des choses assez laides, afin que soient sortis l'un après l'autre ses éléments, jusqu'au noyau central parfois devenu si difficile à atteindre.

On me pardonnera cette parabole en songeant que j'ai d'illustres devanciers et que M. Freud lui-même n'a pas dédaigné d'illustrer ainsi sa pensée.

Cette simplicité de schéma qu'ont les conflits enfantins tient à deux causes :

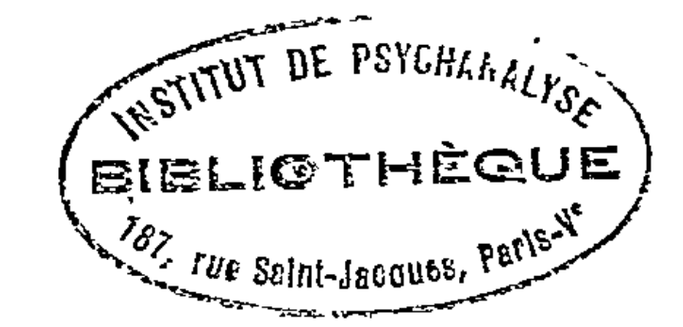
D'abord à une affectivité, si je puis dire, non encore marquée de cicatrices, fort peu camouflée d'éléments intellectuels et où l'émotion marque avec vigueur et netteté, comme des pas sur la neige fraîche.

Puis, l'étroitesse du milieu dans lequel l'enfant mitonne, milieu souvent réduit au strict noyau familial, facile à explorer, milieu presque fermé, pour l'enfant, au monde extérieur. Cela explique aussi la virulence des membres qui le composent.

Importance de l'attitude parentale au cours du traitement. Puisque nous arrivons à ce second point, qu'illustreront mes observations, il me faut souligner l'énorme différence, ici, entre les psychanalyses d'adultes et celles d'enfants.

Certes, une psychanalyse d'adulte peut être facilitée ou gênée par l'entourage, mais, chez l'enfant, les parents sont *tout*, non seulement en fait et devant la loi, mais encore aux yeux de l'enfant. Si bien que ce transfert positif, que vous aurez obtenu parfois non sans peine, ne peut persister que si l'enfant sent, non pas la complicité, mais l'approbation de ses parents. Au moindre désaccord entre eux et vous l'enfant se ferme vis-à-vis de vous et se rejette passionnément vers eux. Ils peuvent d'un mot annihiler votre effort. Vous en verrez plus loin un exemple.

D'autre part, nous sommes obligés d'utiliser les parents, non seulement pour l'anamnèse, mais encore, dans une certaine mesure,


INSTITUT DE PSYCHANALYSE
BIBLIOTHÈQUE
187, rue Saint-Jacques, Paris-Ve

pour le contrôle des faits journaliers et actuels. La règle, en analyse d'adultes, est de ne faire état que de ce que livre le patient. Mais aussi celui-ci est-il capable de se raconter, tandis que l'enfant vit sans cesse dans l'actuel. Il a, de bonne foi, oublié beaucoup des années précédentes, même et peut-être surtout si elles ont été capitales au point de vue affectif.

Et lorsque je dis que l'enfant vit dans l'actuel, je ne veux pas dire qu'il vit dans la vérité actuelle.

Nous ne pouvons en effet pas exiger de l'enfant la règle de sincérité demandée à l'adulte. D'abord parce qu'il y a des enfants menteurs. Mais surtout parce qu'il y a souvent, chez l'enfant, ce qu'on ne peut guère appeler un mensonge, mais plutôt une demi-croyance à des histoires purement imaginaires, auxquelles l'enfant attache de très bonne foi la même importance qu'au réel.

Enfin il y a de soi-disant mensonges qui sont des vérités affectives : je citerai en exemple une confidence toute récente d'enfant de quatre ans, vue dans le service du Dr Pichon. J'avais conseillé à la marraine qui l'élève un peu de fermeté éducative, et, l'enfant ayant été insupportable, on l'avait privée de dessert. Or, il se trouva que ce dessert était le préféré : une glace ! La petite fit une colère si vive que, dans sa rage impuissante, elle se mordit le bras et se l'entama. La marraine ne céda pas, et me voyant le lendemain, me raconta la scène. Et voici la traduction que m'en donna l'enfant : « Tu sais, depuis que je ne t'ai pas vue, j'ai été très sage. — Ah ? — J'ai été très sage sans arrêt, tous les jours ; j'ai été si sage que marraine m'a dit : « Ma petite Léone, puisque tu es si sage, je t'achèterai une glace pour ton dessert ; et tous les jours, à tous les repas, tu auras une glace, et tu seras toujours très sage. »

Si donc nous nous privons du témoignage parental nous risquons d'être entraînés à chaque instant dans l'irréel. Cela n'a pas d'importance, direz-vous, si la vérité affective seule compte. Mais être entraînés dans l'irréel sans le savoir nous prive de connaître dans quel sens et jusqu'où l'enfant a éprouvé le besoin de modifier ce qui ne vibrait pas dans le même ton que lui. Savoir, dans l'exemple précédemment cité, que la marraine avait promis une glace à l'enfant sage ne vous eût rien appris ; mais savoir que la petite fille a entièrement ainsi remanié la scène nous permet de croire qu'elle accepte d'être sage en échange de la récompense désirée ; et nous avons conseillé à la marraine, en cas de sagesse,

de ne pas marchander les glaces, afin d'accorder autant que possible le monde extérieur à l'affectivité de l'enfant.

Nous voici arrivés à l'aide qu'il est parfois possible de demander aux parents, et qui est spécialement marquée dans la première de nos observations.

Cela va encore contre les usages d'une analyse d'adulte, et pour cause. La genèse d'une névrose d'adulte remonte, on peut dire toujours, à des temps éloignés : l'ambiance passée, que nous entrevoyons, est désormais révolue, inaccessible.

Chez l'enfant, par contre, cette ambiance traumatisante est là, à notre portée, et si nous avons affaire à des parents intelligents, nous pouvons la modifier : tout en faisant gagner parfois un temps considérable dans la guérison du symptôme, cela sert en quelque sorte d'épreuve expérimentale pour étayer notre opinion sur le cas de l'enfant.

Odier en 1928, puis Pichon et Parcheminey la même année, ont publié des cas qu'ils ont donnés comme exemples de « Traitements psychothérapiques courts d'inspiration freudienne, chez les enfants », et où, sans aller au fond des choses, ils ont pu lever le symptôme gênant (curiosité morbide, refus d'écolage, obsession de lavage des mains). Or le symptôme isolé joue souvent, dans l'enfance, véritablement le rôle de signal d'alarme, et obtenir sa disparition peut éviter l'organisation d'une névrose future.

C'est à ce genre d'intervention que je rattacherai ma première observation, et son originalité tient à ce que l'enfant, très jeune, était si uniquement fixée à sa mère qu'il me fut positivement impossible d'entrer en contact avec elle, chose très rare. Force me fut donc, non seulement, selon l'expression savoureuse de Lœwenstein, « de faire régresser ma thérapeutique au stade de la psychothérapie », mais encore, faute de pouvoir faire des discours, de la faire mettre en action par la mère. La mère seule fut, en quelque sorte, chargée du traitement.

Voici les faits :

Suzanne est une petite fille de trois ans et demi, qui me fut envoyée parce que, depuis deux mois, elle refusait de manger, sans raison.

Auparavant elle mangeait seule, très adroitement, lorsque tout à coup elle a prétendu ne plus savoir. Sa mère, en riant, l'a aidée,

croyant à un jeu. Mais ce n'en était pas un, et Suzanne refuse de rien prendre elle-même, pleure et jeûne.

Si sa mère la fait entièrement manger à la cuiller, elle accepte, à condition qu'il s'agisse d'une nourriture à consistance de crême, sans grumeaux. Encore n'est-ce pas sans d'interminables simagrées. De sorte qu'en fin de compte, au lieu d'avoir augmenté de poids, elle a perdu un kilo dans ces deux mois.

Suzanne a un frère, plus âgé qu'elle de deux ans, avec lequel elle est en bons termes. « Il fait tout ce qu'elle veut, dit la mère ; elle le fait tourner en bourrique ». Le garçon est en effet un gros bonhomme placide, qui semble plein d'admiration et de sollicitude pour sa petite sœur.

De père, elle n'en a pas connu, le sien ayant abandonné sa famille et divorcé avant la naissance de Suzanne.

L'enfant a été nourrie au sein jusqu'à un an, et le sevrage, fait à la cuiller, a été difficile à accepter, au point que le poids a été presque stationnaire pendant trois mois à ce moment-là. Une fois le renoncement obtenu, les choses ont été sans nuage, mais l'enfant est restée anormalement attachée à sa mère, n'acceptant que d'elle seule les menus soins que nécessite son âge.

Entre sa mère et son frère, elle est gaie, intelligente, bavarde, montrant une certaine rouerie pour obtenir ce qu'elle veut. Au contraire elle devient silencieuse et fermée en présence d'étrangers.

Au reste, elle a toujours vécu seule ainsi entre sa mère et son frère, sans autres parents, sans amis, jusqu'à l'arrivée d'une sœur de sa mère, venue de province, abandonnée elle aussi par son mari avec un enfant de quatorze mois. Les deux sœurs se sont alors installées pour vivre ensemble et élever ensemble les trois enfants, voici un peu plus de deux mois.

La date me frappe, les troubles de Suzanne remontant à deux mois, et la mère confirme qu'en effet Suzanne a semblé au début vivement intéressée par la sollicitude avec laquelle le nouveau bébé était nourri à la cuiller par sa tante. C'est huit jours plus tard à peu près que l'enfant a prétendu être incapable de manger seule.

A l'examen, Suzanne est une enfant mince, à la mine éveillée, mobile, au regard vif, fort occupée à m'observer sans arrêt à la dérobée. Elle refuse de quitter la main de sa mère, se blottit dans ses jupes en criant dès qu'on essaie de l'en séparer.

Je ne peux non seulement pas la voir en particulier, mais

même l'attirer vers moi. Une deuxième tentative, le lendemain, est aussi inutile ; bonbons et caresses ne peuvent même détourner son attention de sa mère. Et devant l'impossibilité d'entrer en contact avec l'enfant nous nous résignons à agir par sa mère.

Nous lui expliquons — ce qu'elle comprend bien — que le spectacle du petit cousin nourri comme un bébé a conduit Suzanne à faire une régression aux temps heureux où elle jouissait des mêmes témoignages de sollicitude, et que son attitude est probablement destinée 1°, devant l'arrivée d'un tiers, à s'assurer l'unique possession de sa mère et 2° à en tirer le maximum pour régner plus sûrement.

Nous conseillons — le début de cette organisation étant récent : deux mois — de se dérober sous un prétexte ou un autre (par exemple un travail pressé) à l'assistance réclamée par l'enfant lors du repas. De desservir son déjeuner en même temps que celui des autres sans commentaires, comme si on ne s'apercevait pas qu'elle n'a pas mangé. Ne pas parler de nourriture devant elle.

D'autre part, être très affectueuse avec elle entre temps, afin de lui faire sentir qu'elle n'est pas moins aimée.

Revenir trois jours plus tard.

La mère laisse passer huit jours sans revenir. Elle revient seule. Elle nous raconte ainsi ce qui s'est passé : Suzanne, lors du premier repas, n'a touché à rien, suivant d'un œil inquiet sa mère qui ne l'aidait pas et bavardait avec indifférence. On desservit et l'enfant, stupéfaite, refusa de quitter la table nue. On l'y laissa donc et elle y resta près d'une heure, immobile, sans jouer. Dans l'après-midi, sa mère la prit sur ses genoux et lui raconta ses histoires préférées. Suzanne riait, semblant avoir oublié. Mais quand vint l'heure du repas du soir et tandis que sa mère mettait le couvert, l'enfant se jetta sur elle et la mordit très fort au niveau du genou. La mère, le cœur gros, ne punit pas.

On se mit à table, et Suzanne attendit... en vain. Mais vers la fin du repas, voyant que nul ne s'occupait d'elle, elle commença de manger seule, en pleurant. Le lendemain elle mangea seule, bien que silencieuse et triste encore.

Sa mère, entre temps, s'appliquait à lui faire mille petits plaisirs. Et le troisième jour elle mangeait normalement.

Quelques jours plus tard Suzanne, qui s'habillait à peu près seule alors, prétexta ne plus pouvoir y parvenir. Deux jours de suite il fallut la vêtir entièrement ; mais sa mère comprit elle-

même la substitution du symptôme, ne s'y prêta pas, et tout rentra dans l'ordre.

Il faut cependant mentionner que, lors de la seconde visite que me fit sa mère, Suzanne, avertie qu'on venait me voir, avait fait une crise de colère et de larmes, criant que j'étais « trop méchante », si bien que sa mère était venue seule. L'enfant n'avait pas hésité à m'attribuer ses malheurs ; et je pense même que ceux-ci lui avaient été ainsi plus supportables que s'il lui avait fallu en rendre sa mère responsable.

Le symptôme alarmant supprimé, je soulignai de nouveau à la mère toute la gêne que pouvait créer pour l'enfant son trop vif attachement, lui conseillant d'une part de donner toute la tendresse nécessaire dans les formes normales, mais d'autre part de fournir à Suzanne tout ce qui pourrait la détacher un peu d'elle : amitiés, distractions, etc...

Cette histoire date de janvier 1932. Or j'ai revu Suzanne en décembre 1935. La maman avait proposé à la petite : « Tiens, nous allons aller dire bonjour à Mme Codet ». Et à sa grande surprise mon nom n'évoquait plus rien pour l'enfant. Elle se laissa faire docilement, me dévisagea sans retrouver dans ses souvenirs ni mon visage ni mon intervention. Suzanne menait une vie normale, allait volontiers à l'école, avait quelques camarades de prédilection, assumait chez elle quelques fonctions ménagères. Enfin il semble, jusqu'à présent, que tout puisse peut-être en rester là et que la thérapeutique brutale à laquelle j'ai eu recours faute de mieux ait été bien supportée. La recommandation à la mère d'être dans le même temps tout spécialement affectueuse avec l'enfant a certainement rendu le traumatisme plus supportable ; et le violent transfert négatif fait sur moi a fait le reste.

Telle est la simplicité, la pauvreté même de ce premier cas d'un très jeune enfant. Notre second cas est déjà plus complexe : l'enfant à neuf ans et demi. Le père, l'école y jouent un rôle, ainsi qu'une certaine rivalité vis-à-vis de l'autre sexe.

Lisette nous est amenée dans le service du Professeur Lereboullet, où elle est soignée pour une *spina bifida,* des éruptions dentaires difficiles, de l'anémie et des troubles alimentaires étiquetés « Dysphagie sans lésion œsophagienne ». Actuellement c'est une enfant assez grande pour son âge, maigre, la peau sèche, déshydratée. Elle est vêtue par sa mère avec une grande recherche,

bouclée artificiellement avec soin. Elle se pavane, satisfaite d'elle, et regardant avec un mépris évident les enfants de la consultation qui semblent moins choyés qu'elle.

La mère est une femme bête, pleine de gémissements et de soupirs, un de ces êtres qui, à force de geindre, attirent sur eux toutes les forces sadiques de l'univers. Elle ne cessera de caresser l'enfant tout en nous racontant son histoire, mêlée de pleurs que Lisette regarde sans émotion, comme la moindre des choses.

Le drame de l'anorexie commence très tôt, puisque l'enfant n'avait que deux ou trois semaines, et il éclate brusquement, après un traumatisme précis : Lisette tétait sa mère un jour bien sagement, dans la cuisine, lorsque sa grand'mère fit tomber près d'elle toute une batterie de cuisine qui était rangée sur une planche. Cela fit un tintamarre facile à imaginer. L'enfant pousse des hurlements d'effroi et se rejette loin du sein avec horreur.

Pendant deux jours elle refusa toute tétée, poussant des cris aigus à chaque tentative de sa mère. Enfin vaincue par la faim, ou apaisée peut-être par le temps écoulé, elle accepta d'être remise au sein.

Mais la mère était bonne nourrice et, durant ces deux jours sans tétée, ses seins étaient gonflés d'une telle tension que le lait se mit à gicler impétueusement dans la bouche de l'enfant, envahissant le cavum, le nez, l'étouffant.

Cette fois le refus de téter fut définitif. Non seulement le sein, mais même le biberon ne fut plus toléré. Avec grande patience on éduqua l'enfant à la cuiller dès ces premières semaines, et c'est ainsi qu'elle fut nourrie, à grand renfort de soupirs et de supplications.

Cette émotion maternelle, ces prières, ces larmes, il semble qu'elles se soient répétées de repas en repas durant les neuf années de Lisette, servant non seulement à obtenir qu'elle prît un minimum de nourriture, mais aussi à combler le besoin d'immolation passionnée de la mère.

Celle-ci nous parle de son mari, ancien gendarme, comme d'un être dur et brutal, toujours au café, et ne s'occupant d'elle et de l'enfant que pour imposer par la force ses fantaisies. Fréquemment ces mères excessives sont des femmes que l'amour a déçues. Dans ce cas-ci nous pensons qu'à la tyrannie de l'époux cette femme passive a préféré quand même la tyrannie de l'enfant, aussi absolue, mais qui, elle, permet un débordement de tendresse.

Actuellement, voici comment s'organisent les repas : la mère va chercher l'enfant à l'école et porte son cartable, de peur qu'il ne soit trop lourd pour elle. Elle essaie de donner appétit à l'enfant en lui racontant ce qu'elle aura à manger. Dès l'arrivée à la maison, à 11 heures 35, on s'attable, et les exhortations commencent. Lisette annonce qu'elle n'a pas faim. La mère supplie de bouchée en bouchée. Le père se met en colère. Lisette, la bouche pleine, refuse d'avaler, fait de grands efforts pour amener quelque renvoi destiné à servir de démonstration. Elle y réussit et amène même, de loin en loin, quelque régurgitation, tandis que la mère prend le ciel à témoin que les brutalités du père conduiront cette enfant au tombeau.

Bref, cette comédie, où les supplications pathétiques alternent avec la violence, dure chaque jour de onze heures et demie à deux heures. On a demandé l'autorisation pour l'enfant de n'entrer en classe que vers deux heures trente. L'institutrice n'a accepté que de mauvaise grâce et se désintéresse de cette élève qui ne peut suivre les autres. Elle est un peu rude avec elle et Lisette, habituée aux hommages de sa mère, déteste sa maîtresse. Cela explique que les symptômes augmentent après chaque période de vacances, alors qu'il faut rentrer en classe.

Nous commençons le traitement, non sans faire auparavant quelques prescriptions, que nous n'arrivons pas à faire accepter à la mère sans beaucoup de mal : mettre Lisette à table à la même heure que ses parents ; ne plus lui parler en rien de nourriture ; ni supplications ni menaces ne seront plus faites. Manger simplement, en même temps qu'elle, sans s'occuper de ce qu'elle fait. Desservir quand vient l'heure normale de la classe et l'y faire partir de façon qu'elle s'y présente en même temps que ses camarades.

Ayant ainsi l'espoir d'avoir modifié un peu le milieu de culture de cette névrose, nous commençons le traitement. Il fut grandement facilité par un transfert positif qui s'établit très rapidement. Je vis l'enfant durant trois mois et demi à raison de deux séances par semaine. En voici les traits saillants :

D'abord Lisette, qui parlait très facilement, assise près de moi ou sautillant par la pièce, s'attacha à me démontrer son droit à la maladie, s'appuyant sur l'exemple de deux cousins, deux garçons de son âge qui ont toujours vécu dans son voisinage. L'un est un encéphalopathique congénital avec paralysies multiples et

déglutitions légitimement difficiles. L'autre, plus jeune et peut-être psychiquement contaminé par l'exemple de l'aîné, semble un anorexique mental typique.

Lisette parle abondamment de ces deux cousins, qui sont deux petits mâles violents ; elle réclame les mêmes droits qu'eux dans sa politique familiale, disant textuellement du plus jeune : « Il ne mange pas et n'est même pas malade ; moi au moins je suis malade, j'ai une spina bifida, j'ai le droit de ne pas manger ».

Cette antipathie de rivale, elle l'étend aux autres garçons de sa connaissance, qui sont tous, à l'entendre, de petits idiots et de petites brutes. Puis elle en arrive à son père, pour lequel elle déclare ouvertement avoir peu d'affection en raison de sa brutalité : « *On* n'est vraiment bien tranquille que lorsqu'il n'est pas là » — « Il *nous* embête tout le temps ». — Sans cesse ce « on » et ce « nous » revient dans ses discours, signifiant le couple *mère-enfant*, à l'exclusion du père.

Et parce qu'il est détesté on lui dénie le droit d'être seul à manger ce qui lui plaît. Nous apprenons en effet que ce père, d'ailleurs gros mangeur, est très difficile pour la nourriture, crie et tempête quand le plat est mal choisi à son gré ou mal apprêté, s'en va en claquant la porte, ou lance le contenu du plat dans le jardin. Lisette, dès lors, lui dénie le droit de lui imposer à elle deux tranches de pain ou tel plat de riz.

Ce fait d'imiter le père pourrait en imposer pour une identification à l'image paternelle, d'autant que l'un et l'autre abusent de la douce passivité de la mère ; mais à un examen approfondi, force nous est de constater, tant Lisette parle durement et avec mépris de son père, qu'il est pour elle purement et simplement un rival à combattre, au besoin sur son propre terrain. Il faut lui disputer âprement, par la violence et par la ruse, le droit de maintenir sa mère en servitude.

Cet attachement à la mère-esclave, le désir de sa possession sous une forme enfantine, sadique, la lutte contre le père, sont synthétisés dans le rêve suivant, dont les éléments ne sont même pas camouflés : « J'ai rêvé que maman était couchée dans le lit avec un homme, et moi j'étais couchée sur le tapis près du lit. Maman s'est penchée vers moi, m'a montré que le dessin du tapis représentait des pommes de pin, et elle voulait que je les mange. Mais je n'ai pas voulu et je suis montée dans son lit. Là,

j'ai vu que ses « lolos » étaient aussi des pommes de pin, et je les ai mangés. Je trouvais ça très bon. Mais l'homme a voulu m'en empêcher, il s'est mis dans une grande colère, il criait très fort et j'ai eu si peur que ça m'a réveillée ».

Elle ajoute que son papa ne veut jamais qu'elle aille dans le lit de sa mère, mais qu'elle y va quand il part au café le soir.

Une chose est curieuse dans ce rêve ; c'est que cette anorexique, qu'on ne peut faire manger, rêve d'une mère-nourriture dans toute la force du terme puisqu'elle lui dévore les seins, ces seins qu'elle n'a possédés que deux ou trois semaines, jusqu'à ce que le fâcheux accident des casseroles l'en ait brutalement privée. Il semble alors qu'à ce plaisir oral et coenesthésique dont elle rêve encore elle ait substitué, sa mère ne demandant positivement pas mieux, tout le rituel d'amour triomphant que sont devenus ses repas. Lisette ne désire plus tirer, nous pourrions dire traire, de sa mère que les mille supplications tendres qui sont devenues une véritable sublimation de la nourriture-amour, plaisir oral interdit.

La mère suivant notre conseil de ne plus faire aucun commentaire sur ce que mangeait ou non l'enfant, celle-ci fut, au début du traitement, très déçue et s'en plaignit à moi. Elle me savait responsable de ce nouveau programme. Cependant, et grâce à son attachement pour moi, elle accepta peu à peu mes explications. Elle accepta l'idée qu'elle s'était comportée jusqu'alors comme un petit bébé, qui a encore peur que le repas ne donne lieu à un grand tintamarre (que ce soient les casseroles qui tombent ou le père qui fulmine). Que ce petit bébé avait sans cesse besoin de sa mère, ce qui était humiliant. Si bien que je ne pouvais pas croire qu'une fillette intelligente comme elle, bientôt une jeune fille, ne se mit pas très vite à se débrouiller seule. Elle devait pouvoir faire aussi bien que les autres jeunes filles et peut-être même mieux.

Bref, au bout d'un mois et sa grande vanité aidant, Lisette prenait ses repas sans difficulté, ne mangeant guère plus qu'auparavant, mais sans orage et dans le même temps que ses parents.

Il lui fut aussi très pénible de renoncer au privilège d'arriver en retard à l'école. Mais la maîtresse, alertée par nous, lui témoigna quelque intérêt, et le carnet de quinzaine ayant donné une bien meilleure moyenne, elle fut prise d'une louable et efficace émulation.

Tout eût donc été bien, sans la mère, qui souffrait d'un

renoncement qui s'avérait bien plus pénible encore pour elle que pour l'enfant, et qui découvrit que Lisette était un peu constipée... Je conseillai de l'huile de parafine, mais... la mère était déclenchée ; elle avait trouvé un équivalent : on écartait sa sollicitude des repas de l'enfant ! Elle allait s'occuper de ses selles ! Et les gémissements reprirent sur ce nouvel aliment, si j'ose dire : « Elle est allée deux fois à la selle hier ! ah ! je suis désespérée ! » Ou bien : « Elle pousse, ma Lisette, elle pousse et rien ne vient ! Ma vie est un calvaire. » Et, en deux semaines, Lisette avait organisé tout le petit rituel spécial : elle se retenait, jouait à ne se libérer qu'avec parcimonie, restait deux heures assise sans résultat, tandis que devant elle montaient, en cantique d'amour, les lamentations maternelles !

Je dus consacrer deux longs tête-à-tête à la mère pour lui montrer l'analogie des deux symptômes et sa part de responsabilité dans la stagnation de l'enfant à un stade sadique-oral et sadique-anal.

Tout évolua alors normalement. Deux mois et demi après le début du traitement l'enfant avait très notablement repris du poids, mangeait suffisamment, travaillait bien, allait à la selle et aidait un peu sa mère dans ses travaux. Heureux hasard, la mère commença alors une seconde grossesse, drainant ses inquiétudes vers le nouvel enfant. Je saisis l'occasion d'expliquer à Lisette la procréation, la grossesse, la naissance de ce futur enfant, qu'elle accepta. J'en profitai pour lui mettre en valeur que le terrible sexe d'en face, pour lequel elle n'avait jusqu'à présent éprouvé que des sentiments hostiles, pouvait avoir d'appréciables côtés de protection, de douceur même, d'agrément physique et d'amour.

J'ai revu l'enfant de loin en loin pendant deux ans, durant lesquels le bon état s'est maintenu. Mais, en guise d'addendum, je signalerai que, huit mois après la naissance de sa seconde fille, la mère revenait en larmes nous annoncer que le bébé refusait sein et biberon.

Un départ en province a été cause que nous ne l'avons plus revue.

Dans la belle étude intitulée « Contribution à l'étude du surmoi féminin », Mme Odier rapporte deux cas de fixation vive à la mère. Mais ces deux mères se trouvent être l'une et l'autre deux femmes autoritaires, peu embarrassées d'un joug masculin,

exigeant et obtenant de leurs filles, par une sorte de complétude du couple, une attitude passive, au moins vis-à-vis d'elles.

Tout au contraire, et par un mécanisme analogue, il semble chez Lisette que la persistance d'une attitude vivement sadique à un âge déjà un peu tardif ait été en grande partie provoquée par le masochisme excessif de sa mère, et qu'il y ait là une névrose en participation. Il est hors de doute que la maladie d'un enfant ne soit, pour beaucoup de mères, l'occasion d'un déchaînement de démonstrations tendres, dont elles ont plus besoin qu'eux. Nous ne pouvons pas ne pas en tenir compte dans le traitement.

Notre troisième observation porte sur une adolescente. Je ne vous la donnerai pas comme un modèle d'analyse : le médecin qui m'avait confié le cas, et que je tenais au courant, eut à l'égard des parents de la malade des mots imprudents qui provoquèrent l'arrêt du traitement.

Fanny a quinze ans et demi. Depuis deux ans et demi elle est soignée pour un amaigrissement progressif et un manque d'appétit qu'on a successivement attribués à des troubles glandulaires, gastro-intestinaux, à de la tuberculose, du diabète, etc... Elle a été vue par un grand nombre de médecins dont, en dernier lieu, un neurologue, qui fait le diagnostic d'anorexie mentale. Au cours de cette consultation il signale aux parents que Fanny semble avoir une violente animosité contre ses deux frères et qu'il faut l'en séparer pour la traiter. Les parents se montrent furieux de ce que leur fille puisse manquer de tendresse pour ses frères ; ils houspillent l'enfant qui nie, naturellement, et toute la famille traite le médecin en termes vigoureux.

L'enfant est alors mise en maison de santé et confiée à un psychiatre. Mais là, elle semble être arrivée à se procurer et à ingérer quelque substance toxique, car elle fait, à deux reprises, un véritable empoisonnement avec vomissements, diarrhée profuse, fièvre élevée. Et la maison de santé n'en veut plus prendre la responsabilité.

On l'envoie alors à la campagne chez sa grand'mère, et le vieux médecin, secondé d'une infirmière qui ne la quitte pas, arrive à lui faire prendre dix kilos en six mois.

Elle rentre alors chez ses parents, car elle réclame sa mère à cor et à cri. Là elle reperd ses dix kilos et on la mène voir un nouveau médecin. Celui-ci la met en maison de santé, alitée, avec

interdiction de sortir de la chambre. Son état d'ailleurs ne le permettrait guère : elle est squelettique. Cependant, en trois semaines, le poids n'augmente guère ; et une surveillance plus stricte montre qu'elle a une provision de purgatifs dans son armoire ; que ses parents ont été assez sots pour lui apporter en outre quelques boîtes de taxol, laxatif qu'elle leur a demandé ; qu'elle dissimule dans le récipient de sa chaise percée les aliments qu'on lui sert et qu'elle recouvre ensuite de matières ; que le lait et les soupes sont versés dans le lavabo ou dans la bouillotte ; qu'elle fait de la gymnastique la nuit. Enfin on l'a plusieurs fois surprise à fausser les pesées, glissant des objets lourds dans le peignoir qu'on l'autorise à garder par pudeur.

Détail qui n'est pas sans intérêt, ces objets étaient plusieurs couteaux de poche appartenant à son frère aîné et qu'elle avait toujours près d'elle.

Les visites parentales sont alors interdites. Une infirmière assistera à chaque repas. Enfin, sur le conseil de M. le docteur Pichon, le médecin commence à considérer le côté psychique de l'affaire et me confie la jeune fille.

Les parents expliquent que Fanny a un frère aîné, de trois ans plus vieux, et un plus jeune qu'elle de six ans. Elle n'avait jamais été malade, a eu ses règles à treize ans et pendant trois ou quatre mois seulement.

Sur mes questions qui insistent, je découvre alors que l'anorexie — symptôme le plus alarmant, car l'enfant, qui mesure 1 m. 60, pèse actuellement 33 kg. — n'est pas le seul symptôme ni même peut-être le symptôme capital : Fanny, lors de ses premières règles, les a dissimulées à tous. Elle usait de tampons d'ouate pour s'essuyer sans cesse, et lesdits tampons, ainsi que son linge souillé, lui faisaient si grande horreur et honte qu'elle les jetait purement et simplement par la fenêtre.

La concierge les trouvant dans la cour de l'immeuble venait faire des scènes violentes aux parents, lesquels la mettaient dehors avec indignation, jusqu'à ce qu'une marque reconnue sur le linge forçât à se rendre à l'évidence. La mère, alors, entreprit d'expliquer à Fanny ce qu'était le flux menstruel. Mais, aux premiers mots, l'enfant se mit en fureur, se précipita sur sa mère et la rossa.

Plusieurs nouvelles tentatives d'explications eurent le même résultat. Enfin, un jour, la petite étant indisposée partit pêcher

des écrevisses à la main, dans un petit torrent glacé où, dans l'eau jusqu'à la ceinture, elle passa tout le jour. L'écoulement sanguin s'arrêta et ne revint plus.

C'est deux ou trois mois plus tard que l'anorexie s'installa.

Les parents m'apprirent encore que Fanny avait coutume de prendre sans cesse des laxatifs, de se présenter dix ou douze fois par jour à la selle et, tout le long du jour, de s'introduire le doigt dans l'anus pour extirper... quelque chose. Elle a toujours sur elle une provision des classiques papiers de soie dont, dès qu'elle est seule, elle se coiffe le doigt pour se l'introduire dans l'anus. Mais à la moindre alerte elle reprend une attitude décente, fourrant le papier embarrassant n'importe où : sous un coussin, dans le capiton d'un fauteuil, etc... Et la domestique, le lendemain, fait une abondante récolte.

C'est ainsi que nous commençons l'analyse, au rythme de quatre ou cinq séances par semaine.

Et tout d'abord Fanny parle sur un ton mondain, avec une abondance telle que nous avons l'impression qu'elle cherche à ce qu'en terme de pêche on appelle « noyer le poisson ».

Elle se disculpe et, tout de suite, nous trouvons ce qui a orienté le choix du symptôme : sa mère chérie, pour garder sa ligne, mange à peine et se purge chaque jour au sulfate de soude. Elle, Fanny, sait qu'elle n'est pas jolie comme sa mère : elle est laide de maigreur, osseuse, la peau sèche et rugueuse, les cheveux cassants... mais cela lui est égal, car elle ne se mariera pas, elle restera toujours auprès de sa mère. D'ailleurs elle a toujours vécu entourée de frères, de cousins, elle en a assez vu, des garçons, elle en a horreur, elle a horreur des hommes.

Tous ces garçons lui remémorent ses vacances à la campagne, et sa vive phobie des serpents, sur laquelle elle insiste. Elle se rappelle même que, juste avant sa maladie, elle avait d'horribles cauchemars peuplés de serpents : ils grouillaient dans la chambre, elle ne pouvait étendre la main sans en toucher, ouvrir les yeux sans en voir. Ils montaient vers elle, elle sentait qu'ils allaient entrer dans sa bouche, dans ses yeux.

Puis il fut question de ses rivalités d'enfance avec son frère aîné : « Nous nous battions sans cesse. Nous avions une petite voiture à deux places et je me vois encore avec, dans chaque main, une poignée de cheveux que je venais de lui arracher ». Actuellement ils sont en bons termes, ou plutôt ils s'ignorent récipro-

quement et ne se parlent jamais ; lui a ses amis et joue au jeune homme. Mais, toute petite, elle en était très jalouse.

Elle m'explique alors, douloureusement, que sa mère avait une adoration pour ce fils aîné, souvent malade, tandis qu'elle ne s'occupait jamais d'elle, qui était robuste. Sa mère répétait à qui voulait l'entendre qu'elle n'aimait que les garçons.

Si bien que, lorsque sa mère attendit de nouveau un enfant, Fanny fut prise d'une peur affreuse que ce ne fût un second garçon. Le frère aîné désirait un frère, mais elle (elle avait six ans) priait Dieu chaque soir d'envoyer une fille.

Hélas, ce fut un garçon.

Fanny se rappelle dans les moindres détails cette époque si dramatique pour elle. Elle se rappelle tout, sauf la figure centrale du tableau : sa mère. Elle ne peut en rien évoquer cette mère chérie et ingrate. Mais elle revoit la chambre, ce qu'on servait à la malade. Puis l'horrible nouvelle de la venue d'un frère et l'élan qui la jetta alors contre son père qui semblait si triste.

Hélas ! la tristesse du père avait une autre cause : la mère était mourante. On la sauva pourtant, non sans des mois de lutte contre une fièvre puerpérale très maligne. On l'administra même et Fanny se revoit, agenouillée et sanglotante, devant le prêtre qui traversait la chambre.

Durant des années elle se demanda si Dieu avait voulu punir sa mère d'avoir eu encore un garçon ou si toutes les naissances étaient aussi dramatiques.

Elle dit n'avoir su que deux ans plus tard que les enfants étaient portés dans le ventre de leur mère. Son frère aîné le lui a dit quand elle avait huit ans et cela, elle n'a pu l'accepter qu'en le ridiculisant. Pendant plusieurs mois, lui et elle « jouaient au gros ventre » avec de grands éclats de rire.

Et soudain elle nous dit combien avoir un gros ventre doit être pénible. Toute une séance se passe à nous décrire son anxiété dès qu'elle mange à sa faim : « Je me sens grosse, gonflée, j'ai peur d'éclater ». Et encore : « Malgré moi il faut que je sois sûre que mon ventre est vide et j'ai peur, si je mange, qu'il ne devienne énorme ». N'est-ce pas en se remplissant ainsi le ventre que l'enfant se forme ? me demande-t-elle. Sa mère lui a dit que l'enfant se forme avec le sang des règles, mais elle ne peut pas croire une chose « si dégoûtante ». Pourtant elle sait que lorsque l'enfant pousse dans le ventre on n'a plus ses règles...

Elle a d'autre part lu que « la Providence vous envoie un enfant ». Mais son père a dit un jour à table que les Untel ne *voulaient* pas en avoir. La volonté y est donc pour quelque chose ? Et pourquoi faut-il être deux ? Que fait le père ? Elle pense que la mère doit concentrer toute sa volonté sur son désir d'avoir un enfant et, en même temps, contempler longuement le père. Est-ce cela ?

Je renseignai Fanny en détail, et j'entends encore son exclamation : « Comment ! ça ne se passe pas par l'anus ? » Elle ignorait l'existence du vagin (ce qui est loin d'être exceptionnel). Plusieurs séances furent alors remplies de questions uniquement sexuelles. Entre temps elle interrogeait les infirmières sur tout ce qui se passait à la maternité de la maison de santé. Cependant, et quelque souci que j'aie eu de lui présenter les choses sous un jour simple et naturel, elle en avait encore un grand dégoût, et je dus longuement souligner la beauté de l'union dans l'amour, la grandeur de l'enfantement dans la joie.

Elle s'épanouit enfin, me pria de prévenir ses parents qu'elle savait maintenant toutes ces choses, et me demanda de lui résumer mon opinion sur elle. J'expliquai que tout s'était passé comme si, lors de la cessation de ses règles, elle avait peu à peu redouté inconsciemment de voir son ventre grossir en conséquence comme celui d'une femme enceinte et qu'elle ait voulu se le vider par des jeûnes, des purgations, des expulsions digitales. Comme si, en somme, la Providence avait bien pu lui jouer le mauvais tour de lui envoyer un enfant. L'expérience qu'elle avait du si pénible accouchement maternel la poussait inconsciemment à se faire sans cesse avorter par l'anus.

Elle abonda dans mon sens, y ajoutant, ce qu'elle ne m'avait jamais dit, qu'elle se bandait étroitement la poitrine de peur de voir ses seins se gonfler.

Cependant, si nous comprenions l'anorexie et le vidage du tube digestif, nous voyions encore assez mal le violent refus de Fanny d'accepter la venue de ses règles.

Les choses s'éclairèrent assez vite lorsqu'elle s'étonna que je pusse lui témoigner quelque affection, à elle, une fille !

Sa mère, et tous les renseignements que nous avons pu avoir de l'extérieur le confirment, n'avait jamais eu de penchant que pour les garçons. Fanny nous explique qu'eux seuls ont tous les droits, tant sociaux qu'affectifs. Ils sont chéris d'eux-mêmes et

de tous, tandis qu'aux femmes sont réservées toutes les corvées, en plus du manque d'amour.

Elle, d'aussi loin qu'elle se rappelle, a toujours désiré être un garçon. Elle était sportive, plus robuste, plus intelligente que ses frères. Mais quoi, sa mère aussi est robuste, intelligente, et cela ne l'empêche pas d'être obligée tout le jour de s'occuper de son intérieur, de se fatiguer le soir à raccommoder les vêtements de ses enfants, de devoir coucher malgré elle avec un homme qui ronfle, l'empêche de dormir et ne fait rien de ses journées qu'aller au cercle, etc., etc... Les dires de Fanny n'étaient d'ailleurs que l'écho de ce que, depuis toujours, elle avait entendu sa mère et ses tantes répéter.

Sous ces influences, qui venaient à l'appui de son désir d'être un garçon, c'est-à-dire d'être aimée, elle avait de toutes ses forces repoussé l'idée d'être une femme. Et la venue de ses premières règles avait été pour elle une horrible et insupportable évidence, qu'elle avait refusée avec la vigueur que vous savez. Je le lui expliquai.

Elle me fit en réponse le rêve de fleurt suivant : « Nous sommes à la campagne, dans le grand couloir du second, sur lequel donnent toutes les chambres mansardées, et nous jouons à cache-cache première vue. Tous mes cousins et cousines sont là, et des amis de mes frères. Nous nous *cou*chons. Non ! (elle rit), nous nous *ca*chons par groupes de deux : un garçon, une fille. On s'amuse beaucoup, on fleurte, c'est très agréable. On peut faire tout ce qu'on veut, sauf jouer avec les briquets, à cause du feu. »

Entre autres associations et à propos des briquets elle dit : « C'est quelque chose que tous les hommes ont dans leur poche. Papa en a un et mon frère aussi. Mais c'est dangereux, forcément ! »

Durant ce qui précède, deux mois et demi ont passé et Fanny, ne trichant plus, mais, au début, très surveillée, a augmenté de poids d'un kilo par semaine en moyenne. Depuis trois semaines elle mange seule, sans surveillance, et elle a continué à engraisser au même rythme. Tout le monde est ravi. Elle l'est moins et envisage avec une certaine crainte sa sortie de la maison de santé : que fera-t-on d'elle ? Durant ces deux ans et demi elle a perdu l'habitude de tout travail ; va-t-on la remettre en classe avec un pareil retard ? D'autre part elle s'est habituée à la sollicitude de tous, à mille soins des infirmières ; va-t-on la traiter « comme

tout le monde » si elle perd de son importance ? (Tout cela est conscient et exprimé. Nous en sommes aux bénéfices secondaires).

Je n'avais pas cru devoir cacher au médecin qui m'avait confié Fanny mon opinion sur ce cas. A ce moment il convoqua les parents pour leur recommander une pension qui permît une transition avant de la replonger dans le milieu familial traumatisant, et qui en même temps lui permit de me voir.

Malheureusement, dans le but de montrer aux parents leurs erreurs, il eut des paroles telles que : « C'est votre désintérêt de l'enfant qui a permis l'installation de la maladie. Bien que ce ne soit qu'une fille vous devez lui donner toute l'affection à laquelle elle a droit dans votre foyer », etc., etc. Et la mère, hors d'elle à ces blâmes d'ailleurs mérités, se précipita vers sa fille, lui reprocha d'avoir jeté le discrédit sur sa famille. Ce fut une scène très violente, Fanny, sanglotant, suppliant sa mère, jurant qu'elle ne désirait rien que retrouver sa place auprès d'elle.

Puis le lendemain, en tête-à-tête, elle me reprocha de l'avoir trahie, d'avoir cherché à lui faire perdre le peu d'affection que sa mère lui gardait. Enfin sa mère me pria de cesser tout traitement, étant sûre, disait-elle, que la tendresse d'une mère, même décriée, serait plus efficace que toute la psychiatrie du monde.

Nous ne pûmes que former le souhait que cette violente crise qui jetait la mère et la fille dans les bras l'une de l'autre eût le meilleur effet, ce qui était possible maintenant que le plus gros travail de déblayage était fait. Nous eûmes par la suite de ses nouvelles indirectement : durant deux mois, rentrée chez elle, Fanny continua d'engraisser régulièrement, sans traitement aucun, fait sans précédent depuis le début de sa maladie. Mais peu à peu l'anorexie — seule — reparut, et au bout d'un an il fallut de nouveau la mettre en maison de santé. Nos renseignements s'arrêtent là.

Cette observation a déjà presque l'allure d'un cas d'adulte. La toute-puissance parentale s'y manifeste pourtant avec la même intensité que dans les cas précédents.

Si bien qu'on se demande parfois, comme Mme Morgenstern le faisait jadis remarquer, si la psychanalyse des parents ne serait pas la vraie solution. Il est certain que, quelles que soient les difficultés que cette solution comporte, elle pourrait peut-être, dans certains cas, être envisagée, au moins pour l'un des parents, si la psychanalyse de l'enfant le révélait comme particulièrement et nocivement névrosé.

Quetzalcoatl

Le dieu-serpent à plumes de la religion Maya-Aztèque[1]

par

le Dr Celes Ernesto CARCAMO

SOMMAIRE

I. Les Eléments du Symbole : 1. Le serpent. — 2. Les plumes.
II. — Le Sens du Symbole : 3. Le serpent à plumes, les dieux doubles et la duplicité des instincts. — 4. Le sacrifice maya-aztèque et la popularisation de l'agression. — 5. La signification anale du serpent et de la spirale. — 6. L'oiseau buveur de fleurs et la victoire sur l'inceste.

Il est convenu, parmi les psychanalystes européens, de considérer le serpent comme ayant une valeur uniquement ou presque uniquement phallique (2). Une étude comparative me paraît montrer que cette opinion classique, si elle veut être universelle, est trop absolue, et je crois pouvoir démontrer que, sur le continent américain tout au moins, et en se plaçant au point de vue de la mythologie archéologique, on rencontre un serpent paradoxal, le serpent-oiseau, le serpent à plumes, dont la partie proprement serpentine est une représentation avant tout femelle.

Si le motif du serpent se retrouve dans presque toutes les religions du monde, dans aucune d'elles il n'acquiert par sa fré-

(1) Communication à la *Société Psychanalytique de Paris*, le 21 février 1939.

(2) « This [the serpent] is one of the most constant symbols of the phallus. Very occasionally it can also symbolise the intestine or their contents, but, so far as I know, nothing else ». E. Jones : *Papers on psychoanalysis* (4e édit.), un vol. Baillière, Tindall and Cox, Londres, 1938, p. 170, et en note.

V. aussi R. Reed : *Serpent as Phallic Symbol. Psychoanalytic Review*, IX, p. 91.

quence et par son haut grade de stylisation le caractère dominant qu'il eut dans les religions maya et aztèque. Ces deux religions furent celles de peuples qui, des plus lointains âges avant notre ère jusqu'à la conquête espagnole des XVIe et XVIIe siècles, furent les maîtres du territoire s'étendant au nord jusqu'aux frontières présentes du Mexique, au sud jusqu'à celles du Nicaragua actuel. Il fut, semble-t-il, originairement maya et constituait le symbole fondamental de la pensée religieuse de ces peuples. Les Aztèques le prirent des Mayas lors de la conquête de leur empire, ils en firent un objet de grande vénération, qui peu à peu devint une divinité profondément enracinée dans les sentiments religieux de la nation. Les Aztèques l'avaient appelé Quetzalcoatl, ce qui se traduit par les mots : serpent-oiseau (de Quetzal = oiseau et Coatl = serpent). Cette divinité fantasmagorique était diffusée à l'extrême dans l'art, la mythologie et la religion maya-aztèques. En empruntant nos données à ces deux civilisations pour fonder nos conclusions, nous envisageons dans le présent travail le peuple aztèque et le peuple maya comme ayant un fond psychologique commun. La similitude de l'inconscient humain dans les différents peuples, en contraste avec leur diversité intellectuelle, est un fait qui nous semble établi (1). Par ailleurs, nous nous rattachons à la théorie de Lehmann (2), d'après laquelle les Aztèques et les Mayas, quoique possédant un langage différent, offrent des analogies étroites dans leurs éléments culturels fondamentaux, calendrier, religion, etc... On peut considérer ces deux civilisations, unies par l'histoire et par la légende, comme deux branches issues, au cours d'un passé très ancien, d'une racine commune.

(1) C. G. Jung : *Métamorphoses et symboles de la libido* (trad. franç.). Paris, 1938. Editions Montaigne.

(2) Lehmann, cité par W. Wolf : Médecine et chirurgie en Amérique précolombienne. *Presse Médicale* N° 70, 31 Août 1938.

Les éléments du symbole (1)

Le serpent

Nous rappelons la description que nous donne Joyce (2) : le serpent stylisé ou idéalisé se trouve dans toutes les représentations religieuses mayas (v. fig. I à IV). On y ajoutait des plumes d'oiseau, des dents de jaguar, des ornements humains, des écailles, etc..., quelquefois même entre la mâchoire une tête humaine, symbole de l'intelligence humaine (voir figure V). On peut rapprocher cette description des dieux partiellement humanisés de l'Egypte, de la Syrie et des Indes (3). Les éléments fondamentaux et qui donnent son nom à la divinité sont le serpent et les plumes.

Du point de vue archéologique, le serpent est un des êtres qui furent reproduits aux époques les plus anciennes de l'humanité. Lors des premières tentatives de l'art préhistorique, à l'époque de l'aurignacien primitif, apparaissent sur l'argile molle qui revêtait les murs des grottes des tracés exécutes avec les doigts ; ces tracés sont en forme d'ondulations, de spirales, et quelques-unes de ces lignes ondulées présentent une extrêmité amincie et une autre avec un renflement, donnant l'image d'un serpent (4). Ultérieurement, le serpent fut représenté de façon réaliste non seulement dans des intentions décoratives, mais sans doute aussi dans un but magico-religieux.

Il est intéressant de remarquer que la spirale, qui peut être considérée comme une stylisation du serpent, fut regardée par l'homme primitif comme l'élément originaire de la vie (5). L'idée que la vie commença dans le premier tourbillon d'eau est une idée aussi vieille que l'humanité ; elle remonte à l'époque du culte primitif des dieux terrestres (culte des dieux de la terre, des eaux, etc...). La mythologie scandinave comme celle de l'antique Gaule

(1) Ce travail comportait un certain nombre d'illustrations. La désorganisation de la fabrication, du fait de la mobilisation, n'en a pas permis le clichage. Nous les publierons dans l'un des numéros qui suivront (N. D. R.).

(2) Th. A. Joyce : *Central American and West Indian Archaeology*, un vol. Londres, 1916.

Th. A. Joyce : Maya and Mexican Art. *The Studio*, Londres, 1927.

(3) Jung, *loc. cit.*

(4) René Saint-Périer : *L'art préhistorique*, Edit. Rieder. Paris, 1937.

(5) Mackenzie : *Migration of Symbols*. Londres, 1935.

représentait la force génératrice au moyen de la spirale et le coquillage est l'image pétrifiée de cette force magique. Le *prana* hindou, le principe premier et universel de la vie, était personnifié en Kundali, le serpent enroulé en spirales. En Amérique du Nord, un mythe très antique du peuple Zuni dit que la Mère du monde fit tourbillonner de l'eau dans un vase : de ce tourbillon d'eau surgit la vie, puis elle frappa l'eau avec ses doigts et il se forma de l'écume ; ensuite cette Mère-terre souffla sur l'écume, des flocons en sortirent, qui formèrent les montagnes.

La même chose peut être dite des tourbillons de sable, des tourbillons d'eau, des tourbillons de vent, des tourbillons de feu (1). Tout possédait une force vitale autonome, car l'homme primitif a eu de la causalité une conception essentiellement dynamique et ces tourbillons divers ne sont que des aspects d'un même principe causal, qui fut représenté et stylisé d'abord sous la forme d'une spirale et ensuite sous celle des êtres et des choses doués de la forme spiralée ou capables de la prendre : coquille, bras de poulpe, plante verticillée, serpent, etc...

Il y a beaucoup d'autres raisons, en outre des points de contact et des coïncidences ci-dessus, pour que le serpent ait été considéré comme un être possesseur d'une énergie magique de vie, en relation avec la force élémentaire de l'univers.

L'analogie est une des bases psychologiques fondamentales dans l'élaboration subconsciente des symboles. Or le serpent est l'être le plus véritablement terrestre, il rampe subtilement sur la terre pour regagner les trous et crevasses où il demeure, il prend la couleur de la terre ou celle des végétaux qui la recouvrent, il peut aussi se glisser dans l'eau et il en imite le courant par son déplacement ondulatoire entre les herbes, il imite également le zigzag ou la ligne ondulée des éclairs et des flammes, évoquant ainsi des points de contact avec le feu (2).

Ses attitudes inoffensives et impassibles de léthargique indifférence, froides comme le contact de son corps, se changent subitement et traîtreusement en une attitude érigée, agressive, parfois

(1) JUNG : *Métamorphoses...*, p. 85.

(2) La langue française indique ces relations dans des expressions comme : l'eau serpente, le feu serpente, un serpent de feu, qui ont leur équivalent en espagnol : el agua o el fuego serpentea, la serpe de llamas, etc...

(3) Inédit. Transmis par le *Centre de bibliographie psychanalytique de Londres*, 46, Gloucester Place, W.1.

mortelle par sa morsure à la plaie cuisante. Le docteur P. Federn, dans une communication à la Société Psychanalytique de Vienne (3), a fait remarquer que les femmes frigides ont des rêves d'angoisse où se retrouve fréquemment le serpent, avec un caractère contradictoire d'hypocrisie glacée et de brûlante agressivité érigée : symbole évident, selon lui, du double caractère qu'offre pour elles le membre viril dont elles redoutent l'approche.

La mue du serpent, son changement annuel de peau, constitue un caractère important qui l'a fait considérer comme doué d'une puissance surnaturelle de vie, lui permettant d'atteindre l'immortalité par une sorte de réenfantement, une autorégénération, qui est exprimée en une image douée de puissance surnaturelle, celle du serpent en forme de cercle (1).

Il serait interminable, peut-être impossible d'énumérer toutes les raisons qu'eut l'homme primitif de mettre cet animal en relation avec le secret des choses et le secret de la vie. Je crois que c'est par suite de ses multiples possibilités de comparaison que le serpent est apparu comme une force mystérieusement fluide, adaptable indifféremment à une quantité de conceptions d'ordre magique, en vertu de ses caractéristiques morphologiques et de sa variabilité dynamique. Dans le monde païen antique, le serpent ne symbolise pas le monstre redoutable du péché, comme le veulent les religions hébraïque et chrétienne. Pour les anciens qui vénéraient les forces créatrices selon une religion naturaliste, le serpent signifiait la force magique de la vie sous les deux aspects, utile et nocif, créateur et destructeur, qu'elle peut avoir. Cette force magique, cette énergie vitale a été distinguée par toutes les philosophies et toutes les religions du monde, seuls les noms varient : magie ou médecine, *orenda* des Indiens de l'Amérique, *prana* des Hindous, *Eros* des Grecs, forces qui dynamisent nos

(1) « ô Nâga-Vâsuki », dit une prière indienne adressée au serpent (Cosquin : *Les contes indiens et l'Occident*, Champion, édit. Paris, 1922, p. 256), ô Nâga-Roi, tu es sans commencement ni fin, tu es invincible et tout-puissant... ».

Le serpent catoblepas du mythe grec représentait l'infini de l'extinction et du renouvellement en dévorant sa propre queue toujours renaissante. L'amphisbène, serpent héraldique, est muni d'une tête à chaque extrémité. Il est donc, lui aussi, sans fin.

Nous ne pouvons nous étendre ici sur la valeur ésotérique du cercle. C'est, par exemple, un symbole de réalisation magique, d'interpénétration avec l'univers, dans beaucoup de danses et cérémonies primitives (Sacht, *Histoire de la Danse*, Gallimard, édit. Paris, 1938).

activités inconscientes et qu'en psychanalyse nous désignons par le nom de Libido.

Les Indiens américains disent que quand l'*orenda* se disperse, se dédouble ou s'éloigne, se manifestent des états anxieux, neurasthéniques dont le plus simple est l'hésitation ; « l'homme devient alors le centre des désirs opposés, son *orenda* dédoublée lutte pour la maîtrise et son âme agitée se tient au-dessus du corps, attendant l'issue du conflit, tandis que le corps lui-même tombe malade » (1).

Dans une parabole bouddhiste, nous trouvons une très fine définition philosophique et psychologique du serpent (2). Un serpent, désespéré et honteux de sa condition, voulut se transformer en *bhikkou*, c'est-à-dire en un être religieux, moral et noble. Il se déguise en jeune homme et il est admis à l'ordination d'un couvent ; la nuit arrive, son compagnon de cellule se retire et le serpent, rassuré, se met à dormir. Il oublie ainsi sa condition de novice et, durant le sommeil, reprend son aspect naturel. Il y a là une symbolique intéressante de l'inconscient qui durant le sommeil, par une diminution de la censure, manifeste tous ses désirs dans leur plus primitive crudité. Le serpent, dans ce conte bouddhique, représente la force ambivalente de nos prototendances inconscientes qui, orientées sagement, sont capables des réalisations les plus élevées et les plus utiles, mais qui, abandonnées à des fins aveugles, peuvent entraîner aux actes bas et dangereux. On retrouve le même symbole dans la figure du Bouddha qui, arrivé au sommet de la sagesse, mérite les dix principes de perfection au milieu de la tempête des éléments déchaînés, sa tête protégée par la tête deployée du serpent cobra (3).

Chez les Mayas et les Aztèques, le serpent est en relation avec la force génératrice de la vie et en conséquence avec les phénomènes sexuels, mais il est difficile de savoir si le serpent est pour eux un symbole sexuel exclusivement féminin. M. J. Soustelle, directeur-adjoint du Musée de l'Homme au Trocadéro, spécialiste en ces études, me disait à ce sujet que les Aztèques mexicains ne s'étaient pas très préoccupés de donner à leurs symboles un carac-

(1) H. B. ALEXANDER : *L'art et la philosophie des Indiens de l'Amérique du Nord*. F. Leroux, édit. Paris, 1938.

P. COZE : *L'oiseau-tonnerre*. Editions « Je Sers ». Paris, 1938.

(2) René GUYON : *Anthologie bouddhique*. Un vol. Crès, édit. Paris, 1924.

(3) A. OSMET : *Symbolisme du serpent*. Bibl. Eudiaque, Durville, édit. Paris, s. d.

tère étroitement déterminé. Je crois que cette indifférence n'est qu'apparente, parce que Mayas et Aztèques faisaient dériver toutes leurs conceptions cosmogoniques du principe de duplicité enfermé dans chaque élément. Ainsi, par exemple, l'élément eau était soumis à un dieu mâle, qui avait une épouse (1). La terre elle-même était tantôt décrite comme une fantastique grenouille mâle et tantôt comme une déesse. Dans un travail de Palacios (2), dans le livre de W. Wolff (3), on peut suivre le polymorphisme du serpent maya et sa valeur de symbolique féminine. Il est employé avec prédilection dans les symbolisations de la Terre-mère ; celle-ci est représentée par exemple par une femme vêtue d'une jupe de serpents (Cuatlicue) ; par une femme-serpent qui était la mère des autres dieux (4). Sa tête est formée de deux têtes de serpents accolées, elle porte une jupe de serpents à sonnettes, elle a des pieds en forme de serres, des mains faites de têtes de serpents et placées à la hauteur de ses yeux.

Les plumes

Le second élément important et caractéristique du symbole sont les plumes. Les Mayas et les Aztèques et tous les Indiens d'Amérique, de même que beaucoup d'autres primitifs, considéraient les plumes comme un signe de dignité divine ; les plumes ornaient la tête des grands seigneurs mayas les jours de fête, ainsi que celles des prêtres et les casques des guerriers (5). Ceci est à rapprocher du fait que le soleil, symbole de toute puissance, se représentait chez beaucoup de primitifs sous la forme d'un

(1) Cette mythologie comportait des éléments secondaires plus complexes. Dans la maison des dieux de l'eau, il y avait quatre chambres, avec une tonne dans chacune, pour la bonne eau qui féconde, pour la mauvaise par laquelle le pain se couvre de moisissures et d'araignées, la troisième pour la pluie qui gèle, la quatrième pour l'eau qui empêche les plantes de fleurir.

(2) E. J. Palacios : *La cintura de serpientes de la piramide de Tenayuca.* Impr. Mund. Mexico, s. d.

(3) W. Wolff : *Déchiffrement de l'écriture maya.* P. Geuthner, édit. Paris, 1938.

(4) Joyce : *Loc. cit.* (*Central American Archaeology*).

(5) Genet et Chelbatz : *Histoire des peuples Mayas Quichés.* Un vol. Genet, édit., p. 190. *Cf.* aussi : Les hauts reliefs des ruines de Narango, in : *Revista de geografia et archeologia guatemalteca,* 1923.

oiseau (1). Chez les Illicois, le calumet du soleil avait des oiseaux peints ornés de plumes voyantes. Seler (2) dit que le perroquet et plus spécialement l'oiseau du feu chez les Mayas, l'ara, était assimilé à un dieu qui descendait du ciel à midi sur l'autel des offrandes (3). Pour les Mayas, l'oiseau signifiait aussi l'âme et la lumière, et l'*oiseau jaune*, symbole de l'oiseau de feu, représentait la résurrection des forces vitales, et était en relation avec le vent, l'esprit et la vie (4). Les Aztèques voyaient dans le soleil un aigle qui s'élève le matin et tombe à la nuit (5). Le colibri était pour eux un oiseau divin, qu'ils appelaient « rayon de soleil » ou « cheveu de soleil » (6).

La plume est le rayon du soleil fécondant et en ce sens c'est un symbole phallique que nous voyons corroboré dans un mythe aztèque, celui de la naissance d'Huitzilopochtli, le dieu mâle, le dieu du Soleil et de la Guerre. Cette fable raconte comment Coatlicue, la Mère-Terre, la femme-serpent, un jour qu'elle se rendait à l'autel du Soleil pour y faire ses dévotions, voit tomber à ses pieds une petite boule de plumes de couleur brillante. Elle la ramasse et la serre dans son sein, mais quand elle veut la reprendre, elle ne la retrouve plus. Quelque temps après elle se rend compte qu'elle est enceinte. La conception est de caractère miraculeux et le soleil en est l'auteur (7).

La valeur phallique de l'oiseau se retrouve dans des représentations symboliques plus aisément accessibles pour nous que les légendes lointaines des Mayas et des Aztèques. L'étude des symboles oniriques, telle que nous le permet la psychanalyse, confirme l'interprétation mythologique. Voici un exemple. Le docteur Allendy a exposé aux élèves de l'Institut Psychanalytique de Paris, dans ses conférences sur l'interprétation des rêves, le rêve suivant qu'il a bien voulu m'autoriser à reproduire. Une femme

(1) A. Krappe : *La genèse des mythes*. Un vol. Payot, édit. Paris, 1938

(2) Eduard Seler : *Die Ruinen von Xochicalco*. Berlin, 1904.

(3) Son nom de Kimich-Ka-Mo signifie à la fois ara brûlant et passage du zénith.

(4) Wolff, *loc. cit.* (*Déchiffrement...*), pp. 202 et 244.

(5) Alfonso Caso : *La religion de los Aztecas*. Enciclopedia illustrado Mexicana. Un vol. 61 p. Mexico, 1936.

(6) Reville : *La religion du Mexique, de l'Amérique Centrale et du Pérou*. Un vol. Fischbacher, édit.

(7) Pour Jung (*Métamorphoses...*, p. 84), la plume est un symbole de puissance, la couronne de plumes une couronne de rayons, l'auréole et le couronnement des identifications avec le soleil.

dont le mari commence à être un peu las, et qui doute de la fidélité de ce dernier, fait le rêve suivant : « Un bel oiseau (j'aimerais assez, ajoute-t-elle, manger de cet oiseau) tombe devant moi, mourant. Je veux demander à un chasseur quel est cet oiseau, mais une femme me le prend des mains pour se renseigner. Je la suis de peur qu'elle ne me le rende pas. Tout à coup je vois sortir des ailes de l'oiseau un petit parasol lumineux. Il y a peut-être discussion avec la femme qui a pris l'oiseau car je dis : « Ce petit parasol en tout cas, je le garde ». Au moment où je prends l'oiseau et le parasol, il se forme à presque toutes les extrémités du parasol des gouttelettes brillantes qui ressemblent à des pierres précieuses. »

Les symboles sont assez clairs, quand on connaît la situation, pour pouvoir se passer de chaînes associatives. Le bel oiseau mourant, c'est l'amour qui s'éteint. La rêveuse croit qu'une autre femme lui vole sa part ; le parasol est un symbole phallique et les gouttelettes représentent la liqueur fécondante. Elle veut garder tout cela pour elle. La malade, bien qu'encore jeune, se considérait comme parvenue à un plan d'essence spiritualisée et à l'abri du désir charnel. C'est pourquoi elle ne reconnaît pas l'oiseau et avait besoin de l'initiation du chasseur pour prendre conscience de ce qui lui manquait.

La valeur phallique de l'oiseau se retrouve dans l'argot et le langage populaire de pays divers. Les imaginations des artistes offrent elles aussi l'occasion de vérifier cette équation : oiseau = organe génital mâle. Sans recherches expresses, nous nous remémorons deux figurations de cet ordre. Dans un tableau de Frans Floris, daté de 1554, qui représente la chute des Anges et se trouve au Musée d'Anvers, les organes génitaux d'un des démons sont figurés par la tête d'un oiseau de proie. Un oiseau phallique est visible également sur un petit dessin à l'érotisme peu voilé, distribué par un fabricant de produits pharmaceutiques (urinaires) pour illustrer une chanson d'étudiants à l'érotisme encore plus direct.

Les allusions figurées à l'oiseau-phallus sont certes plus nombreuses et le XVIIIe siècle français en a fait, croyons-nous, souvent usage. Nous nous bornerons à ces deux exemples d'origine contrastée, empruntés à l'art de l'église et à celui de l'apothicaire, pour appuyer la thèse d'après laquelle, dans le serpent-oiseau, l'union est réalisée, la coalescence existe entre deux symboles tres

fréquents : l'oiseau, qui est un emblème phallique, et le serpent, qui, chez les occupants primitifs du continent américain, a une valeur - au contraire de l'Europe — surtout féminine. La fusion des deux êtres a lieu sous une forme qui fait ressusciter en esprit le chaînon perdu de l'archéoptéryx, du serpent-oiseau géologique.

D'après l'opinion générale, le véritable sens, le secret du serpent à plumes n'a pas encore été dévoilé. En général, et c'est ce qui intéresse notre point de vue, qu'il soit considéré comme symbole de la lumière, de la pluie, du vent ou du mouvement ondulatoire des eaux, il est toujours assimilé à une divinité des forces créatrices de la vie. Je crois que Quetzalcoatl représente *tout* ce qui a été dit sur lui et que les diverses interprétations qui en ont été faites ne sont que des vues partielles de ses divers aspects.

Alfonso Caso dit que Quetzalcoatl est un exemple de ce travail de synthèse auquel était arrivée la religion aztèque et qu'il consistait en une condensation ou fusion, dans une seule représentation religieuse, de particularités élémentaires apparemment discordantes, ou appartenant à d'autres divinités. Ainsi il est le dieu du vent, de la vie, du matin, de la planète que nous nommons Vénus, le patron des jumeaux ou des monstres, réunissant en lui les divers pouvoirs partiels des autres dieux. Par l'analyse que nous avons faite des éléments constitutifs du serpent à plumes, nous pouvons conclure qu'il est une réunion de deux éléments générateurs, mâle et femelle, père et mère (Père-Soleil et Mère-Terre) en conjonction génératrice. Quetzalcoatl des Aztèques et des Mayas est la conception symbolique de la divinité créatrice, c'est le dieu de la fécondité, le donneur de vie, qui réunit en lui les valeurs séparées des deux sexes. Il est la représentation magique et religieuse des deux principes générateurs fondamentaux, masculin et féminin, qui, en se réunissant, constituent une divinité symboliquement androgyne, formant un tout organique. Nous aboutissons donc à cette notion d'androgynie, dont la portée est universelle et en qui se réalise le rêve ancestral de la perfection et de la satisfaction suprêmes, celui d'une cause créatrice en éternelle auto-fécondation et en éternel enfantement (1).

Ceci est en accord avec l'opinion de Hiler (2), qui affirme

(1) Voir J. HALLEY DES FONTAINES : *La notion d'androgynie dans quelques mythes et quelques rites*. Un vol., Coll. Hippocrate, Le François, édit. Paris, 1938.

(2) HILER : *Das Gebet*, cité par HALLEY DES FONTAINES.

que les divinités des primitifs sont fréquemment androgynes. Brinton (1) est du même avis. Le père Sahagun (2) rapporte que les Indiens de l'époque de la conquête du Mexique appelaient Quetzalcoatl « Père et Mère ».

LE SENS DU SYMBOLE

Le serpent à plumes, les dieux doubles et la duplicité des instincts

L'étude sociologique et psychanalytique des mythes permet de les considérer comme un produit social extrêmement complexe, qui signifie soit un souvenir guerrier ou politique d'importance fondamentale dans l'histoire d'une société, soit un phénomène cosmique ou cataclysmique. Mais à travers cette signification de tels faits, en apparence indépendants de la volonté ou du caractère de l'individu, il passe constamment un courant affectif caché, une arrière-pensée inconsciente qui utilise les phénomènes objectifs pour son extériorisation.

L'homme primitif a passé sa vie dans la contemplation du monde extérieur et, malgré tous ses efforts pour l'objectiver, il n'a fait au travers de ce monde extérieur que se contempler lui-même. L'image qu'il se fit du monde sensible reste sans doute une interprétation principalement subjective, accordée à ses expériences vécues et aux composantes affectives de son tempérament. Il arriva ainsi à une représentation anthropomorphe de l'univers, à des dieux ayant des caractères identiques à ceux dont il est doué lui-même : le soleil avait deux pieds et deux mains, la lune était la matrice du monde et tous ces dieux ont vécu depuis la création du monde des épisodes de grandeur et de misère comme l'homme lui-même.

Pour Freud (3), les mythes sont les débris défigurés des désirs

(1) Daniel C. BRINTON : *Rig-Véda Americanus. Sacred Songs of the ancient Mexicans, with a glose in nahuatl.* Un vol. de 95 p. Philadelphie, 1895.

(2) Fr. Bernardino de SAHAGUN : *Historia general de las cosas de Nueva España* (édit. par Carlos Maria de Bustamente). 3 vol. Mexico, 1829, vol. II, p. 70.

(3) FREUD : *Gesammelte Schriften zur Neurosenlehre.* Int. Psa. Verlag, Vienne, 1926.

imaginatifs et collectifs, en résumé des rêves séculaires de l'humanité encore en enfance. En accord avec ce que nous ont appris Freud, Jung et autres sur les racines instinctives du sentiment religieux, le serpent emplumé Quetzalcoatl doit être considéré comme exprimant l'instinct de vie ; mais la représentation de l'anxiété humaine ne pouvait manquer dans la mythologie aztèque, et en effet nous trouvons à côté du dieu de la vie, Quetzalcoatl, son ennemi juré, Tezcatlipoca, autre important dieu créateur. Il représentait originairement le ciel nocturne et il était en relation avec tous les dieux planétaires, avec les dieux de la mort, du mal et de la destruction ; il était le saint patron des sorciers et des voleurs. C'est le dieu de la mort, mais en réalité il est l'équivalent nécessaire de Quetzalcoatl, sa transfiguration nocturne, ou mieux, son double : ceci est en accord avec ce que nous avons dit antérieurement sur l'appareil polythéisme ésotérique des Aztèques. Il était le dieu du froid et de la glace et aussi le dieu du péché et de la misère. Ces deux divinités de la vie et de la mort sont en guerre depuis le commencement du monde et l'histoire de leurs luttes constitue l'histoire de l'univers. Dans ce sens, ils représenteraient, avec leur caractère positif et négatif, les deux forces qui dirigent par un mécanisme d'opposition tous les phénomènes de la nature.

La théorie de Freud selon laquelle les instincts fondamentaux doivent être groupés en deux classes, celle des instincts de vie et celle des instincts de mort, distinctes et antagonistes, a suscité de grandes et intéressantes controverses, même chez les disciples de Freud jusqu'alors les plus orthodoxes. Les uns souscrivent à cette théorie, d'autres la réfutent et les deux groupes s'appuient sur de solides arguments. Je n'aurai pas la prétention de vouloir résoudre ni même celle de discuter le problème ; je voudrais seulement rappeler quelques données de l'histoire et de l'archéologie précolombiennes qui peuvent apporter, à mon avis, une contribution à ce sujet. Il est possible que, devant l'hypothèse d'un instinct de mort, chacun de nous, comme le prétendait le Dr Schiff dans une conférence à l'Institut de Psychanalyse à Paris, s'oriente selon sa sensibilité et ses dispositions affectives constitutionnelles. L'inconscient humain s'exprime dans un langage très différent du langage de la conscience ; celle-ci correspond à une structure psychique très supérieure, elle résulte d'une sédimentation culturelle beaucoup plus jeune que celle de l'inconscient.

Les deux couches de l'appareil psychique sont profondément

éloignées quant aux motifs qui engendrent leurs activités réciproques et également quant à la valeur significative de ces motifs. C'est une raison pour nous de chercher, quand l'occasion se présente, à retrouver les relations entre ces activités et ces motifs. En considérant les cérémonies sanglantes qui ont accompagné chez les Toltèques, les Aztèques et aussi chez les Mayas l'adoration du serpent emplumé et des autres dieux de leur Panthéon, on peut entrevoir les cheminements profonds de l'instinct, les rapports que, dans certaines civilisations humaines, le rituel et le culte ont avec les tendances vitales élémentaires.

Le sacrifice maya-azteque et la polarisation de l'agression

Les sentiments qu'éveille, par exemple, chez l'adulte normal, l'image maternelle sont très loin des sentiments de terreur que produit chez le très jeune enfant les divers phantasmes de la mère phallique, dont une représentation mythologique nous est donnée par Cuatlicue, la déesse jupée de serpents, figure apocalyptique de la Terre-Mère chez les Aztèques. L'homme maya primitif a réuni en une même divinité ses deux sentiments de tendresse et de terreur envers la terre-mère, l'expérience journalière lui avait appris qu'elle était la douce mère nourricière et en même temps le monstre qui dressait contre lui, de mystérieux guets-apens sur le chemin de la vie.

Freud a montré que, pour la mort comme pour la mère, les notions conscientes et inconscientes, les notions primaires et les notions évoluées sont divergentes. Pour l'enfant, l'idée de mort ne revêt pas le caractère que lui attribue l'adulte. Pour lui ce n'est pas une perte douloureuse et irréparable de la vie, une séparation définitivement cruelle d'avec un être aimé, c'est seulement l'éloignement momentané mais immédiat d'une personne devenue indésirable, éloignement propre à résoudre maints problèmes d'intérêt vital dans son petit univers restreint. La relation qui existe entre le civilisé et le primitif est sans doute comparable à celle qui sépare l'adulte et l'enfant. Le civilisé se place en face du problème de la mort d'une manière qui diffère de celle du primitif, il ne peut l'accepter qu'à force de résignation, et avec le renfort de concepts philosophiques, comme un fait naturel et inévitable. L'homme moderne est angoissé devant l'idée d'abandonner obligatoirement ce monde, et de plonger dans un autre sur lequel il

n'a pas de certitudes et dont aucune science ni aucune philosophie n'ont pu pénétrer le secret. Plus il avance et plus il aboutit à des conclusions d'un pessimisme toujours moins rassurant.

Seul le Bouddhisme a eu le courage d'idéaliser l'anéantissement, le Nirvana, l'engloutissement dans l'inconscient cosmique. A part lui, toutes les religions du monde ont considéré la mort comme un processus de dématérialisation de l'esprit et comme une continuation de la vie individuelle de l'âme dans un monde supérieur où tout effort et toute lutte disparaissent et où tous les désirs seraient comblés. Suprême aspiration de l'âme humaine vers la stabilité, vers l'inertie, vers une relaxation de l'appareil bio-psychique si longtemps en effort et en lutte pour une détente béatifique impérissable dans l'absolu. Chez les Aztèques, nous trouvons profondément enracié ce sentiment de la mort libératrice et apaisante, de la mort joyeuse, sentiment qu'on retrouve chez les habitants contemporains du Mexique (1).

Le culte de la mort et la pratique du sacrifice sont les caractéristiques prédominantes de la vie du peuple aztèque précolombien. « Tout ce qui vit est voué à la mort et pourtant il peut être sacrifié [prématurément] par le couteau d'obsidienne », dit Wolff (2). Toute l'organisation religieuse et sociale de ce peuple était dirigée par l'idée de la mort inévitable et du sacrifice sanglant nécessaire. Ce fut un peuple conquérant et fondateur de grands empires, mais le but des guerres y fut surtout d'obtenir des esclaves pour en faire des victimes propitiatoires à des dieux insatiables. Son histoire religieuse apparaît comme un interminable et épouvantable cauchemar de sang, dans lequel les sacrifices du plus raffiné sadisme pouvaient aboutir au cannibalisme rituel.

Voici, d'après Réville (3), quelques-unes des fêtes caractéristiques, cruellement originales, du calendrier mexicain en l'honneur de Xiuhtecutli, le dieu du feu : « Chacun des prisonniers était empoigné par un prêtre qui le chargeait sur ses épaules, le portait sur la plateforme et le jetait sur un colossal brasier de charbons incandescents qu'on avait préparé pendant la nuit. C'était alors pendant quelques instants un indescriptible fouillis de chair humaine grésillante, crépitante, craquelante, des contorsions, des

(1) *Cf.* le film d'Eisenstein sur le Mexique, intitulé *Kermesse funèbre.*
(2) W. Wolff : *Déchiffrement...*
(3) Reville, *loc. cit.*, p. 138.

hurlements qui remplissaient les assistants de terreur. Seuls, les prêtres vaquaient avec calme à leurs monstrueux offices et, armés de longs crocs, ils harponnaient les misérables, les tiraient hors du brasier avant qu'ils eussent rendu le dernier soupir et les jetaient aux trois quarts grillés sur la pierre de sacrifice où ils les achevaient à la manière ordinaire. Bientôt, un monceau de cœurs fumants s'élevait devant l'idole du dieu du feu ».

La contradiction est flagrante avec les règles de morale privée que, pour les engager aux bonnes œuvres, le prêtre aztèque enseignait à ses fidèles, après la confession : « Donne à manger à ceux qui ont faim, des habits à ceux qui sont nus, quelques privations que ces soins doivent t'imposer, car la chair des malheureux est ta chair et ils sont des hommes semblables à toi-même » (1).

Il semble que tout le sadisme inné contenu dans l'âme populaire aztèque et réprimé dans sa vie civile se soit déversé et libéré dans les pratiques sanglantes de ses cérémonies religieuses. D'après les historiens, le premier sacrifice fut pratiqué sous le règne de l'empereur Colhuacan, sur quatre esclaves, dans le but de laver une offense faite aux dieux par cet empereur. Lors de ce premier sacrifice, par conséquent, nous voyons la vengeance contre l'empereur se déplacer sur les esclaves immolés.

Ce mécanisme de déplacement est reproduit par tous les sacrifices postérieurs. Le prisonnier sacrifié en holocauste à la divinité s'identifie à elle, devient le dieu lui-même, et avec lui s'identifient le prêtre sacrificateur et les fidèles qui ont mangé le corps de la victime (2).

« Les Aztèques, dit Seler (3), pleuraient les victimes sacrifiées comme s'ils étaient des membres de leur propre famille ».

Les acquisitions de la psychanalyse permettent de considérer ces actes sacrificiels comme un geste d'auto-agression projeté sur un tiers, et comme une sorte de suicide par délégation, dans lequel le mécanisme défensif de la projection transforme l'impulsion masochique primitive en réalisation sadique dérivée (4). Il s'agit

(1) Aimé CHEVALIER : *Le Mexique ancien et moderne*, p. 12, un vol. Paris, 1863, Hachette, édit.

(2) C'est la transsubstantiation de diverses autres religions.

(3) SELER, *loc. cit.*

(4) Si l'on accepte la théorie freudienne des instincts de mort, on dira, en utilisant la terminologie de Mme Marie Bonaparte (*Introduction à la théorie des instincts*, Denoël, édit. Paris, 1937), que les instincts destructeurs du moi ont été, sous l'action de la censure, détournés de leur origi-

d'un déplacement de pulsions, comme la psychanalyse freudienne nous en a montré la fréquence au cours du développement libidinal.

On pourrait dire que l'attitude ambivalente de l'Aztèque vis-à-vis des victimes qu'il sacrifie situe le niveau de son sentiment religieux : l'introjection partielle de l'objet le place, au point de vue social, à une époque correspondant chez l'individu au stade sadique-anal primaire (1).

La signification anale du serpent et de la spirale

Nous sommes donc en présence d'une civilisation particulièrement sanguinaire, rituellement et minutieusement cruelle, plus qu'une autre vouée à la mort et qui semble essentiellement fondée sur la dérivation sadique de pulsions destructrices primitives. Cette civilisation a comme emblème un serpent mythique, à signification double, mâle et femelle à la fois, dieu androgyne se fécondant lui-même et se nourrissant de lui-même, qui réunit en lui les significations opposées de la vie et de la mort. Le serpent à plumes y est un symbole prévalent, c'est le seul dieu auquel des temples entiers soient uniquement consacrés, où l'image longuement reproduite, comme au temple toltèque de Tenayuca ou au temple maya de Xochicalco, atteint à la grandeur à la fois par la puissance et la monotonie.

nelle orientation centripète, suicide, et canalisés à l'extérieur sous forme d'instincts de mort objectaux, meurtriers d'autrui, homicides.

Une preuve de la puissance de transformation, de conversion de ces forces instinctuelles est donnée par l'évolution que le sacrifice religieux des Indiens d'Amérique subit sous l'action répressive de la civilisation. Les Mayas, dont le niveau culturel fut toujours supérieur à celui des Aztèques, avaient transformé le sacrifice des prisonniers et des esclaves en un sacrifice pratiqué sur eux-mêmes : dans leur rituel final, ils s'incisaient avec des épines d'agave le membre viril, le lobule de l'oreille et la langue et offraient ensuite à leurs dieux le sang ainsi obtenu. Chez eux, la cérémonie du sacrifice est l'aboutissement terminal de la répression par le surmoi des forces instinctives du ça. Ce rituel de circoncision maya, comme celui des peuples sémitiques, dérive les pulsions agressives sur des effusions sanguines symboliques, sans danger pour l'individu ni pour le prochain (Cf. « *La Circoncision* », publication de la Société de Psychologie Collective, *L'Hygiène mentale*, mai-juin 1938).

(1) K. Abraham : *Versuch einer Entwicklungsgeschichte der Libido auf Grund der Psychoanalyse seelischer Störungen*. Intern. Psychoanal. Verlag, Vienne, 1924.

On pourra, à présent, apprécier mieux certaines représentations incluses dans l'un des éléments du serpent à plumes, lui-même issu, nous l'avons vu, des tourbillons du feu et de l'eau, et dont un aspect de prédilection est la spirale.

Cette spirale nous paraît être en relation avec des éléments très primitifs de la vie instinctive, ceux de la phase excrétoire et excrémentielle. Nous croyons, nous fondant sur la comparaison de divers faits mythologiques, que la spirale serpentine est la représentation stylisée des énergies vitales, des forces génératrices occultes de l'univers. La spirale a aussi une signification excrémentielle, probablement parce que les déjections humaines et celles de certains animaux en ont souvent la forme. Nous avons vu plus haut que Jones reconnaît parfois au serpent une valeur excrémentielle (1).

Des mythes aztèques divers mettent d'une part en relation la spirale serpentine et l'ordure fécale et d'autre part établissent l'origine des êtres à partir de cette ordure. Une des représentations de la déesse de la terre, de la femme serpent, était Tlazolteotl, déesse à la fois de l'amour, de l'accouplement, du péché et des ordures excrémentielles. Un autre aspect de cette déesse de la terre était la déesse engendrée par les âmes des femmes mortes en couches, déesse qui apparaissait soit sous la forme d'un serpent, soit sous celle d'une femme très belle, à l'affût des jeunes hommes pour les tuer.

Le serpent spiralé, producteur d'ordure et générateur du monde, est ici exprimé en une mythologie précise. Elle est à rapprocher des phantasmes enfantins de toute-puissance excrémentielle que la psychanalyse nous a fait connaître et que les légendes religieuses de divers pays nous confirment. Pour les Egyptiens, l'homme était sorti du limon du Nil et avait eu à l'origine pour moitié la forme d'une grenouille, et, pour le reste, quelque chose de boueux et de terreux lui restait attaché (2). Les Australiens du Sud croient qu'une déesse mère engendra la race humaine à partir de ses excréments (3).

(1) V. p. 1, note 2.

(2) *Niloï Hieroglyphia Horapollon*, I, 25, Lemans, édit. Amsterdam, 1835, cité par HALLEY DES FONTAINES.

(3) Ashley MONTAGU : *Coming into beeing among the Australian Aborigenes*, cité par HALLEY DES FONTAINES.

A rapprocher aussi deux aliénés mentionnés par JUNG (*Métamorphoses*, p. 181) qui avaient « pondu » le monde par l'anus. L'un d'eux s'était représenté dans un tableau, tout nu et en érection, entouré de femmes et des attributs de la toute-puissance, le globe terrestre sortant de son rectum.

L'équivalence psychanalytique entre les excréments, l'or et la toute-puissance donne le sens d'une fable hindoue rapportée par Cosquin (1) : un serpent dormait sur une marmite pleine d'or qu'il distribuait le matin aux hommes pieux. Le même auteur rapporte que chez les Hindous, les serpents nagas sont censés renfermer dans leur tête un joyau magique, doué du pouvoir de réaliser tous les désirs (2). Mais le fait qui nous paraît intéressant surtout à rapporter ici, parce qu'il indique expressément les rapports entre les fonctions excrémentielles et l'agressivité, est le suivant. Un hiéroglyphe aztèque qui signifie la guerre, *Atltlachinolli*, est composé des éléments Atl : eau, urine, et Tlachinolli, excrément et feu, ou excrément ardent. Il est en forme de spirale avec la double indication de l'excrément et du courant d'eau, tous deux en relation réciproque avec la pluie et la foudre (3).

Le serpent à plumes nous apparaît maintenant comme un équivalent symbolique dans l'« inconscient collectif » des conflits infantiles que crée chez l'enfant le problème de la naissance. La théorie anale de la naissance se retrouve dans le mythe, comme la survalorisation des excréments et leur rôle dans la formation des idées de puissance. La mythologie du serpent à plumes est directement liée au sadisme sacrificiel de cette religion aztèque, empêtrée, malgré ses efforts, dans la boue et dans le sang.

L'oiseau buveur de fleurs et la victoire sur l'inceste

Si Quetzalcoatl, héros mythique et dieu-serpent emplumé, représente par son tronc serpentin les attachements terrestres de l'humanité, le besoin d'ordure et de péché qui la possède, les fixations sadiques anales qui l'asservissent à la destruction et à la mort, par son pennage il porte aussi avec lui les signes d'une libération possible.

Dans la mythologie variée, profonde, suggestive des rappro-

(1) E. Cosquin : *Les contes indiens et l'Occident*. Un vol. Paris, 1926, Champion, édit.

Légendes identiques en Europe : Allemagne, Bohême, Hongrie (Jung, *Métamorphoses...*, p.).

(2) E. Cosquin : Veinte cuentos de la India (mitos, cuentos y legendas). *Revisto de Occidente*, Madrid, 1926.

(3) Groupe hiéroglyphique du codex Borgia, in Seler, *loc. cit.*, cité aussi par A. Balint, *Imago*, 1923.

chements les plus curieux, que fut celle du peuple aztèque, il y a un tel enchevêtrement de symboles, une telle ambivalence et une telle condensation de significations, un tel foisonnement de divinités et tant d'assimilation entre les dieux qu'il peut paraître vain d'y chercher un fil conducteur, une idée directrice. En nous fondant sur les faits rassemblés par Réville, par Alfonso Caso, par Seler, Soustelle et d'autres encore, nous croyons cependant entrevoir comment le mythe aztèque principal, celui de Quetzalcoatl, concrétise l'effort de l'homme aztèque pour surmonter l'angoisse du péche originel et de la mort.

Les diverses légendes religieuses centrées autour du dieu rampant et volant sont assez intelligibles, croyons-nous, pour permettre quelques conjectures de synthèse. Si nos suppositions sont contredites, peut-être auront-elles l'avantage de susciter du moins un débat ou des recherches nouvelles. Nous avons dit que chez les Aztèques le serpent, symbole avant tout féminin, concrétisait à la fois les idées de maternité et de mort. Dans cette religion, comme dans tant d'autres, l'idée et la pulsion de mort ont donc une valeur incestueuse. Le retour au sein maternel de la terre comme aboutissement de la vie n'est pas propre aux seuls peuples maya et aztèque, mais ils avaient trouvé, pour représenter leurs dieux, des images d'une grandeur inégalée. Coatlicue, la Terre-Mère, la mère des dieux, du soleil, de la lune et des étoiles, n'a pas pour seule représentation la moitié-serpent du dieu universel et synthétique Quetzalcoatl. Des statues la montrent aussi avec des cheveux frisés, comme les déesses infernales qui gouvernent le monde funèbre, et dans ces cheveux sont sculptés des scorpions, des araignées, des mille-pattes, tous animaux de la nuit et compagnons de la mort. La statue de la déesse porte une multitude de seins, dont elle a besoin pour alimenter ses fils, les dieux et les hommes, elle montre ouvertement un cœur ensanglanté, ses pieds sont armés, en forme de serres. Tout ensemble admirable et répulsive, nourricière et meurtrière, elle exprime l'ambivalence de l'Aztèque vis-à-vis de l'idée maternelle, attirante et dangereuse en même temps.

Le caractère incestueux de la terre maternelle, séjour de mort et créateur de vie, est admirablement exprimé dans la mythologie aztèque. La pulsion agressive de mort y est frappée du même interdit que la pulsion incestueuse de vie, et le but des cérémonies sacrificielles est d'éluder ou de racheter cette double interdiction.

Quand le dieu du Soleil, Huitzilopochtli, descend au crépuscule pour rejoindre la déesse-mère au Pays de l'Ouest, dans les ténèbres du monde de la nuit, de la région vouée au mal et aux fonctions basses des êtres, il y est accueilli par les âmes conductrices, celles des mères qui moururent en couches, il parcourt les enfers et, dans un sacrifice de soi-même, il offre son sang pour ressusciter les cadavres, il réanime, en les aspergeant de son sang, les os épars des morts (1).

Cette notion de l'auto-sacrifice pratiqué par Quetzalcoatl est très importante. Le rituel du sacrifice prend ainsi, croyons-nous, sa signification vraie et devient mieux compréhensible. L'immolation des victimes les identifie, elles ou leurs commettants, avec le Dieu-Soleil qui, à la nuit, meurt et tombe dans les ténèbres maternelles, où il s'immole lui-même. Par le sacrifice d'un être humain, de soi-même ou d'une personne représentative, sont magiquement comblées trois tendances instinctives : l'hostilité envers le père (par identification, en se tuant, c'est lui qu'on tue), le besoin de châtiment (en raison de cette hostilité envers le père), l'expiation de la tendance incestueuse (à l'égard de la mère).

D'où l'importance de la forme de la mort chez les Aztèques. La mort naturelle est considérée par eux comme déshonorante, les âmes de ceux qui meurent de leur « belle » mort doivent subir une suite d'épreuves purificatrices à travers une série d'enfers souterrains avant d'atteindre le paradis de l'Est, le pays du Soleil, et de pouvoir revenir sur terre, mués en oiseaux brillants qui se nourrissent de fleurs (2). Ont droit à cette béatitude les victimes des sacrifices (ou ceux dont elles furent les remplaçants), les guerriers morts dans la bataille, les femmes mortes en couches et donc assimilées aux guerriers (3).

Seuls ces êtres ont payé leur dette de vie, seuls ils ont triomphé de la tentation incestueuse et ont pu se dégager des forces mauvaises du serpent pour conquérir les attributs bénéfiques de l'oiseau. Ceux-là seuls sont les élus du Père-Soleil, éternellement dignes de se donner sans remords à l'amour de la Terre-Mère et de boire sans fin le nectar des fleurs.

(1) Alf. Caso, *loc. cit.*

(2) « ... Cette civilisation luxueuse et barbare des Aztèques où se mêlaient le goût des fleurs et celui du sang ». J. Soustelle : Introduction à Pierre Verger, *Au Mexique*, 185 photographies, Hartmann, édit. Paris, 1938.

(3) Chez les Aztèques, le coït et l'accouchement avaient la même valeur religieuse que la guerre (Seler, *loc. cit.*).

En résumé,

1° Le serpent à plumes, propre aux civilisations maya et aztèque, constitue un symbole de valeur générale collective, « archétype inconscient » de Jung. Il paraît associé fondamentalement aux préoccupations ano-génitales primitives de l'enfant.

2° Le serpent à plumes, symbole bisexuel de fécondité, apparaît comme une hypertrophie ou une survalorisation de l'instinct de vie en opposition avec l'instinct de mort (1).

3° L'idée de mort chez les peuples maya et aztèque, comme peut-être chez beaucoup de primitifs, a un caractère incestueux. C'est pour cette raison, croyons-nous, qu'elle a déclenché chez ces peuples des mécanismes de répression et de défense à type sacrificiel, exprimés dans un cérémonial magico-religieux d'une sanglante atrocité.

Discussion

M. Odier se demande jusqu'à quel point nous sommes en droit d'appliquer nos connaissances psychanalytiques actuelles à des civilisations anciennes. Dans la conscience collective des Mayas-Aztèques, quelle était la signification du serpent à plumes ? Il y a un certain danger à lui appliquer notre symbolisme contemporain.

Odier rapporte un rêve très angoissant qui lui a été narré par une malade : celle-ci voyait s'approcher d'elle un serpent à poils, qui lui causait une terreur folle. Sur quoi elle est tombée dans une grave dépression, mais des anges ailés la rassurèrent.

M. de Saussure. — Je voudrais demander à M. Carcamo diverses choses. J'ai cru comprendre que le serpent peut être accompagné de divers oiseaux. A-t-on des données sur l'évolution

(1) Le serpent à plumes, en tant que serpent et en tant qu'emplumé, semble ne pas contredire au symbolisme phallique universel et de l'oiseau et du serpent, ainsi que M. Carcamo lui-même l'a entrevu à diverses reprises. Cela ne saurait l'empêcher de figurer l'une de ces grandes divinités maternelles que l'on vénère dans tant de religions. Nous connaissons en effet bien des déesses-mères phalliques : déesse Mout de l'Egypte, déesse Kali des Indes, cette dernière participant, au même degré que le serpent à plumes des Mayas-Aztèques, des forces de destruction et de mort (note de Mme M. Bonaparte).

de ces oiseaux ? Y a-t-il eu d'emblée des espèces d'oiseaux différentes ?

Autre question : N'y a-t-il pas, chez les Mayas, des danses qui symbolisent le serpent à plumes ?

M. Carcamo. Le serpent Quetzalcoatl (de *quetzal,* oiseau, *coatl,* serpent) a toujours eu une valeur magique. Le serpent figuré était toujours le serpent à sonnettes. Quant à l'oiseau, c'est un oiseau de l'Amérique du Nord que je ne connais pas.

Dans un livre de M. Wolff, cet auteur prétend avoir déchiffré l'écriture maya. Les Indiens de la région frontière font des danses spéciales en cercle pour faire venir la pluie. A un moment donné, au cours de cette danse, ils prennent un serpent dans la bouche, comme si le serpent symbolisait le souffle qui apporte la pluie. Les Aztèques figuraient l'excrément par un serpent enroulé en spirale et l'appelaient d'un nom qui signifiait urine-pluie ou excrément ardent.

M. Leuba. — J'ai fort goûté la conférence de M. Carcamo, parce qu'elle nous permet de confronter le symbolisme de très vieilles civilisations avec le symbolisme de nos contemporains. Je constate sans surprise — et ceci répond à l'objection première d'Odier — que nous sommes fondés à penser que le symbole du serpent à plumes a un caractère indéniable d'universalité. Le serpent à sonnettes, justement redouté pour sa morsure mortelle, était tout indiqué pour cristalliser les craintes conscientes et inconscientes.

Je puis citer deux exemples actuels d'un symbolisme identique, sinon toujours dans les images directes du rêve, du moins dans le contexte des associations.

Dans l'un de ces rêves, un cheval ailé était directement associé à un serpent (je me borne à cette indication succincte, parce qu'il s'agit d'un patient en cours de traitement).

Dans le second, où je puis être plus explicite, un patient (névrose d'angoisse très camouflée, avec maladies comportant des hémorrhagies) rêvait à un horrible animal aquatique, sorte de larve de dytique aux pinces monstrueuses, qui saisissait des têtards par la queue et les en amputait. L'eau du bassin était toute rougie de leur sang.

Or toutes les fois que l'on voit apparaître le complexe de castration en rapport avec des images de sang, il s'agit d'une menace de castration par la mère phallique. La première associa-

tion sur ce rêve fut le souvenir d'un doigt écrasé par une porte que la mère du patient avait refermée sur lui.

Le point essentiel de ce rêve, quant à l'objet qui nous occupe, est que ladite larve était recouverte de plumes.

Dès lors, les sacrifices sanglants des Mayas-Aztèques apparaissent clairement comme des sacrifices propitiatoires, destinés à préserver de la castration en apaisant la mère sanguinaire. Ils ne représentent nullement, à mon avis, une auto-agression, ainsi que l'a donné à entendre M. Carcamo.

On voit aussi le serpent à plumes symboliser l'excrément (d'où, peut-être, l'expression « poser une plume » pour désigner une exonération intestinale). Un de mes patients m'avait rêvé, la même nuit, sous les aspects d'un serpent à plumes auquel se substituait tout à coup sa mère, à ses côtés dans un abattoir où il marchait dans des lacs de sang, puis sous les aspects d'un énorme estron couché à côté de moi sur le divan.

Ces miennes observations confirment ce que M. Carcamo a fort bien montré, à savoir que le serpent à plumes n'est pas un symbole à sens unique.

M. HARTMANN. — Une simple question : il y a bien, dans tout ce qu'a dit M. Carcamo, cette manière particulière de surmonter l'angoisse de la castration par la mère phallique. M. Carcamo ne m'a pas fait comprendre comment ce serpent à plumes permet de surmonter l'angoisse.

M. LŒWENSTEIN. — Je pense, comme Leuba, que dans ces sacrifices symboliques il ne s'agit pas d'auto-agression, mais d'une agression sur autrui destinée à détourner le malheur ; le sacrifice d'esclaves permettait aux survivants de n'être pas sacrifiés, c'est-à-dire châtrés. Les dieux, si j'ai bien compris, étaient fort sanguinaires chez les Mayas. Mais il y a, de plus, tout ce que l'on trouve chez les peuples cannibales, qui participent de la gloire des tués en mangeant leur chair.

Les Mayas, paraît-il, n'étaient pas du tout sanguinaires. Leurs sacrifices, symboliques, se bornaient à des incisions du lobe de l'oreille. C'est leur invasion par les Toltèques qui leur a apporté les sacrifices sanglants.

Le problème méthodologique posé par Odier pourrait être posé autrement. Les valeurs représentées par le symbole serpent à plumes se retrouvent dans tous les peuples ; dès lors le problème se pose d'une façon plus particulière : quelle est la particularité

qui a fait que l'on a divinisé le serpent à plumes ? Ces divinités, telles que vous les avez décrites, sont des êtres dangereux. Leuba nous a rappelé que le serpent à sonnettes est un serpent des plus dangereux sur le plan conscient.

M. Hartmann. — Ces sacrifices sanglants sont une projection de l'agression. De ce fait, les dieux et les déesses sont très sévères, et c'est la culpabilité devant l'agression qui conditionne la projection de celle-ci.

M. Schiff. Ce qui m'a le plus vivement intéressé, au point de vue analytique, c'est d'apprendre que le symbolisme du serpent n'est pas univoque. Un de mes malades piétinait sur des rêves d'un serpent qui finalement se trouvait être un phallus maternel.

J'ai compris les sacrifices sanglants autrement que Leuba et Lœwenstein. Les sacrifiés jouent bien le rôle de boucs émissaires ; on les plaint, on les admire, on pleure sur leur sort, et donc on pleure sur son propre sort, détourné sur d'autres. Cette hypocrisie entre le bourreau et la victime est de toutes les époques et de tous les pays.

Mme Morgenstern. - Si je ne me trompe, le serpent représente la divinité de la pluie, entre autres significations. On lui demande la fécondité par la pluie. En même temps on lui demande de rassurer l'homme. Je crois que nous avons le droit de faire des rapprochements psychanalytiques avec ce que nous observons dans nos analyses. Je me demande si la libération de la peur peut se faire par la symbolisation.

M. Allendy. — La double symbolisation du serpent peut se rapprocher du double symbolisme du soulier : c'est le serpent qui s'enroule, mais c'est aussi le serpent qui, avalant une proie, peut faire penser à un orifice qui accouche.

M. Odier. — La discussion entre Leuba et Lœwenstein d'une part, M. Hartmann de l'autre, m'a suggéré une idée : nous retrouvons, projetées sur le serpent, toutes les phobies relatives au phallus. D'accord. Mais chez ces peuples exposés à la morsure mortelle du serpent, en est-il de même ? Les petits enfants aztèques ont pu avoir des névroses projetées sur le serpent ; mais ils vivaient au milieu de serpents vivants qui pouvaient prêter, chez l'Aztèque adulte, à la projection d'une névrose d'adulte.

J. Leuba.

La Vénus de Willendorf

par

Max COHEN

Dans les couches aurignaciennes de loess de Willendorf, petit village sis sur le Danube, en amont de Krems, Szombathy et Bayer trouvèrent, en 1908, une figurine de onze centimètres de haut, sculptée dans du calcaire oolithique à grain serré. Les deux archéologues dénommèrent leur découverte, par plaisanterie, la Vénus de Willendorf. Une description détaillée nous en est fournie par M. Breuil (1). En voici un extrait :

« C'est l'image d'une femme de proportions massives, d'âge bien mûr, complètement nue et ne portant d'autres ornements que des bracelets très simples à l'avant-bras. Ses mamelles énormes retombent jusque sur le ventre, très proéminent. Les hanches et l'attache des cuisses sont très replètes. Quant à la tête, volumineuse, elle est surtout occupée par la chevelure, faite d'un tortillon qui s'enroule en spirale. Du visage, aucune partie n'est même indiquée. Les parties génitales, en revanche, sont détaillées avec amour. L'artiste qui a modelé cette figurine a fait preuve d'une grande habileté, d'un réalisme audacieux, poussé jusqu'à l'horrible. Il s'est évidemment complu dans l'exagération des organes de la fécondité et des régions voisines ; il a systématiquement diminué ou omis les autres. Son œuvre dénote un art consommé et pleinement maître de sa technique » (2).

Cette petite statuette, créée il y a 25000 à 30000 ans, est, en effet, une des plus belles manifestations des étonnantes qualités artistiques de l'homme de l'époque paléolithique. Ce qui, avant tout, nous frappe, c'est le contraste étrange entre le corps nu et la tête, entièrement voilée par un masque sphérique, soigneusement tressé. Le sens de cette dissimulation a paru, jusqu'ici, énig-

(1) *L'Anthropologie*, Tome XXI, 1910, p. 699.

(2) Les figures qui devaient illustrer ce travail seront publiées dans un autre numéro (N. D. R.).

matique. Même si H. Breuil avait raison d'y voir des nattes de chevelure, chose peu probable, vu la longueur de la spirale, - le problème de la dissimulation totale n'en resterait pas moins entier.

La psychanalyse nous a apporté des éclaircissements sur le refoulement, dans l'inconscient, des tendances, des angoisses et des réactions psychiques de l'homme préhistorique. Cela nous encourage à entreprendre la tâche de résoudre l'énigme de cette œuvre d'art, aussi précieuse que surprenante. Elle semble contenir et nous avoir transmis une parcelle de cette réalité qui, après des milliers d'années, devait faire apparaître, dans la poésie, le mythe, le rêve et la coutume populaire, le sujet étrange de la tête voilée.

Je crois pouvoir démontrer que le sujet de la tête voilée résulte des émotions et angoisses émanant de la mère. S'il en est ainsi, nous aurons résolu le problème.

A l'image de la mère se lie l'angoisse primitive de l'homme, l'angoisse de la naissance, causée par le manque de respiration durant la naissance, par l'expulsion douloureuse de la chaude et douce enveloppe qu'était le sein maternel, vers le froid, la lumière crue et la dureté d'une vie indépendante. La mère est l'objet de l'amour, en tant que créatrice, nourrice, éducatrice et protectrice, mais le souvenir des douleurs qu'elle a dû faire subir à l'enfant naissant demeure au fond de l'inconscient. La tentation qui pousse vers l'inceste, l'appréhension d'être châtré augmentent le trouble dans l'âme du mâle, pour qui, néanmoins, le sein maternel reste le paradis perdu, dont la récupération forme le but éternel du désir masculin, but de la vie que la mort seule pourra racheter.

L'ambivalence des sentiments que la femme évoque dans le mâle se reflète distinctement dans les caractères qu'on donne aux divinités féminines, depuis la cruelle Kali et la Méduse terrible jusqu'à la Demeter mystérieuse et à la gracieuse Madone. Parmi les femmes divines qui, de tous temps, ont peuplé l'imagination des croyants, il s'en trouve même quelques-unes qui réunissent en elles seules tous les différents aspects de la grande déesse-mère. Telle est Bhavani, la mère hindoue, l'image résumée de la longue file de mères de l'humanité. Elle est l'épouse de Shiva, tout en ayant des relations sexuelles avec ses trois fils. Amante de Brahma, elle se nomme Maja, déesse filante du foyer. Dans les bras de Vishnou elle devient Lakshmi, Aphrodite hindoue. Elle

est Dourga, déesse de la planète Vénus, déesse d'amour comme étoile du matin, déesse de guerre comme étoile du soir. Elle est Kali, déesse impitoyable et éhontée de la mort et de la volupté, qui effraye l'homme par sa vulve béante, qui l'humilie, le maltraite et l'émascule (1). Bonne et mauvaise, réunissant ciel et terre, maternelle et féroce, vertueuse et impudique, elle est l'image de la première mère, image céleste aussi de la femme sculptée par l'artiste de Willendorf. Car cette femme également fut aimée, puisque l'artiste a été poussé à tailler son corps dans la pierre. Elle fut crainte aussi et, comme notre enquête le démontrera, c'est pour cette raison qu'elle a dû se voiler la tête.

La peur qu'inspirent les mères aux fils, cette peur qui est d'origine tant individuelle que phylogénétique, se révèle avec clarté dans l'impuissance psychique. Les hommes qui en sont atteints ne le sont, ainsi que nous le savons, qu'en présence des femmes qui leur rappellent, même inconsciemment, leur mère. La peur que leur inspire l'aspect de ces femmes éteint leur sensualité. Mais voici une particularité très importante pour la solution de notre problème : l'obscurité complète, souvent, fait renaître la puissance. L'obscurité cache les traits de la femme confondue, dans l'inconscient, avec la mère, l'effet troublant ne se produit pas et le mécanisme de barrage n'est pas déclenché.

On sait qu'il est aussi des rêves incestueux pendant lesquels la personne qui rêve ne sait pas reconnaître la figure du partenaire défendu, ou bien où celui-ci apparaît sans tête. Otto Rank cite (2) quelques rêves d'un malade, relatés par Ferenczi, qui ont trait à semblable inceste avec la mère. Celui qui rêve a affaire à des femmes corpulentes dont il ne voit pas la figure et avec lesquelles, dans son rêve, il veut consommer le coït. Cet objet de rêve ne rappelle-t-il pas la Vénus de Willendorf, femme corpulente dont on ne voit pas la face ?

C'est à la même intervention de l'inconscient, qui supprime, dans les rêves incestueux, les traits du partenaire défendu, que de nombreux sujets doivent de s'imaginer difficilement, en état de veille, la face d'une personne aimée. Plus on insiste, moins on réussit à reconstituer l'image cherchée. L'effort de volonté se heurte contre un obstacle manifeste : l'inhibition de l'inceste. Il se dresse d'autant plus haut qu'on essaie de le franchir. Dans cet

(1) *Cf.* C. D. Daly : Der Menstruationkomplex. *Imago*, I, 1928, p. 46.
(2) *Cf.* Otto Rank : Inzèstmotiv., p. 322.

ordre d'idées est remarquable le cas-type de saint Louis de Gonzague, relaté par son contemporain Cepari : il aurait été si pieux que non seulement il ne regarda jamais aucune femme en face, mais encore ne supporta pas de rester, seul à seule, dans une pièce avec sa mère.

La figure de la femme aimée provoque, dans les cas qui nous occupent, l'émotion angoissante qui atteint le mécanisme prohibitif et réduit la jouissance ou même la supprime. Il est compréhensible que l'amant cherche à vaincre ces entraves ! En voilant la face de celle qu'il aime, il a trouvé, sans en connaître le rapport, un moyen efficace, bien que bizarre, de s'assurer la possession sereine de sa partenaire.

Ce procédé est en effet très répandu, la littérature et la réalité nous en fournissent de nombreuses preuves. Dans Inzestmotiv (p. 127), Rank résume une tragédie de Lope de Vega : la jeune épouse du duc de Ferrara trompe son mari avec son beau-fils, qui était venu, comme messager de son père, demander sa main. Les ayant surpris en tête-à-tête, le duc fait voiler la face de sa femme, la fait attacher à une chaise et ordonne à son fils de la tuer, en prétendant que la personne ligotée est un dangereux criminel. Après une hésitation empreinte de méfiance, le fils obéit, puis est à son tour poignardé par les gardes, par ordre du duc. C'est sous l'influence de sa propre résistance psychique que le poète a préféré, comme personnage, une belle-mère à une mère (1) et une même mort cache l'inceste perpétré en dépit de tous les obstacles, tant objectifs que subjectifs. Le poète a donc créé une scène pendant laquelle, sous une forme déguisée et inconsciente, le fils s'unit à sa mère, bien que le père fût survenu. Il était nécessaire de cacher les traits de la mère, car, sans cet expédient, le fils, effrayé, eût été détourné de son projet.

Le même sujet est traité presque identiquement dans la mythologie nordique, bien qu'il soit peu probable que celle-ci ait été connue de l'auteur dramatique espagnol du XVIe siècle. Dans une suite à la légende de Sigurd, Swanhild, fiancée du roi Joermunrek, l'aurait trompé avec Randver, le prince héritier (ici également le fils avait été le messager de son père pour la demande en mariage). On ligote la femme dans le portail du château-fort (2) et elle doit être piétinée à mort par des chevaux. Mais, lorsqu'elle

(1) O. Rank, *L. c.*, p. 130.
(2) *Cf.* S. Freud. Introduction à la psychanalyse, p. 168.

ouvre les yeux, les animaux n'osent pas la toucher et ce n'est qu'après lui avoir voilé la face qu'elle pourra être exécutée, pendant qu'on mène Randver au gibet, par ordre de son père.

Saxo nous transmet l'histoire d'Olo, roi de Danemark. Son vassal, Starkather, veut assassiner le roi qui prend son bain. Mais l'éclat des yeux du roi sans défense le fait reculer. Le roi ne se doute de rien et, connaissant l'effet terrifiant de son regard, il voile sa face et demande à Starkather d'approcher.

Dans cette relation, il s'agit d'une transposition, sur la personne du père, du pouvoir d'inspirer de l'angoisse inconsciente, transposition dont parle Otto Rank dans « Das Trauma der Geburt » (p. 16). Ainsi, le geste de voiler la face est attribué au père, geste qui, autrement, serait propre à la mère, pour ne pas effrayer son fils qui s'approche. Le but est facile à comprendre : il incite à la satisfaction sans crainte et rend possible le meurtre, en l'espèce. Par la pénétration du glaive dans le corps, ce meurtre symbolise le coït. La conception primitive de l'action, tuée par la légende, serait que la mère aurait voilé ses traits pour que le fils pût accomplir son acte incestueux. Que cette action fût réelle ou qu'elle n'ait été qu'imaginée par un désir infantile, il n'importe, puisque l'imagination aurait son origine dans un fait réel des temps primitifs.

Dans le mythe grec connu, Persée décapite la Gorgone Méduse et se sert de la tête coupée pour pétrifier Polydecte, qui allait contraindre au mariage Danaé, mère de Persée. La Méduse est manifestement le double de Danaé, et ainsi, dans le monde des imaginations infantiles qui est celui des mythes, la tête de la mère — tête dont l'effet redoutable est connu de Persée en sa qualité de fils — est employée pour tuer, par l'épouvante, un rival détesté. En la Méduse décapitée, nous reconnaissons le sujet de songes de la mère sans tête.

Ce sujet réapparaît dans un conte de fées allemand, « Sündliche Liebe », relaté par les frères Grimm :

« Sur le Mont Saint-Pierre, près d'Erfurt, se trouve le sépulcre d'un frère et d'une sœur. La sœur était si belle que son frère, rentrant d'un long voyage, s'en éprit violemment et qu'ils péchèrent ensemble. Aussitôt le diable leur arracha la tête. Leurs effigies furent taillées dans la pierre tombale, mais les têtes disparurent. On en mit d'autres, en cuivre jaune, mais elles disparurent

également. Même si on dessinait des têtes à la craie, elles étaient effacées le lendemain. »

Rank, en citant ce conte (1), remarque que la disparition des têtes rappelle impérieusement le mécanisme de défense des rêves incestueux, pendant lesquels la tête du partenaire défendu reste invisible.

Il évoque également la terrible tête de Méduse, la célèbre image voilée de Saïs en Egypte, connue des Anciens, dont le voile ne pouvait pas être écarté, car son aspect tuait. Ce que nous savons à ce sujet ne se fonde que sur la tradition, tout renseignement exact faisant défaut. Peut-être l'image de Saïs fut-elle semblable à la Rhée voilée de la Villa Albani à Rome, une statue étrange et sévère, dont l'aspect ahurit, car, derrière le voile épais, l'inconscient du spectateur devine la mère. C'est la Mort ; elle vient redemander la vie que naguère elle donna, et pourtant la terreur qu'elle inspire se heurte à un flot d'amour. « Cette sculpture est unique dans l'archéologie classique », dit avec raison Alfred Jeremias (2). Des sculptures de ce genre ne peuvent, en effet, être qu'extrêmement rares, parce que la tête sans face donne à ce qui est défendu, banni, oublié, une expression trop connue par l'inconscient pour que les artistes, sans être poussés par la forte nécessité psychique, osent le ressusciter sous cette forme éloquente.

L'attitude masochique et féminine qu'ont les Juifs envers leur Dieu-père les empêche de comparaître devant lui tête nue (3). Les orthodoxes entre eux s'enveloppent même entièrement pendant leurs prières, comme s'ils voulaient, fascinés, imiter un geste de leur dieu, qui cache sa tête terrible afin que les croyants puissent l'approcher.

Saint Paul ordonne (I Cor. 11, 5.6.13) :

« Toute femme qui prie ou qui prophétise, la tête non voilée, déshonore son chef ; c'est comme si elle était rasée. Car si une femme n'est pas voilée, qu'elle se coupe aussi les cheveux. Or, s'il est honteux pour une femme d'avoir les cheveux coupés ou d'être rasée, qu'elle se voile. — Jugez-en vous-mêmes : est-il convenable qu'une femme prie Dieu sans être voilée ? »

(1) *L. c.*, p. 461.

(2) Alfred JEREMIAS. *Der Schleier von Sumer bis heute.* Der alte Orient, Fasc. 1-2, 1931.

(3) REIK. *Der eigene und der fremde Gott.* pp. 71 et 209.

Ainsi l'apôtre, traitant un sujet de mode féminine qui, croirait-on, était de peu d'importance pour le paladin de Dieu, son aversion violente à l'égard du visage découvert des femmes, aversion née de l'angoisse, lui arrache des ordres saugrenus qu'il cherche en vain à motiver. Il met en demeure ou bien d'enlaidir la tête de la femme en la tondant, comme si par la laideur il voulait la rendre inoffensive, ou bien de la voiler. Les deux procédés paraissent être de même valeur, abstraction faite des considérations esthétiques.

Tondre la tête ou la couvrir ont même signification symbolique chez les Basques. Ce petit peuple, qui vit depuis des milliers d'années la vie des montagnards retirés et isolés, a sauvegardé jusqu'à nos jours des vestiges d'une très ancienne civilisation dans sa langue, ses coutumes et sa mentalité. Strabon relate que beaucoup de femmes basques épilaient la partie antérieure du crâne (Iberia III, 164), de sorte qu'elle brillait comme le front, tandis que d'autres cachaient leur tête dans un bonnet, jusqu'au lobe des oreilles. Cette coutume se conserva pendant des siècles, bien que l'alternative tondre ou voiler se soit effacée avec le temps. Andrée de Poça, dans sa relation datée de 1587, nous apprend que les femmes basques se rasaient le crâne et se couvraient la tête d'un véritable turban. De même, les femmes juives orthodoxes se rasent la tête et portent perruque.

Dans l'antique Israël, le voile porté en public était réservé à la prostituée, qui manifestait ainsi qu'elle était prête à se livrer. Cela apparaît clairement dans la Génèse, où Judas crut sa bru Tamar être une fille publique « parce que son visage était voilé » (Ledrain). La prostituée portait le voile afin que l'homme se servît d'elle sans crainte de sa dignité féminine, sans crainte de retrouver sa mère en elle, pour assouvir son désir.

Le fait de rendre méconnaissables des proches en les voilant ou en leur noircissant le visage, thème fréquent des mythes et contes de fées, doit être également mentionné ici (Grimm, Allerleirauh). Rendre méconnaissable est une condition indispensable à l'acte défendu.

Hérodote raconte (L, 199) que, suivant un précepte religieux, les Babyloniennes se livrèrent, une fois en leur vie, dans le temple de Mylitta. A cette occasion, elles portaient une couronne tressée de cordes. En regardant de près, on constatera que le voile de la Vénus de Willendorf est fait, lui aussi, d'une corde tressée ou

tordue, qui, en forme de spirale, commence au sommet du crâne pour s'enrouler autour de toute la tête.

En maints endroits du globe il existe une coutume suivant laquelle la femme mariée, donc la mère, se fait connaître par un couvre-chef spécial. Fréquemment, le seul fait de porter un couvre-chef distingue l'épouse de la célibataire. L'expression allemande « unter die Haube kommen » (1) s'emploie encore de nos jours lors des épousailles d'une jeune fille. En latin, la jeune femme s'appelle *nupta* (de *nubo,* voiler). Dans la Rome antique, la fiancée se coiffait d'un foulard spécial, couleur de feu, le *flammeum.* La coutume française de « coiffer Sainte-Catherine » relève du même domaine. Il paraît qu'autrefois le voile servait généralement à éviter que la face de la mère ou de la femme évoquant la mère provoquât de l'angoisse. Le voile de la femme orientale y trouvait également sa raison d'être, bien qu'on l'explique autrement.

Une hypothèse d'après laquelle, à un certain degré du développement psychique, le voile seul permettait l'union des deux sexes, ne serait peut-être pas à rejeter *a priori.* Dans l'imagination de l'homme, la face de la femme offrait un danger, et la femme se voilait pour supprimer cette impression. Le voile, symbole de sa soumission à l'union physique devint aussi le symbole de la soumission féminine tout court. Dans le conte biblique du voyage de fiançailles de Rebecca (Genèse, 24), l'héroïne, ayant aperçu son futur époux Isaac, « prit son voile et se couvrit ». A l'époque, ce geste n'aurait pu être conçu comme une manière de se soustraire pudiquement aux regards masculins, car lorsque le messager affronte Rebecca pour la demande en mariage (verset 17), cette rencontre d'un homme inconnu ne l'incite nullement à dissimuler sa figure. Ce n'est qu'en apprenant, au but de son voyage, qu'elle se trouve devant son fiancé, que Rebecca se voile. Elle manifeste ainsi sa soumission, et Isaac, comprenant son geste, la conduit sous la tente de sa mère décédée, comme si elle devait la remplacer. « Ainsi Isaac fut consolé de la mort de sa mère » (verset 67).

Le département hindou du musée ethnographique, à Berlin, possède un recueil du 18e siècle contenant, entre autres, une série de miniatures délicieuses, illustrant des chansons populaires hindoues, dites *raga.* On y représente un couple d'amants dans les différentes phases du jeu de l'amour. Toutes les scènes, sauf la dernière, nous montrent la femme sans voile. Sa tenue naturelle

(1) Littéralement : venir sous le bonnet (n.d.r.).

et ingénue prouve qu'elle n'est point dans ce jeu une novice désireuse de cacher son trouble derrière un voile, ni une coquette qui emploierait le même moyen pour simuler la pudeur. Cependant, dans la dernière scène, un voile rose parfait sa mise. Son partenaire va atteindre le but de ses désirs, lorsqu'elle se détourne pour couvrir sa face d'un voile. Le rite observé, selon la coutume hindoue, dans ces scènes, prescrit apparemment le port du voile, la dissimulation de la face, à la femme qui s'abandonne.

Le voile, en tant qu'instrument de l'*ars amandi* hindoue, se retrouve dans une miniature du 17e siècle (1). Cette reproduction confirme notre explication de la miniature du musée de Berlin. Le sujet montre également une femme couchée sur un lit de repos et prête à exaucer le désir de son amant. Parmi les nombreuses images féminines des miniatures hindoues, reproduites dans l'ouvrage de Stchoukine, seule la femme dans son rôle d'amante consentante porte un voile. Ce détail vestimentaire, qui y apparaît pour la première fois, doit donc nécessairement être en rapport avec la signification de la scène reproduite, c'est-à-dire avec le coït imminent. Cette conclusion se trouve corroborée par le soin avec lequel le voile a été dessiné, ainsi que par ses dimensions. La femme va ramener sur sa figure le voile qui repose sur sa poitrine. Par ce geste, elle manifeste sa soumission à la volonté de son amant, ainsi que le fit autrefois Rebecca.

Le caractère féminin connu du sacerdoce nous permet, dans le cadre de cette enquête, de citer des exemples ayant trait aux prêtres et aux moines. Voici tout d'abord le flamine romain, auquel il était défendu de paraître tête nue ; voilà l'ecclésiastique catholique avec sa tonsure et sa gamme de couvre-chefs. L'accoutrement de certains moines mendiants du Japon attire particulièrement notre attention. Au cours de leurs quêtes, ils portent en guise de chapeau un panier qui cache entièrement leur tête. Ce couvre-chef rappelle d'emblée, par sa forme et son étendue, le masque tressé qui rendit méconnaissable la Vénus de Willendorf. D'après Wellhausen (2), les devins arabes se voilaient quand ils s'adonnaient à leurs visions et prophéties. D'où l'appellation *Dhul Chimar*, l'homme au voile, donnée à plusieurs devins célèbres. Ils se voilaient seulement dans l'exercice de leurs fonctions de pro-

(1) Dans I. Stchoukine : *La peinture indienne à l'époque des Grands Mogols*, pl. LVI. Paris, 1929.

(2) *In* Arabisches Heidéntum, II, p. 135.

phètes. En admettant qu'à l'origine le sacerdoce eût été une prérogative féminine, les prêtres auraient conservé quelque chose du vêtement de la femme mariée.

Bien qu'il ne me soit pas possible de prouver leur rapport avec le sujet de la présente enquête, je voudrais encore citer deux autres exemples : on voile la tête en signe de deuil, us mentionné déjà dans la Bible, où il a même signification que cet autre qui consiste à se faire tondre aux mêmes occasions (II, Samuel, 19, 5 et Jérémie, 48, 37) ; on la voile également aux condamnés à mort (Esther, 7, 8), coutume observée en France, de nos nos jours encore, envers les parricides et sanctionnée par la procédure pénale.

La statuette de Willendorf ne semble pas être la seule sculpture préhistorique *sui generis*. A part quelques sculptures sur os, découvertes à Predmost en Moravie et qui se trouvent actuellement au musée régional de Brunn, statuettes qui ne permettent pas de déterminer si on a affaire à une dissimulation de la tête ou s'il s'agit seulement d'un travail primitif, nous mentionnerons, surtout, une catégorie spéciale de sculptures préhistoriques, probablement d'origine pélasgienne, trouvées dans l'île de Malte. Leur conception trahit une proche parenté avec l'ouvrage de Willendorf. Il s'agit de sculptures en calcaire, de vingt à quarante centimètres de haut, représentant des femmes assises, ventrues, soit des déesses-mères, soit des ancêtres, toutes dépourvues de tête (1). Les têtes ne sont nullement détachées par violence, elles furent sculptées séparément ; on peut le déduire de la présence d'une cavité dans le cou. Comme il ressort d'une enquête de l'Institut Royal d'Anthropologie (2), les têtes pouvaient facilement être posées et enlevées. En effet, quelques têtes ont été trouvées, munies d'une protubérance qui s'adapte exactement à la cavité du cou. M. C.F.C. Hawkes, le distingué conservateur-adjoint du département des « British and Mediaeval Antiquities » du British Museum, est d'avis, m'écrit-il, que les têtes furent posées sur les troncs à des occasions solennelles. L'hypothèse opposée semble tout aussi justifiée, à savoir qu'à de telles occasions ou pendant les services religieux, les têtes étaient enlevées, afin de donner aux profanes la possibilité d'en approcher sans crainte.

(1) Quelques-unes de ces sculptures se trouvent au British Museum, salon central. Voir aussi Luigi M. Ugolini, « Malta », Roma, 1934.

(2) *Journal of the Royal Anthrop. Inst.*, Vol. LIV, 1924, pp. 67-100.

Du grossier masque tressé dont s'est servie la femme de l'époque aurignacienne pour voiler sa face, jusqu'au loup en soie de la mi-carême, l'évolution sur le plan matériel est aussi grande qu'est minime l'évolution sur le plan psychique. Le carnaval, époque où les désirs réprimés sont autorisés à surgir, libère l'âme, comme l'orgie d'antan, de la tension causée par le refoulement. Tel quel, il signifie l'accouplement sans distinction, la promiscuité comportant son risque d'inceste. C'est justement ce risque d'inceste, bien ressenti par l'inconscient, qui constitue l'attrait du bal travesti, où la femme doit être voilée, tandis que l'homme peut y prendre part sans masque. La femme qui assiste au carnaval est pour ainsi dire libérée de toute contrainte. Elle peut faire sans gêne son choix supputé incestueux, et l'homme peut l'accepter, à cause du loup qui rend possible la licence carnavalesque.

Les femmes qui se cachent la figure, dans le rêve, le mythe, la poésie et la réalité, sont des mères. Elles se voilent devant leurs fils pour leur épargner les angoisses que leur aspect provoque. C'est sa mère qu'aime l'homme en la femme, et qu'il craint en même temps. C'est, chez l'homme, le fils qui souffre de son sentiment ambivalent envers la femme, et qui ne supporte pas son aspect, tout en recherchant son étreinte. Cette constatation générale autorise, en l'espèce, cette conclusion : la femme qui servit de modèle à l'artiste de Willendorf était sa mère. Elle se voila la face pour ne pas effrayer son fils, qui voulait la contempler, la modeler, la posséder. Il aurait pu reproduire le corps de n'importe quelle femme sans avoir besoin du voile ni du masque, ces signes de bon vouloir, ces clefs de l'intimité. En présence de sa propre mère, il se sentit embarrassé. L'angoisse provoquée par l'aspect de la figure nue aurait étouffé sa puissance artistique et masculine.

Si notre figurine n'avait pas 25000 ans, si elle n'avait pas été créée à une époque de l'évolution humaine où le refoulement et la sublimation des désirs incestueux n'avaient atteint qu'un de leurs premiers degrés, d'autres possibilités pourraient à bon droit être envisagées. L'artiste aurait pu avoir sculpté son épouse, qui, devancière de Rebecca, aurait remplacé sa mère ; ou bien ses désirs refoulés lui auraient suggéré d'attribuer à sa création le masque, symbole du consentement qu'il convoitait dans son inconscient, de la part de son modèle. L'époque lointaine d'où nous est venue notre statuette nous autorise à rejeter ces hypo-

thèses et à considérer ce geste comme une réalité, comme un acte voulu par la mère de l'artiste. Se voilant la face, elle se déclarait prête à subir sa volonté.

Les réactions de l'amoureux de nos jours sont encore les mêmes que celles de l'homme paléolithique. L'amant passionné craint la clarté du jour ; dans son inconscient, il identifie mère et amante, et ainsi, pour éviter le veto d'inhibition de l'inceste, il garde ses tendresses pour l'obscurité. Généralement, l'amour sensuel est relégué à la nuit.

Puisque l'homme craint sa mère en la femme, il attribue aux femmes des traits de bonté extraordinaire, comme s'il voulait calmer sa peur inconsciente de la cruauté maternelle. La femme dont il craint l'aspect et dont il désire le corps, il l'enveloppe d'un manteau de fiction, il la cache sous un masque ou un voile et l'entoure d'obscurité. Il ferme les yeux pour ne pas la voir.

Notes et Documents

Un rêve où la Terre est prise comme symbole du père

La terre recouvre d'une façon si générale la valeur symbolique de la mère qu'il nous a paru intéressant de rapporter le rêve suivant où elle revêt nettement la signification du père.

L'auteur de ce rêve est une femme d'une quarantaine d'années, encore vierge, dont la sexualité avait été fortement refoulée.

Texte.

« J'étais couchée toute nue dans une vigne, contre la terre. Près de moi, également nue et dans la même position, était une autre jeune fille. Je vois à la fenêtre d'une ferme une femme qui tire un rideau blanc. Elle devait être la propriétaire et j'étais gênée d'être ainsi dans sa vigne. Un serpent très gros passe sous mon corps. Malgré ma peur des animaux rampants, je ne suis pas effrayée. »

Associations.

Vigne : terre de labour, fécondité du sol. Je puis maintenant regarder la nature avec d'autres yeux et participer à sa sensualité.

Jeune fille : ancienne pensionnaire qui avait toujours peur la nuit. Elle croyait apercevoir un petit homme, couvert d'un chapeau pointu et venait souvent se réfugier dans mon lit.

Fermière : ma mère qui se cache derrière un rideau blanc, symbole de pureté.

Interprétation.

La fermière étant la propriétaire de la vigne, on pourrait se demander si ici la terre n'est pas le symbole d'une mère phallique. Dans la marche générale de l'analyse, rien n'autorise cette façon de voir. D'autre part, le doublet, représenté ici par la jeune pensionnaire, montre bien une crainte de l'organe masculin. Enfin,

la veille, la malade n'avait apporté le rêve suivant : « J'étais dans un grand lit, toute nue et le corps serré contre le Pape. Il y avait quelqu'un d'immatériel entre nous qui n'empêchait nullement le contact avec le Pape ». Ceci confirme que la malade est en plein conflit œdipien.

R. DE SAUSSURE.

Anagramme, ou d'un moyen commode de payer ses dettes en rêvant.

« Employé dans un service de contentieux, je suis chargé par un tailleur d'aller recouvrer une dette de deux mille francs chez un créancier récalcitrant, miteux, de mauvaise foi et qui échappe à toutes les poursuites en changeant constamment de domicile. Cet individu s'appelle Abel Hermant. Je finis, après bien des recherches, par le dénicher dans une sale petite ruelle du côté de Plaisance. Il reconnaît avoir commandé et reçu plusieurs complets du tailleur, mais il prétend qu'il ne peut rien payer. »

Tel est le rêve apporté par un homme de trente-sept ans, en traitement pour une grave névrose de caractère, avec forte homosexualité latente, dont le trait dominant est un comportement tout à fait pathologique à l'égard de l'argent. Il semble se complaire dans des embarras financiers dont il ne peut sortir, quelques réels efforts qu'il fasse. Car il déploie une grande activité, qui consiste à courir de tous côtés à la recherche d'expédients plus ou moins en marge du code, pour boucher les trous les plus voyants. Il s'occupe de contentieux, mais il est constamment obligé de se soustraire lui-même aux poursuites de ses clients parce qu'il bouche les trous avec les provisions qu'ils lui versent, puis néglige, pour aggraver sa culpabilité, les démarches qu'on lui a confiées.

En analyse depuis plusieurs mois, il n'a jamais versé un sou à son analyste et lui doit précisément, le jour où il lui apporte le rêve, la somme de deux mille francs qu'il est chargé de recouvrer.

Le rêveur est fort gêné de ce rêve et ne dit mot. Je le laisse mijoter dans son silence, attendant les associations qui me permettront d'établir l'analogie entre la situation du rêve et la situation réelle. Il ne parvient pas à vaincre sa résistance à parler et je lui viens en aide en lui demandant : « Ce M. Abel Hermant s'appelait Jean, naturellement ? » — « Oui, oui, naturellement.

Euh, non, non, mais... comment, je n'ai jamais dit qu'il s'appelait Jean ? Ah, mais si, ça me rappelle que, dans le rêve, je suis parti furieux ; je lui ai flanqué mon poing sur la gueule en disant : « Pan sur la tête à Jean ! ».

— « Ainsi, lui dis-je, ce n'est pas vous qui me devez deux mille francs, c'est moi qui dois vous payer la faveur insigne de faire votre analyse ? » — « Je ne vois pas le rapport », répond-il en s'esclaffant. « Essayez un peu du petit jeu des anagrammes : Jean Abel ne pourrait-il être un Jean Leba travesti ? »

— « Ah, je n'aurais pas pensé à ça. »

Ce rêve amusant condense beaucoup plus de choses qu'il ne convient d'en introduire dans ces notes succinctes. Soulignons seulement ce fait remarquable que la situation du rêve, au coup de poing près, a été vécue dans la réalité dix bonnes années avant le traitement, et l'astuce de cet inconscient retors qui, pour exprimer une situation actuelle, exhume de son réservoir mnémonique un fait depuis si longtemps disparu de la mémoire consciente.

J. LEUBA.

Séances de la Société Psychanalitique de Paris

Comptes rendus

par J. LEUBA

SEANCE DU 20 DECEMBRE 1938.

Présidence : Dr. Odier, président.

Partie scientifique

Communication de M. Hartmann sur « La notion psychanalytique de santé » (voir le texte et la discussion dans le fascicule 3, 1939.

Partie administrative

M. le Dr. Jacques Lacan est nommé membre titulaire de la société.

M. de Saussure nous fait part de ses tractations en vue d'une réunion franco-britannique à la Pentecôte.

M. Leuba met les membres de la société au courant des efforts du groupe belge d'études psychanalytiques. La commission d'enseignement examinera les modalités d'une collaboration avec ce jeune groupe.

SEANCE DU 19 JANVIER 1939

Présidence : Dr. Odier, président.

Partie scientifique

Communication de M. Ch. Odier, suite à celle de M. Hartmann

intitulée « Santé et double motivation » (Le texte de cette communication, avec celui de la discussion fort nourrie qui suivit, sera publié ultérieurement).

Partie administrative

Election du bureau. — Le bureau est réélu par acclamations. Il demeure donc constitué comme suit :

Président : Dr. Ch. Odier, 33, rue du Docteur Blanche, XVIe.

Vice-Présidente : Mme Marie Bonaparte, 6, rue Adolphe-Yvon, XVIe.

Secrétaire : Dr. J. Leuba, 6, rue René-Bazin, XVIe.

Trésorier : M. Marc Schlumberger, 17, Avenue Théophile-Gautier, XVIe.

Membre assesseur : Mme Dr. O. Codet, 10, rue de l'Odéon, VIe.

Commission d'enseignement. — La commission d'enseignement est renouvelée comme suit (le président de la société et la directrice de l'Institut psychanalytique en faisant partie d'office) :

M. Ch. Odier, Mmes Marie Bonaparte et Morgenstern, MM. les Drs M. Cenac, J. Leuba, S. Nacht et P. Schiff.

Démission. — Nous enregistrons avec le plus vif regret la démission du Dr. Henry Codet, membre fondateur.

Réunion franco-britannique de la Pentecôte. — M. Nacht accepte de présenter un rapport sur « le moi », qui sera discuté lors de cette réunion.

Statuts. — M. Loewenstein, reprenant une proposition de M. Borel, fait ressortir que notre mode d'élection pourrait être avantageusement modifié. Le quorum des voix est en effet calculé suivant un barême paradoxal, parce que sujet à de graves écarts. Il propose donc de décider que les candidats devront réunir les trois quarts des voix des membres votants, le quorum des votants par rapport au nombre des membres titulaires restant à déterminer.

M. Leuba appuie l'idée de ce changement, qui lui paraît très nécessaire, et propose de convenir que toute fraction de 0,50 et au-dessus comptera pour l'unité.

M. Loewenstein est chargé d'apporter une rédaction définitive de cet article des statuts.

SEANCE DU 21 FEVRIER 1938

Présidence : Dr. Ch. Odier, président.

Partie scientifique

Communication de M. Carcamo sur « Le serpent à plumes » (Lire le texte et la discussion dans le présent fascicule).

Partie administrative

M. de Saussure représentera, à Londres, la Société psychanalytique de Paris, à l'occasion du 25e anniversaire de la fondation du groupe londonien, qui sera fêté en un jubilé.

Réunion franco-britannique. — La date de la Pentecôte, par nous proposée pour ladite réunion, ne convient pas à nos collègues et amis anglais. Ils proposent la date du 29 avril, qui est acceptée.

SEANCE DU 21 MARS 1939

Présidence : Dr. Ch. Odier, président.

Partie scientifique

Communication de M. Allendy sur « Le chahut à l'école » (On en trouvera le texte et la discussion dans le présent fascicule).

Partie administrative

Statuts. — Le nouvel article des statuts, relatif aux élections, est adopté à l'unanimité. Il est rédigé comme suit :

Art. 00. — Pour être élu, tout candidat doit obtenir les trois quarts des voix des votants. Les fractions de 0,50 et au-dessus seront arrondies au nombre entier immédiatement supérieur ; les fractions inférieures à 0,50 seront arrondies au nombre entier immédiatement inférieur.

En matière d'élection des membres titulaires, le nombre des votants doit être équivalent aux deux tiers du nombre total des membres titulaires.

Pour l'élection des membres adhérents, ce nombre minimum doit être la moitié plus un.

Conditions d'admission à la société. — M. Odier résume de manière très précise les conditions dans lesquelles les candidats viennent à l'analyse didactique tout d'abord, puis à la société.

Une discussion s'établit sur la question de savoir s'il n'y aurait pas intérêt à nous attacher des candidats de valeur, non Français, au titre de membres associés étrangers, selon la proposition de M. Schiff.

M. Odier établira un règlement intérieur qui sera discuté point par point. En principe, les conclusions de son rapport sont acceptées :

1° ce règlement intérieur serait introduit sans aucune modification aux statuts.

2° les candidats psychanalystes seront présentés à la commission d'enseignement par leur « didacte ».

3° seuls les membres titulaires auront qualité pour faire des analyses didactiques et des analyses de contrôle.

Réunion franco-britannique. — Cette réunion aura lieu les 29 et 30 avril 1939, chez Mme Marie Bonaparte. On y entendra deux rapports sur « le moi ». L'un sera de M. Nacht, l'autre de Mme Isaacs.

Comptes rendus Bibliographiques

KAREN HORNEY : *The neurotic personality of our time* (Le névrosé de notre époque). New-York, 1937, 230 p.

Chaque névrosé porte en lui un certain nombre de conflits qui proviennent de son développement psycho-biologique. Ce sont des tendances qui, à la suite de circonstances diverses, s'opposent les unes aux autres, au lieu de se développer harmonieusement. C'est le grand mérite de Freud d'avoir éclairé ces conflits psycho-biologiques. Mais ceux-ci, par la désadaptation qu'ils provoquent, créent une série de conflits secondaires dans notre adaptation avec l'entourage ; nous pourrions les appeler conflits sociaux.

La psychanalyse classique s'est surtout penchée sur les premiers et a trop négligé les seconds. Cette orientation unilatérale est même, à notre avis, la cause de bien des échecs thérapeutiques. Nous modifions les facteurs dynamiques de l'être en transformant une part de la libido narcissique en libido objectale, en libérant certaines inhibitions, etc... Mais nous ne transformons pas assez les habitudes de nos malades. Or les habitudes sont comme un prolongement de nous-mêmes, prolongement qui nous relie au monde extérieur. Cette négligence a pour conséquence que parfois le dynamisme nouveau, au lieu de transformer nos habitudes, est transformé par elles et reprend son organisation première et vicieuse.

Dans ces cas où nous négligeons trop l'analyse minutieuse des comportements, nous agissons comme un homme qui, voyant un insecte sur le dos, retournerait son corps (son moteur) mais luxerait ses ailes qu'il maintiendrait à l'envers.

L'animal, pour reprendre son vol, serait ensuite obligé ou de tourner son corps, ce qui le replacerait dans la position fâcheuse précédente, ou de tourner ses ailes, ce qu'il ne sera pas toujours en mesure de faire.

Certes, depuis qu'Anna Freud a écrit son magistral ouvrage sur les mécanismes de défense du moi et que de nombreux analystes s'attellent à mieux définir la psychologie du moi, l'analyse des comportements est moins négligée et il en résulte une efficience thérapeutique plus grande.

Madame Horney se place uniquement sur ce plan social et étudie les conflits qu'elle y observe. C'est renier une part énorme des découvertes de Freud et nous pourrions faire bien des cri-

tiques à son livre, qui sous-estime et méconnaît en de nombreuses places l'importance du développement psycho-biologique. Nul doute qu'une grande partie de la critique psychanalytique n'envisagera son ouvrage que de ce point de vue déficient. Pour notre part, nous avons eu trop de plaisir à sa lecture pour l'envisager sous cet angle, et, laissant la critique de côté, nous aimerions souligner ce qu'il nous paraît apporter de constructif.

Il y a dans le livre de Karen Horney une richesse d'observations psychologiques qui, bien que superficielles parce qu'elles n'atteignent pas le plan pulsionnel, méritent d'être lues et méditées. Assurément peut-on lui reprocher, dans un certain sens, de ne plus être analyste, mais elle n'en mérite pas moins de retenir notre attention parce qu'elle souligne tout ce qui, jusqu'à ces dernières années, a été par trop négligé par l'analyse.

Madame Karen Horney s'est proposé de décrire non pas telle ou telle forme de névrose, mais un type moyen qui correspond à celles que nous rencontrons le plus souvent. Dans son introduction, elle nous prévient que si elle reste fidèle aux enseignements généraux de Freud, elle s'en écarte cependant sur divers points. Elle ne saurait accepter ce rôle déterminant que l'on fait jouer aux conflits de l'enfance, non pas que ceux-ci ne produisent une certaine structure de l'esprit ou de l'affectivité dans laquelle viendront s'insérer les conflits de l'âge adulte, mais elle ne saurait les envisager comme les éléments provocateurs de la névrose. Karen Horney s'écarte encore des vues classiques de la psychanalyse en donnant au milieu social une importance plus grande que celle que lui donne Freud. C'est un destin personnel, dit-elle, d'avoir une mère qui se sacrifie toujours ou un mère dominatrice, mais ce n'est que dans des conditions culturelles définies que nous rencontrons tel ou tel type de mère, et c'est aussi à cause de ces conditions que cette expérience aura une influence sur notre avenir.

Le milieu social a une influence sur le choix de nos normes. Suivant le milieu, telle attitude semblera adaptée ou névrotique, mais on peut aussi caractériser la névrose en fonction du dynamisme de l'individu, considérer comme anormale toute rigidité d'attitude qui empêche l'homme de répondre par une attitude nouvelle à une situation nouvelle. Ou bien encore sera névrotique la personne qui ne parvient pas à réaliser le potentiel qui est en lui.

Au fond, les normes peuvent être établies en fonction de données biologiques ou sociologiques. Karen Horney cherche à combiner ces deux points de vue. Elle pense que l'on est en droit de parler d'une personnalité névrotique de notre époque parce que le contenu des conflits qui peuvent conduire à une hystérie ou à une obsession reste à peu près le même pour les personnes de notre temps. Cette personnalité névrotique est caractérisée :

1° par un besoin exagéré d'être approuvé et aimé, non pas seulement de ses amis, ce qui serait normal, mais même par des personnes qui sont indifférentes ou hostiles ; 2° par une incapacité de savoir vraiment aimer ; 3° par une insécurité qui résulte des caractères précédents ; 4° par une incapacité de manifester certaines exigences ; 5° par une sorte de tyrannie de compensation ; 6° enfin par certaines inhibitions sexuelles.

Etudiant la structure dynamique qui relie entre eux ces différents traits de caractère, Mme Horney consacre un chapitre à l'anxiété. Elle se sépare des formules les plus récentes de Freud en ce que l'anxiété n'est pas, pour elle, une simple peur de la pulsion, mais une peur d'une pulsion refoulée.

Dans un chapitre sur la structure fondamentale des névroses, Karen Horney soutient qu'un enfant est capable de supporter un traumatisme s'il est entouré d'une affection suffisante. Au contraire, si les parents sont névrosés et incapables de donner une atmosphère chaude et confiante, les traumatismes deviennent pathogènes. De même les privations ne sont pas l'élément traumatique le plus sérieux, mais bien la façon dont elles sont imposées. L'enfant doit réprimer son hostilité parce qu'on lui fait sentir qu'il a besoin de ses parents, ou parce qu'on l'effraie, ou parce qu'on le menace de ne plus l'aimer. Au fur et à mesure qu'il refoule davantage son agressivité, il devient plus anxieux.

Ces situations infantiles créent ce que Mme Horney appelle l'anxiété fondamentale (« basic anxiety ») (1).

Cette organisation caractérologique permettra le développement de névroses graves où la moindre provocation déclenchera une réaction exagérée.

L'auteur distingue un autre groupe de névroses (les névroses de circonstances) qui guérissent facilement et qui ne reposent pas sur cette même organisation caractérielle. Elle en donne un exemple type : une femme de 45 ans présente des palpitations avec sensation d'angoisse. Pas de causes organiques décelables. Vingt ans auparavant, elle avait épousé un homme de vingt-cinq ans plus âgé qu'elle avec lequel elle était parfaitement heureuse. Elle en eut trois enfants qui se sont admirablement développés. Au cours des six dernières années, son mari présenta des manifestations irrégulières d'impuissance qu'elle supporta bien. Dans les huit derniers mois, un homme lui fit la cour. Dès ce moment naquit un ressentiment contre son mari, sentiment qu'elle refoula et qui se traduisit par de l'anxiété. Quelques séances furent suffisantes pour la guérir.

(1) On constatera que si Mme Horney admet bien un élément pulsionnel (l'agressivité refoulée), tous les conflits ultérieurs dérivés de ce premier traumatisme garderont le caractère exclusif de conflits sociaux. Sans méconnaître l'importance du climat familial, nous ne saurions avec Mme Horney négliger tous les problèmes sous-jacents de l'organisation libidinale.

L'anxiété fondamentale implique un manque profond de confiance en soi-même. Elle comporte un conflit latent entre le désir de prendre contact avec les autres et l'impossibilité de le faire en vertu de la méfiance et de l'hostilité qui existent à l'égard d'autrui.

Le névrosé se protège contre cette anxiété par l'affection, la soumission, la puissance ou la fuite. Le but de ces mécanismes de protection est de se rassurer, mais le dynanisme qui pousse l'individu à ces mécanismes peut être aussi fort que celui d'une pulsion.

En fait, ces tendances peuvent exister à l'état normal dans des proportions variées chez chacun de nous ; elles sont alors voulues et conscientes et ne présentent pas ce caractère obsessionnel qu'elles ont lorsqu'elles sont une forme de défense contre l'anxiété. Il est incontestable que le désir d'être aimé ou apprécié, comme le besoin de succès ou celui d'exercer de l'influence, peuvent conduire à des satisfactions autres que celle de se rassurer.

Si quelqu'un se sent sans secours dans un monde qui lui paraît perpétuellement menaçant et hostile, il est logique de désirer de l'affection et de l'appui.

Beaucoup de névrosés affirment qu'ils ne demandent qu'une chose, c'est de vivre en paix et entourés de l'estime et de l'affection de leur entourage. Leurs exigences leur paraissent minimes et ils ne comprennent pas les échecs de leur vie conjugale, de leur vie sociale ou professionnelle. Ils n'ont aucune conscience de leur sensibilité, de leur hostilité latente et de leurs exigences d'être rassurés. Sans le savoir, le névrosé est incapable d'aimer et néanmoins il ressent un besoin perpétuel d'être aimé.

Il est difficile de définir ce que l'on pourrait appeler l'amour normal, aussi Mme Horney étudie-t-elle surtout les formes névrotiques d'aimance (besoin de dépendance, d'être admiré, reconnaissance, etc...).

Quelles sont les caractéristiques du besoin névrotique d'être aimé ? 1° Ce besoin est obsessionnel et insatiable ; il ne s'agit pas de désirer être aimé pour jouir de cette affection, il s'agit d'une nécessité vitale. 2° Il s'agit d'être aimé de tous ceux que l'on approche, quels qu'ils soient. 3° La solitude n'est pas supportée. 4° Exceptionnellement et dans des cas plus graves, ce besoin d'être aimé est entièrement concentré sur une seule personne (mari, épouse, médecin, etc...). 5° L'amour est recherché à n'importe quel prix, le plus souvent par une dévotion, admiration et docilité complètes. 6° La personne dépendante se sent assujettie et est irritée de cet esclavage ; malgré son hostilité elle continue sa soumission par besoin d'être aimée. 7° Ces personnes demandent à être aimées exclusivement et sont très jalouses, bien qu'elles refoulent parfois cette jalousie. 8° Ces personnes réclament d'être aimées telles qu'elles sont et supportent mal la cri-

tique, qui leur apparaît comme un retrait d'affection. 9° Ces personnes veulent être aimées sans condition, sinon elles pensent être aimées pour les avantages qu'elles apportent au partenaire et non pour elles-mêmes. Par contre, elles exigent des sacrifices constants des autres. 10° Ces personnes sont extrêmement sensibles à toute rebuffade et à tout refus. L'hostilité qui résulte du refus est souvent refoulée et se traduit par un mal de tête. La crainte d'essuyer un refus peut donner toutes sortes d'inhibitions et cultive de façon latente l'anxiété et l'hostilité.

Le besoin névrotique d'affection prend souvent la forme d'un besoin sexuel insatiable (ici Karen Horney soutient la thèse inverse de Freud : elle n'accepte pas que le besoin d'affection dépende de la sexualité). La rencontre du besoin sexuel et du besoin d'aimer dépend surtout de différences de culture, de vitalité et de tempérament.

Cependant tous ces avides d'affection ont un caractère commun : le peu d'importance qu'ils accordent au choix de l'objet. La sexualité n'entre en ligne de compte ici que pour se mettre au service du besoin de se rassurer ; l'anxiété qui provoque ce besoin n'est pas liée à des difficultés sexuelles, mais à des problèmes sociaux. Telle est la thèse de Karen Horney.

Gagner l'affection des autres pour se rassurer signifie se rapprocher de ses semblables ; mais on peut se rassurer par une voie opposée, par une course au pouvoir, au prestige ou à la possession. On diminue ainsi le contact avec autrui et l'on cherche à fortifier sa propre position. Là encore il ne s'agit pas de buts qui soient en eux-mêmes névrotiques, mais qui le deviennent parce que les gens y tendent de façon obsessionnelle. Comme le dit Mme Horney, chez l'homme normal l'aspiration au pouvoir naît de la force, chez le névrosé elle naît de la faiblesse.

Cette aspiration à la puissance d'une part neutralise l'anxiété et, d'autre part, donne une issue aux tendances agressives refoulées.

L'idée de puissance est une compensation à ce sentiment de détresse qu'engendre l'anxiété, elle est une protestation contre l'entourage qui regarde l'enfant comme un être insignifiant.

Ce besoin de puissance peut prendre les formes les plus variées : besoin de contrôler autrui, actes extraordinaires, prouesses, besoin d'avoir toujours raison, besoin de contradiction, etc...

La composante agressive qui se manifeste dans ces mécanismes de neutralisation de l'anxiété à la faveur d'une aspiration dominatrice s'exprime soit par un besoin d'écraser autrui, soit par un besoin d'humilier, soit encore par un besoin de déposséder. Lorsque ces personnes ne dirigent pas, elles se sentent entièrement perdues, dépendantes et sans secours. Ces besoins d'humilier autrui sont souvent refoulés et s'expriment par leur

contraire : besoin d'admirer, de ne pas contredire, etc... Aussi trouve-t-on souvent les deux tendances contradictoires associées.

Le besoin de déposséder autrui s'accompagne également d'un sentiment de culpabilité qui se traduit par l'impossibilité de jouir des biens acquis. En sorte qu'involontairement les névrosés de cette catégorie détruisent leur propre but. Ils désirent tout, mais par suite de leurs pulsions destructrices et de leur anxiété, ils restent finalement les mains vides.

Karen Horney consacre ensuite un chapitre à la concurrence névrotique. La rivalité n'est pas en elle-même un fait névrotique, mais beaucoup de gens éprouvent le besoin perpétuel de se mesurer aux autres, même lorsqu'ils sont dans des situations qui n'exigent nullement cette compétition. Ce besoin de se sentir supérieur n'est pas toujours conscient. Cette concurrence ne se fait pas dans le but d'une plus grande efficience, mais uniquement dans le but d'être exceptionnel et d'attirer par là les regards d'autrui. L'ambition est généralement masquée et l'individu s'imagine vivre pour la cause qu'il défend. Ces ambitieux névrosés ne sont pas toujours centrés sur un but, mais voudraient briller dans tous les domaines à la fois. Ils se lancent avidement dans une direction, puis regrettent si fort ce qu'ils laissent de côté qu'ils abandonnent, découragés, la première voie. Ils oscillent ainsi entre plusieurs activités et, finalement, ne réussissent nulle part. Un autre trait de cette concurrence névrotique, c'est qu'elle est toujours associée à une agressivité latente considérable. Le besoin de mépriser les autres est aussi fort que celui de réussir. Le désir de faire échouer les autres provoque à son tour une série d'inhibitions.

Dans les analyses, ces malades désirent beaucoup plus l'échec de l'analyste que leur guérison. Ils cachent soigneusement leurs progrès et se plaignent de l'inutilité du traitement. Ces personnes se montrent ingrates dans toutes circonstances parce qu'elles ne peuvent faire crédit à quelqu'un, étant incapables de placer quelqu'un au-dessus d'elles.

L'inhibition qui oblige certains névrosés à renoncer à toute concurrence provient de ce qu'ils sont mus par un double désir : par une aspiration agressive à être seuls à dominer et par le besoin obsessionnel d'être aimés de tous. Le névrosé prendra alors un autre mode de triomphe et de domination : il asservira par la névrose ou la maladie. Ainsi sa domination sera justifiée à ses propres yeux et ne s'opposera plus à son désir d'être aimé. Ces malades ont sans cesse besoin de se justifier. Ils ont une peur névrotique de l'échec et ont d'autant plus de peine à accomplir une action que leur entourage s'attend à un succès. C'est surtout lorsque l'homme craint que l'on aille découvrir son ambition qu'il renonce à lutter et agit comme s'il se désintéressait de l'objet qu'il convoite.

La fuite devant la compétition peut avoir une origine inverse, à savoir la peur du succès. Celle-ci résulte d'une crainte de ne plus être aimé de ceux que l'on dépasse. Ces personnes éprouvent le besoin d'écarter tout compliment, de se réfugier dans une modestie névrotique. Ils sont trop vieux ou trop jeunes pour donner leur avis. Ils restent convaincus qu'ils sont incapables. Par ce moyen, ils neutralisent totalement l'anxiété due à la concurrence. Il est à remarquer que c'est toujours le point sur lequel le névrosé minimise ses capacités qui est celui de sa plus grande ambition (Adler exprimerait cette proposition dans le sens inverse).

Les personnes que la névrose oblige à renoncer à toute concurrence sentent un décalage entre leurs possibilités et leurs réalisations, décalage qui ne fait qu'accuser leurs sentiments d'infériorité. Elles en veulent généralement à leur entourage, qu'elles rendent responsable de leur échec. De là aussi ce sentiment que l'entourage doit les aider et les sortir d'affaire. La guérison ne peut survenir que lorsque le névrosé prend sa part de responsabilité dans ses échecs.

Le chapitre suivant est consacré aux sentiments de culpabilité névrotiques. Une des caractéristiques qui accompagnent ces sentiments, c'est que les personnes qui les éprouvent et qui se reprochent effectivement mille choses supportent fort mal les moindres critiques venant d'autrui. C'est pourquoi l'on peut dire que ces sentiments, loin d'être authentiques, ne sont qu'une expression de l'anxiété qu'ils recouvrent. Ils sont provoqués par la peur d'être désapprouvé. Cette peur est largement due au fait que tout névrosé a horreur de sa faiblesse et qu'il se construit une façade pour la cacher à ses propres yeux et à ceux d'autrui. Mais la crainte reste que tôt ou tard sa vraie nature soit découverte. Les sentiments de culpabilité sont souvent un appel à être rassuré et un déplacement sur des faits insignifiants de cette culpabilité provoquée par l'hypocrisie du masque revêtu.

Souvent, pour éviter l'agressivité et pour échapper à un redressement intérieur, le névrosé fuit dans la maladie. Fuir dans des sentiments de culpabilité est plus facile que de changer.

Au chapitre suivant, Mme Horney s'occupe à déterminer quel sens peut avoir la souffrance névrotique. C'est poser le problème du masochisme moral.

L'utilisation de la souffrance et la tendance à renoncer à une maîtrise de la vie proviennent d'un courant sous-jacent qui peut être décrit comme une tendance à se faire plus faible au lieu de se faire plus fort, plus misérable au lieu de se faire plus heureux.

Souffrir, chez le névrosé, peut avoir directement une valeur de défense, et de fait devient souvent sa seule protection contre un danger imminent. En s'accusant lui-même, il évite d'être ac-

cusé et d'accuser autrui ; en se montrant malade ou ignorant, il évite les reproches ; en se diminuant lui-même, il évite le danger de la compétition. Toute la souffrance qu'il accepte est un mécanisme de défense.

Ainsi, malgré sa détresse qui l'empêche d'agir directement, le névrosé obtient ce qu'il veut : amour et asservissement de l'entourage. Cependant, on constate chez ces malades une souffrance qui dépasse à la fois celle que normalement la situation pourrait provoquer et celle qui serait nécessaire stratégiquement pour obtenir l'affection désirée.

Karen Horney émet l'hypothèse que, grâce à cette exagération névrotique, la situation douloureuse réelle paraît moins grande. Mais encore faut-il expliquer l'élément hédonique que le masochiste trouve dans sa souffrance. La satisfaction, selon notre auteur, viendrait d'une sorte de fuite dans le désespoir et elle la compare au plaisir que l'on peut éprouver à se perdre dans quelque chose de plus grand que soi ; elle établit une sorte d'égalité entre le plaisir masochique et le plaisir mystique. Le plaisir est procuré par le fait que le malade renonce à être un sujet agissant, ce qui dépasse ses forces, et qu'il n'est plus qu'un objet sans volonté personnelle.

Les tendances masochiques partagent avec beaucoup d'autres tendances névrotiques le caractère de compromis entre des aspirations incompatibles. Le névrosé tend à se sentir un esclave et ne pense cependant qu'à asservir son entourage.

Tels sont, extrêmement résumés, quelques-uns des mécanismes et des comportements étudiés par Karen Horney. Il serait à souhaiter qu'un analyste reprît ces observations, les complétât et les reliât à leurs bases pulsionnelles sous-jacentes.

R. DE SAUSSURE.

ALBERT BÉGUIN : *L'âme romantique et le Rêve.* 2 vol. Editions des Cahiers du Sud, 1937.

M. Béguin, à qui nous devons déjà une traduction du célèbre essai de Jean Paul sur les rêves, a le mérite d'être un des premiers auteurs de langue française qui vienne nous révéler les trésors d'observations psychologiques que recèlent les romantiques allemands. En attendant qu'un de nos confrères nous donne une vue d'ensemble sur la psychiatrie au temps du romantisme, nous devons une grande reconnaissance à M. Béguin de soulever un coin de ce voile.

L'auteur de l'ouvrage que nous analysons ne se place pas au point de vue de l'analyse, mais au point de vue du littérateur, amoureux de nos états de rêvasserie. Il porte même, de son point

de vue, un jugement fort sévère à l'endroit de notre science. « Il y a dans toute cette science moderne, écrit-il, une telle méconnaissance de la qualité de nos aventures intérieures, un tel oubli de nos appartenances, ou si l'on veut de l'ignorance où nous demeurons de nos véritables appartenances, qu'on est à se demander si quelques réussites médicales compensent tant de méfaits spirituels ».

Si l'on peut reprocher à certains analystes un dogmatisme trop grand, une méconnaissance des valeurs artistiques qui accompagnent la névrose, nous pensons cependant que M. Béguin méconnait trop, dans ce passage, tout ce que la psychanalyse a cependant apporté à la compréhension de l'être humain et partant de ses nobles représentants que sont nos écrivains. Mais nous ne lui chercherons pas chicane sur ce point, trop heureux de le féliciter et de lui exprimer notre reconnaissance du grand labeur qu'il a fourni en dépouillant les œuvres des romantiques et en nous en livrant dans un langage clair et élégant les éléments les plus substantiels.

Les rationalistes du XVIIIe expliquaient le rêve par des processus physiologiques et par l'association des idées. A l'orée du XIXe siècle, nous voyons surgir des réflexions plus pénétrantes. C'est Maine de Biran qui affirme : « On ne fait pas assez attention à cette influence que peuvent avoir les rêves, et surtout les dispositions affectives qui les provoquent et leur sont antérieures, sur les sentiments et la série d'idées qui suivent le réveil ». Puis, en 1804, Maas, dans son traité des passions, donne une direction nouvelle à la psychologie. « D'une part, écrit Béguin, il établit (comme aucun psychologue ne l'avait fait avant lui) des rapports étroits et des influences réciproques entre notre vie diurne et notre vie nocturne... Il ne s'agit pas pour lui de deux mondes différents entre lesquels on ait simplement à définir une hiérarchie de valeurs : au cours de l'existence de l'individu, la zone du comportement conscient n'est pas sans se refléter dans celle de la passivité nocturne ; et inversement, les contenus passionnels des rêves ont leurs prolongements dans la personnalité consciente. Et, d'autre part, Maas a ce grand mérite de se détourner d'une psychologie uniquement intéressée à déterminer de grandes lois abstraites, auxquelles devraient se ramener toute notre activité ; il s'intéresse à l'individu concret, à l'être particulier, dont la particularité est irréductible à tel schéma qu'on voudrait construire. Cet être lui paraît constitué aussi bien par les pouvoirs « supérieurs » de l'intellect que par les réalités obscures des passions et de l'imagination ».

Tout un chapitre est consacré à ce curieux Lichtemberg de Göttinjen, qui réalisa si bien le mécanisme de la dramatisation dans le rêve : « Lorsqu'en rêve je discute avec quelqu'un, écrit-il, qu'il me réfute et m'éclaire, c'est moi qui m'éclaire moi même ;

donc je réfléchis. Cette réflexion est une sous forme de conversation ».

Un autre chapitre est consacré à K. P. Moritz, le fondateur en 1783 du Magazine pour la science expérimentale de l'âme. Cette revue contient un grand nombre de préceptes psychothérapiques fort intéressants, dont plusieurs sont dus à la plume de Moritz lui-même. C'est là aussi que parurent les études de Maimon sur le rêve, études précieuses puisque c'est le premier auteur qui parle du symbolisme du rêve. Les songes les plus intéressants, déclare-t-il, sont ceux où une image est le signe arbitraire d'une autre et non point son signe naturel.

L'analyse que nous faisons ici s'adressant avant tout à des psychanalystes, nous laissons de côté certains chapitres qui retiendront plus particulièrement l'intérêt des philosophes ou des historiens de la littérature. Nous désirerions cependant souligner que l'étude de Béguin est l'une des plus pénétrantes qui ait été écrite sur le romantisme allemand. De plus, on y trouvera un sens aigu de ce que nous pourrions appeler les grands courants de pensée. Recherchant les origines du romantisme, Béguin dessine en quelques traits de remarquables fresques des siècles passés.

Il perçoit avec clarté les influences et les échanges qui se sont produits entre la pensée littéraire, la pensée philosophique et la pensée scientifique.

Dans le chapitre intitulé « Les aspects nocturnes », Béguin nous donne une définition de l'inconscient chez les romantiques.

« La notion d'inconscient, écrit-il, n'est pas inconnue au moment où les romantiques viennent lui donner cette importance. Chez Leibnitz comme chez Herder, elle joue un grand rôle, mais sans jamais avoir cette valeur de premier plan. L'inconscient des romantiques n'est ni une somme d'anciens contenus de la conscience oubliés ou refoulés (Freud), ni une conscience larvaire (Leibnitz), ni même une région obscure et dangereuse (Herder). Il est la racine même de l'être humain, son point d'insertion dans le vaste système de la Nature. Par lui seul, nous restons en harmonie avec les rythmes cosmiques et fidèles à notre origine divine ».

Les passages suivants de Steffens sont typiques :

« Ainsi se poursuit, à côté du clair discours que nous nommons la veille, un autre discours étouffé... L'oubli n'est autre chose que la retombée dans l'infinie profondeur de ces ténèbres. Mais la vie humaine est faite d'alternances : comme le soleil se lève et se couche, la conscience s'abime aussi dans sa propre nuit, non comme en un chaos vide, mais dans toute la plénitude de sa vie cachée... Le sommeil est le profond retour de l'âme en elle-même... ».

Un chapitre entier est consacré à Troxler, ce Lucernois cu-

rieux chez lequel on peut glaner de multiples trouvailles psychologiques : « Quiconque veut pénétrer à fond le caractère d'un homme doit être capable de retrouver en lui l'enfant » ; ou bien : « le rêve est la révélation de l'essence même de l'homme ».

« Le rêve, ce dialogue de nos deux âmes très loquaces, qui au fond ne cesse jamais, n'est pas pur écho, pur reflet du monde sensible... Il est l'état originel, essentiel et lourd de sens, de la nature humaine, qui nous permet d'entrevoir les profondeurs de la connaissance première ».

Les analystes seront tout particulièrement intéressés par les pages que Béguin consacre à Schubert, l'auteur de la « Symbolique du Rêve ». Il caractérise fort bien cette œuvre curieuse par laquelle tant de nous ont été attirés puis déçus.

« Rapidement composé, le livre n'est pas sans décevoir, par ses imprécisions ou par le brusque abandon d'un sujet pour un autre, tout différent ; après des pages éblouissantes et de magnifiques aperçus à vol d'oiseau, on s'embourbe dans des développements incertains et dans des exemples un peu puérils, si bien qu'on se demande parfois si vraiment l'auteur a bien voulu dire tout ce que ces pages précédentes semblaient contenir de profond. Mais, dans l'ensemble, le livre n'en a pas moins une manière de poésie particulière ; une vive passion de connaître et de construire ; un génie désordonné et lacunaire inspirent cette tentative qui reste la plus audacieuse et la plus originale de toutes les œuvres théoriques consacrées au mythe romantique du rêve ».

Il faudrait pouvoir citer en entier les deux premières pages de ce livre où Schubert expose les lois du symbolisme, de la condensation, de la dramatisation du rêve.

Pour montrer combien Schubert avait aperçu les drames de l'inconscient, je ne citerai que le passage suivant : « Ce n'est point la part la plus brillante et la meilleure de nous-mêmes qui est attelée à notre char sous forme d'âme végétative, mais bien la partie honteuse de notre pauvre être en lambeaux. Nous ne le découvrons que trop clairement lorsque, même pour de brefs instants, elle se libère de ses chaînes. Je suis terrifié lorsque j'aperçois parfois en rêve ce côté d'ombre de moi-même sous son véritable aspect ».

Béguin passe ensuite à l'étude des écrits de Carus. Nous ne nous occuperons pas du côté métaphysique de sa pensée et, comme pour les auteurs précédents, nous nous contenterons de citer quelques passages où il se montre un précurseur de l'analyse. Carus écrit : « La connaissance de la vie psychique consciente a sa clef dans la région de l'inconscient ».

Sur le symbolisme du rêve : « L'âme se comporte ici comme un mystique qui, incapable d'une vision claire, scientifique, évoque par un signe, un symbole, une chose autrement inexprimable... Mais de même que les symboles des mystiques sont souvent choi-

sis très arbitrairement, parfois même maladroitement, de même ceux des rêves ». On trouve aussi chez Carus une curieuse distinction entre l'inconscient absolu et l'inconscient relatif qui correspond en gros, mais sous un aspect plus métaphysique, à la distinction établie par C. G. Jury entre l'inconscient collectif et l'inconscient personnel.

Après avoir passé en revue les théoriciens du rêve, M. Béguin, dans un second volume, nous décrit l'imagination onirique des romantiques. Nous voyons alors se dérouler les visions d'un Hoelderling, d'un Jean Paul, de Novalis, de Tiedk Brentano-Hoffmann, von Kleist, etc... Cette seconde partie de l'ouvrage reste encore d'un puissant intérêt pour nous, car ces images, auxquelles la poésie et la verve lyrique donnent une ampleur remarquable, nous permettent de pénétrer dans l'intimité même des conflits qui torturèrent les romantiques.

Mais Béguin ne se contente pas de nous dévoiler ces visions, il nous résume aussi ce que ces poètes observèrent des rêves. Riche moisson lorsqu'il s'agit, par exemple, d'un Jean Paul qui ne consacra pas moins de trois livres à ce sujet (Magie naturelle de l'imagination 1795 — Sur le rêve 1798 — Coup d'œil sur le monde des rêves 1813).

« Le rêve, écrit Jean Paul, jette des lumières effrayantes dans les écuries d'Augias et d'Epicure qui sont bâties en nous ; nous voyons errer en liberté dans la nuit les taupes sauvages et les loups, que la raison du jour tenait enchaînés ».

Il a de même su voir l'importance des souvenirs d'enfance : « Le rêve, dit-il, nous reporte aux heures de notre enfance ; et c'est bien naturel, puisque ce sont les anges de l'enfance qui ont laissé les empreintes les plus profondes dans le roc du souvenir ».

L'ouvrage de Béguin se termine par une étude du romantisme français. Cette partie offre moins d'intérêt pour l'histoire des investigations sur le rêve et c'est plutôt sur le plan littéraire ou sur le plan de l'histoire des idées qu'elle peut retenir notre attention. Nous avons déjà rendu hommage à la clarté des aperçus synthétiques de M. Béguin ; nous aimerions en donner ici un exemple en montrant de quelle façon l'auteur oppose les romantiques français aux romantiques allemands.

« D'ailleurs si le romantisme germanique, écrit-il, fut bien, dans son essence profonde, tel que nous l'avons évoqué, ne faut-il pas avouer qu'il n'a guère de ressemblance avec la révolution littéraire qui s'annonça en France une trentaine d'années après le moment merveilleux des tentatives allemandes ? Ici des esprits tout pénétrés de science et de philosophie s'engageaient sur la voie au terme de laquelle ils espéraient tout ensemble aboutir à la véritable connaissance objective et retrouver l'harmonie primitive de l'homme avec son ambiance ; au centre de leurs recherches se situait le problème de la portée qu'il convient d'ac-

corder aux révélations de la vie inconsciente, aux produits de l'imagination libre à tous les instants où une certitude irrationnelle nous persuade que nous échappons aux limites de notre existence séparée, pour nous ouvrir à la présence de l'autre réalité à laquelle nous appartenons. La mission conférée au poète était d'ordre métaphysique et mystique : en saisissant le réel, il espérait préparer la réintégration finale de l'humanité dans l'unité originelle. Les romantiques français, au contraire, ne semblaient apercevoir aucun au delà du pur subjectinisme : une littérature de confession lyrique ne prétendait bouleverser les lois traditionnelles et les formes consacrées de l'art d'écrire que pour donner libre cours à l'expression des sentiments, des tourments, des malaises du poète lui-même. Sans doute ces mélancolies et ces nostalgies n'étaient-elles pas sans accompagnement d'inquiétude métaphysique ; mais aucune affirmation de magie ne proclamant que le subjectinisme sentimental était le premier temps d'une démarche dont le second mouvement, dépassant vers l'intérieur le voyage entrepris, pouvait atteindre à ce lieu secret où nous ne sommes plus nous-mêmes, mais où nous connaissons par analogie ce qui autrement demeure inconnaissable ».

Dans cet exposé remarquable, il est certains auteurs que nous aurions aimé voir citer, tout particulièrement Schopenhauer, dont la pensée a été si fortement influencée par les romantiques qui l'ont précédé. Mais l'on s'en veut de citer des lacunes dans un ouvrage qui par ailleurs est si riche de faits et de pensées.

R. DE SAUSSURE.

Dr. RENÉ ALLENDY et HELLA NOBSTEIN : *Le Problème sexuel à l'Ecole*. Paris, Editions Montaigne, 1939, 253 p.

La curiosité éveillée par les problèmes sexuels, les lectures clandestines, la masturbation, les amitiés passionnées des élèves entre eux ou à l'égard de leurs maîtres sont autant de questions dont l'éducateur a sans cesse à s'occuper. Si nous ajoutons à cela qu'une foule de fugues, de mensonges, de vols, de troubles du caractère sont indirectement liés aux problèmes sexuels de l'écolier, nous comprendrons que le champ d'étude de l'ouvrage que nous analysons est extrêmement vaste. « Plus s'étend la connaissance de la psychologie affective, plus il apparaît clairement que la détresse des jeunes dépend avant tout du désarroi de leur sexualité naissante et mal dirigée ».

Malgré l'importance du problème, il est éliminé du programme scolaire. Le maître ferme les yeux aussi longtemps que possible ou prévient les parents, mais il n'intervient pas. De là ce paradoxe, mis en évidence par une statistique : l'âge moyen

auquel 637 hommes ont reçu leurs premières impressions sexuelles était de 9 ans, six mois, alors que l'âge moyen auquel 727 hommes ont reçu une instruction sexuelle de source saine était de 15 ans et six mois. Pendant une moyenne de six ans environ, une foule d'enfants sont soumis à des désadaptations dans ce domaine, lesquelles ont sur leur avenir des répercussions très graves. En voici quelques-unes que soulignent le Dr. Allendy et sa collaboratrice : dans la vie morale, la perte de confiance, le conformisme, la révolte, l'indécision, l'indépendance. Dans la vie pratique, la névrose, l'inadaptation, les sentiments d'infériorité et leurs compensations, le renoncement à l'effort.

Désirant renseigner l'éducateur sur la vie psycho-sexuelle préscolaire de l'enfant, Allendy décrit dans un premier chapitre ce que l'enfant voit : l'intimité conjugale, la conception sadique de la sexualité et ses conséquences, la différence des sexes et le complexe de castration, la circoncision, la protestation virile de la fillette et la situation œdipienne. Au chapitre suivant, il nous est décrit ce que l'enfant entend : les conversations des adultes avec leurs sous-entendus, le rôle des domestiques, enfin celui des contes et légendes.

Les enfants inégalement préparés dans ce domaine arrivent à l'école où se forment rapidement deux clans : celui des initiés et celui des ignorants. Bon nombre d'initiés ne le sont qu'en apparence. Ils diffusent les idées enfantines sur la sexualité qui pour la plupart tendent à l'avilir.

A ces conversations se mêle la pratique, tout spécialement l'initiation à la masturbation. Dans ce domaine, que d'interventions désastreuses des éducateurs ! L'homosexualité psychique ou réalisée est aussi une des manifestations fréquentes des écoles, surtout des internats. A l'orée de notre siècle, les psychologues affirmaient encore l'innocence des années prépubères ; en lisant le livre du docteur Allendy, nous voyons au contraire la vie scolaire tout empreinte de préoccupations et d'activités sexuelles. Si tel est bien le cas, il importe que les maîtres aient eux-mêmes une attitude très saine dans ce domaine.

L'observation nous montre qu'il n'en n'est hélas pas ainsi. Sans parler de leur homosexualité, combien peuvent-ils faire souffrir par des préférences dictées par l'appétance sexuelle ou par des réactions sadiques.

Etant donné ce qui se passe à l'école, il vaudrait mieux que les parents avertissent leurs enfants des phénomènes de la vie avant l'entrée dans la vie scolaire. Lorsque les parents négligent de le faire, le maître devrait intervenir soit directement, soit par l'intermédiaire des parents, s'il parvient à les convaincre de la nécessité de cette tâche. Il faudrait délivrer l'humanité de cette idée que la sexualité est un péché. Enfin, les auteurs espèrent que les éducateurs de plus en plus se soumettront à une

analyse. « L'analyse obligatoire des futurs éducateurs présenterait un double avantage : d'une part, le candidat se trouverait libéré de toute entrave psychique, donc à même de consacrer le maximum de son énergie à l'exercice de son métier, les enfants ne souffriraient plus des tendances sadiques et sociales de leurs maîtres. De l'autre, l'analyse pourrait montrer le degré d'aptitude psychique des candidats à l'enseignement et constituer ainsi un nouvel auxiliaire de l'orientation professionnelle ».

Cet ouvrage mérite une large diffusion, surtout dans les milieux pédagogiques. Il expose un grand nombre de faits et pose courageusement un problème de grande importance.

R. de S.

JEAN LHERMITE : *L'Image de notre Corps*. 1 vol. 253 p., Paris, Nouvelle Revue Critique, 1939.

Depuis le remarquable article de Ludo van Bogaert sur la Pathologie de l'image de soi (*Annales Médico-Psychol.*, 1934), les psychanalystes portent un intérêt croissant aux travaux que les neurologues écrivent sur ce sujet. Déjà en 1923, le psychanalyste Paul Schildev, aujourd'hui à New-York, avait montré l'intérêt que pouvait avoir pour nous ce genre d'études (voir P. Schildev : *Das Körperschema*. 1 vol., Berlin). Aujourd'hui M. Lhermite nous offre un magistral exposé des travaux de ses collègues neurologues auquel il ajoute de nombreuses observations personnelles.

Nous portons en nous une image de notre corps ; elle se forme lentement au travers de mille associations de nos sensations visuelles, tactiles ou musculaires. C'est elle qui explique l'hallucination de membres fantômes chez les amputés, car ces mêmes hallucinations peuvent survenir non plus à la suite d'amputations, mais de lésions de la moelle épinière ou de l'encéphale. Un phénomène tout aussi curieux est la disparition de notre image corporelle (l'asomatognosie totale) ou la projection dans l'espace de notre schéma corporel (l'héautoscopie).

Dans quelle mesure notre narcissisme participe-t-il à l'élaboration de cette image ? Quels sont les rapports de notre schéma corporel et de l'image de notre moi psychique ? Dans quelle mesure la genèse de notre schéma corporel nous aide-t-il à comprendre la formation de notre moi psychique ? Jusqu'à quel point les phénomènes de désintégration de la personnalité s'accompagnent-ils de troubles de l'image du soi ? Voici autant de questions qui nous sont suggérées par le savant ouvrage de M. Lhermite.

Nous regrettons que dans un domaine où neurologues et psychanalystes pourraient collaborer utilement, l'auteur se soit prononcé d'une façon si ambivalente sur la psychanalyse.

R. DE SAUSSURE.